

## **WUNSCH 15**

## BULLETIN INTERNATIONAL DE L'ECOLE DE PSYCHANALYSE DU CHAMP LACANIEN

Janvier 2015

### **EDITORIAL**

Ce numéro de *Wunsch*, le 15°, se fait témoin des deux Journées d'École préparatoires à la Rencontre internationale d'École qui aura lieu à Medellin en juillet 2016. Espérons que ces traces d'écrits laisseront percevoir quelque chose de leur atmosphère, puisque toutes deux furent manifestement sous le signe du dynamisme et du plaisir à travailler ensemble.

Depuis ces journées une nouvelle réunion du CIG 2014/2016 s'est tenue à Paris les 26 et 27 novembre 2015, son compte rendu détaillé a été réservé à *Echos n°4*.

# LES JOURNÉES PRÉPARATOIRES À LA RENCONTRE INTERNATIONALE D'ÉCOLE DE MEDELLIN

I. Journée d'Amérique Latine à Buenos Aires, 28 août 2015

## L'École de vive voix

### Présentation de la Journée: Gabriel Lombardi, Buenos Aires, 2 novembre 2015

Les membres du Collège International de la garantie (CIG), de l'Ouest de l'Atlantique, Sonia Alberti (Rio de Janeiro), Gabriel Lombardi (Buenos Aires) et Ricardo Rojas (Medellin) ont pris l'initiative d'une Journée préparatoire à La Rencontre de notre École qui traitera du thème *Le désir de psychanalyse*, en 2016, à Medellin, en Colombie. Nous l'avons intitulée « L'École de vive voix » en consonance avec le Symposium interaméricain qui s'est tenu cette même fin de semaine les 29 et 30 août dans la salle Pablo Picasso, intitulé 'l'Autre scène » et destiné à mettre l'accent sur *La voix et le regard dans l'expérience analytique et l'art*.

Au cours de cette Journée, notre but a été de débattre sur le sujet proposé par Colette Soler pour la prochaine année à Medellin : « Le désir de psychanalyse ». Il s'agissait de tracer une perspective à partir de l'expérience des uns et des autres concernant les trois pôles de notre pratique : le désir de psychanalyse, le désir de l'analysant et le désir de l'analyste.

La Journée s'est déroulée en trois discussions au cours desquelles sont intervenus plusieurs participants et un coordinateur.

Ils avaient tous participé à l'expérience de la passe, et pas seulement en tant que passeurs. Plusieurs scénarios et divers moments de l'expérience ont été présentés.

Nous avions proposé aux participants d'exposer l'expérience de la passe, en privilégiant les effets produits sur la perception, la réflexion et l'efficacité de notre pratique dans la psychanalyse en extension.

La journée terminée et une fois achevée la lecture des différentes interventions qui

l'ont jalonnée, il ressort clairement que la passe a eu des conséquences sur ceux qui s'y prêtèrent, conséquences qui vont au delà du fait explicite, et contingent (*tíquico*), de la nomination ou non comme AE.

Nous avons pu entendre la présentation, précise et précieuse tout autant qu'amusante, d'un AE récemment nommé, Pedro Pablo Arévalo, ainsi que les travaux de sept autres collègues dont l'incidence dans la communauté est évidente au niveau local et/ou international. Ils avaient transité par l'expérience de la passe et en avaient obtenu un bénéfice —en dépit du fait de ne pas avoir été nommés AE.

Cette expérience leur a été bénéfique, et non source de déception. Elle a été riche d'enseignements, de même qu'elle a fortifié ce désir d'analyste si difficile à acquérir, si difficile à transmettre et si impossible à expliciter. Pour tous, elle a été l'occasion d'une promotion de leur désir de psychanalyse. Nous avons là un élément qui, jusque-là, a été peu pris en compte et qui, à cette occasion, est devenu manifeste : il s'agit de la connexion entre intention et extension logiquement inhérente à la passe.

Elle nous rappelle cette formulation personnelle de Lacan concernant le discours analytique que nous pouvons lire ou relire dans *Radiophonie*: « C'est que l'effet qui se propage n'est pas de communication de la parole, mais de déplacement du discours. »\*

Traduction, Rithée Cevasco

### Table 1, Coordination: Silvia Migdalek (Buenos Aires)

LES EFFETS DE PASSE SUR L'EXPÉRIENCE DE L'ANALYSE

#### Ouverture, Silvia Migdalek

Seulement quelques mots pour introduire ce qui ne va pas manquer de susciter notre intérêt, et ce qui donnera lieu au débat et à l'élaboration collective. Ce sont trois interventions très intéressantes, où l'abord propre à chacun transmet la conviction que l'expérience du dispositif de la passe n'a pas été sans conséquences. Ce dispositif et ses effets produisent une résonance qui va dans la même direction ; ils constituent tant un renouvellement qu'un renforcement du lien au désir de l'analyste et au désir de psychanalyse, avec une particularité remarquable dans chacun des travaux que allons entendre dans cette séquence, l'enthousiasme transmis n'est pas sans un renouvellement du lien de transfert de travail qui a lieu dans le cadre de notre École.

C'est un grand plaisir d'être en compagnie d'amis qui vont nous donner l'occasion d'entendre la diversité des expériences élaborées grâce à leur participation au dispositif de la passe.

Ainsi résonneront les dires et les voix dans ce premier moment du Symposium Interaméricain « L'école de vive voix », organisé à l'initiative des trois membres du CIG pour le Brésil, l'Amérique latine Sud et l'Amérique latine Nord, respectivement : Sonia Alberti, Gabriel Lombardi et Ricardo Rojas. Nous les remercions chaleureusement pour cette initiative!

Traduction, Marie José Latour

<sup>\*</sup> Lacan J., Autres Ecrits, Paris, Seuil, 2001, p.407.

#### Effets d'un dire dans la clinique et dans l'école, Sandra Berta, Sao Paulo

Ce dire [...] s'exprime, comme tout dire, dans une proposition complète – il n'y a pas de rapport sexuel. »

J. Lacan, ... ou pire, 8 décembre 1971.

L'école de vive voix. Lacan a parlé aux murs lorsqu'il nous a offert ses élaborations sur le savoir du psychanalyste. Quelques années plus tard, nous embrouillant avec les nœuds, il affirmait : « C'est bien ce que je dis à propos de n'importe quel dire, nous prêtons notre voix, ça c'est une conséquence, le dire, ce n'est pas la voix, le dire est un acte.¹ »

J'ai accueilli avec enthousiasme l'invitation de mes collègues de l'actuel CIG (ALN-SLA-Brésil), Gabriel Lombardi, Sonia Alberti et Ricardo Rojas, à présenter quelques réflexions dans ces journées préparatoires à la rencontre École de Medellin (Juillet 2016). J'ai écrit ce texte après l'expérience inoubliable de la passe, qui est encore dans son effet. J'ai décidé de parler de ce que j'appelle « l'effet sinthomal »

#### Le moment de conclure.

Au moment de conclure, après une longue traversée, il y a eu une scène vers la fin qui a eu lieu entre la coupure d'une séance, un rêve et le souvenir inédit d'un mot d'enfant. Ce mot, une pelote de phonèmes, est apparu entre le sommeil et l'écho de quelqu'un qui dit : « Non! Tu dois couper ce mot. » La *dit-mension* équivoque de ce mot, son *motérialisme*, rend équivoque la névrose elle-même. Échec et mat à l'efficacité de la scène traumatique de laquelle il restait à extraire un savoir - de la position face à l'Autre et des réponses symptomatiques.

Cette scène, qui offrait juste cette pelote de phonèmes, était un indice de la pulvérisation du sens et s'articulait avec une question qui a décidé d'une réponse à l'Autre : « Je ne saurai jamais pourquoi il l'a fait ! » Dans le moment de conclure j'avais déjà réalisé d'innombrables tours qui ont produit un savoir sur les tours de la névrose, sur la position face à l'Autre et les effets symptomatiques dans le champ de la vie amoureuse. Alors que j'étais loin de cette question du *Che vuoi ?* s'est présenté violemment sur la scène analytique le peu de ce qui reste du transfert, la coupure amenant la conviction : il n'y a pas de réponse ! L'Autre manque, S(A), comme dit Lacan.

La coupure fut vertigineuse mais eut un effet humoristique, sur le mode du « pas tout à fait une blague » de Macedonio Fernández quand il dit : « il y en avait tant qui manquaient au banquet que s'il en avait manqué un de plus, ils n'auraient pas tenus dans la salle », forçant une fois de plus le temps pour comprendre pour arriver au moment de conclure ; de la coupure de l'analyste à l'angoisse, au vertige, vérifiant l'indécidable de l'intention de l'Autre et, finalement, à la conviction de la fin.

Plusieurs mois passent, je termine mon analyse et je décide immédiatement d'envoyer ma demande à l'École pour faire la passe. Je voulais témoigner de cette passe par le réel, surmontant toute équivoque langagière car je savais du « savoir vain d'un être qui se dérobe » par la contingence, le lieu « par où l'impossibilité se démontre² ». On peut dire que mon engagement dans l'École et le travail dans la psychanalyse, avec mon style in-fatigable, n'étaient pas quelque chose de nouveau

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>Lacan J., Le séminaire livre XXII, RSI, leçon du 18 mars 1975, inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Lacan J., (1973) « Introduction à l'édition allemande des Ecrits », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p 559.

#### La passe : trois temps de l'expérience.

Le premier correspond à l'entrevue avec le secrétaire de la passe. Lors de cet entretien j'ai annoncé les arguments qui m'ont conduite à adresser ce témoignage à l'École. Cela a eu une fonction particulière, m'obligeant à cerner l'argument de ce que serait ce témoignage, dans le cas où ma demande serait acceptée. Plus tard, j'ai fait partie du secrétariat de la passe et j'ai eu l'occasion de mettre au débat cette différence entre la demande et le témoignage, et d'écrire un texte sur le sujet (Cf. *Wunsch* n°14).

Le deuxième temps correspond aux rencontres avec les passeurs, et je tiens à souligner que leurs différences dans leur mode d'écoute ont affecté ma façon de dire. Par conséquent, je remarque que témoigner c'est aussi compter avec l'écoute. Je me souviens de ce que nous dit Lacan en 1964 « L'art d'écouter équivaut presque à celui de bien dire.<sup>3</sup> » La rencontre entre passant et passeur oblige à poursuivre la formalisation du lien qui est là promu.

Suit le troisième temps, après avoir reçu la réponse du cartel, qui évoquait quelque chose de la question de l'analyste et de la blague façon « macédonienne ». En contraste avec le temps de conclure l'analyse, la réponse m'a interrogée sur la transmission et m'a conduite à travailler encore.

#### L'après.

La réponse du cartel relance et noue mes questions cliniques et mes questions à l'École. Je crois que je n'aurai pas pu prendre cette position s'il n'y avait pas eu un lien de transfert de travail à l'École. Je devais voir « comment je me trouvais là », comme Colette Soler nous l'a dit dans cette même salle en 2009. Il fallait savoir lire dans ce qui s'entend. Savoir lire dans la réponse du cartel et aussi dans ce qui avait été l'écriture de cette expérience de la passe. Un effet crucial fut d'interroger ma clinique, ainsi que le moment de désigner un passeur.

A propos de ce que je lis autour de l'expérience de la passe et de ce que j'ai formalisé plus tard ... est-ce que ma passion pour la démonstration de la vérité menteuse laissait sans voix -et non a-phone (sans son)- la question sur le devenir analyste ? Ce fut drôle parce que bien que je cherchais à démontrer la vérité menteuse (au sens heideggérien de l'aletheia), je ne cessais de souligner la façon dont je m'étais heurtée à l'impossible à savoir, au trou dans le savoir. Je pense que cela ne m'empêche pas de dire selon la varité singulière, dire comment le symptôme a été transformé, nouant l'énigme du sexe et l'amour, et comment le dénouement avait pêché un savoir sur l'impossible et les conséquences sur un mode de jouissance qui, jusque-là, se présentait comme une marque nostalgique devant le traumatique.

Quelle a été l'aphonie pour transmettre l'hérétique? Je ne pourrai pas le savoir. Et puis je fis mienne la question de la transmission de l'hérétique dans la direction de chaque cure, question fondamentale qui m'a guidée dans la clinique, en particulier dans une manière différente d'écouter *lalangue* qui ne soit pas sans conséquence pour l'interprétation. Lacan nous a présenté plusieurs défis parmi lesquels je voudrais d'abord souligner celui du chemin du sens comme la voie de la vérité et, deuxièmement, celui de désigner la logique et la poésie comme nous permettant de faire un pont, un lien avec le Réel. Quelle est alors la tension que l'analyste doit maintenir dans la cure pour ne pas la rendre schizophrénique dans un traitement insensé du *motérialisme*? Ce travail d'élaboration se remarque subtilement dans la vie quotidienne. Cela rend présent : il y a *du* psychanalyste. L'expérience de la fin de l'analyse et de la passe m'ont donné ce plus.

Est-ce que la voix aphone du témoignage était une plaisanterie du destin? Après avoir

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Lacan J. Le séminaire livre XI, Les quatre concepts fondamentaux, Seuil, 1973, p 113.

perdu ma voix, quand j'étais très jeune, je rencontrais des psychanalystes à l'université et dans les établissements de santé publique, et je commençais ma formation et ma première analyse. Comment ne pas penser que commençait déjà à me toucher *le désir analysant* (c'était ma première analyse) dans une zone où le *désir de psychanalyse* était présent? Cela produisit également des effets dans plusieurs travaux cliniques que je soutins, dans ma pratique clinique et dans l'École.

C'est nécessaire de donner de la voix pour que le dire (acte) passe, ainsi par hasard, *cela* est transmis. Et qu'est-ce que c'est que *cela*? Ce qui s'apprend d'un *dire* du non-rapport (xRy). Il reste à la charge de chacun de faire lien dans l'École. Ce que chacun peut transmettre à partir des cas cliniques qu'il dirige, ce sont les points vifs qui font le tissage unique du *sinthome*, y compris les trous forclos et *l'a*-cosmique. « Il faut reconnaître que c'est court. Ça ne va vraiment pas loin.<sup>4</sup> » Précisément parce que l'acte ne s'étire pas mais tient à des conditions et a des conséquences. Cela ne va pas loin parce que le « non-rapport » est contingence, événement, démonstration. L'acte analytique nomme le désir de l'analyste. Effet *sinthomal*. Effet d'un dire. C'est le temps de se faire au borroméen, de savoir-y-faire-avec. Comme l'a dit Colette Soler (en Avril 2015 Buenos-Aires) : « Si nous pensons qu'un nœud peut être défait, pour le faire il faut le soutenir. Ce sont les dimensions de l'acte et du dire qui soutiennent le nœud »

#### Un dialogue fictif

« Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? Cela est l'au-delà de l'analyse, et n'a jamais été abordé.<sup>5</sup> » Lacan n'a pas abandonné son pari : donner la parole à ceux qui se risquent à la prendre, aux « épars désassortis <sup>6</sup>», sur leur expérience, sur la satisfaction de la fin de l'analyse, et accueillir l'authenticité de leur témoignage.

Nous pourrions répondre à Lacan à sa question lors de dissolution de l'EFP: « Ma passe les saisit-elle trop tard, que je n'en ai rien qui vaille ? Ou est-ce d'en avoir confié le soin à qui témoigne n'avoir rien perçu de la structure qui la motive ? [...] L'expérience je ne la laisse pas en plan. L'acte, je leur donne chance d'y faire face.<sup>7</sup> »

Docteur Lacan, faire confiance à ceux qui ne perçoivent rien de la structure qui la motive, c'est donner chance à chacun de s'interroger et de répondre par la clinique, en sachant les difficultés que le *parlêtre* a à se faire au réel. Sa passe nous interroge et nous met à l'épreuve de l'acte, pour opérer dans chaque cas avec les « brins de jouissance<sup>8</sup> », savoir-y-faire avec ce qui est hors-sens, plus spécifiquement, pour se nouer au temps à venir.

Matériel-ne-ment. L'effet de réel de la fin. Le témoignage aphone. Ce qui est arrivé était une chance pour nouer la réponse du cartel à la clinique et à l'École. La question de passer à l'analyste se pose dans chaque cas clinique car le passage de la puissance à l'acte n'est pas fixé, mais s'actualise, c'est ce que j'appelle « l'effet *sinthomal* ». Dans les cas où ça opère, la haíresis (du grec a tpém, hairen, « prendre ») sera ébranlée par l' H(a)résie, hérésie .... RSI.

Traduction, Marie-José Latour

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>Lacan J., Le séminaire livre XXIV, L'insu-que-sait-de l'une-bévue-s'aile-à-mourre, leçon du 16. XI. 1971.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Lacan J., *Le séminaire livre XI*, *Les quatre concepts fondamentaux*, op.cit, p 246.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup>Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p 573.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup>Lacan J., Lettre au journal *Le Monde*, 24 janvier 1980.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Lacan J., Le séminaire Les non-dupes errent, leçon du 11 juin 1974, inédit.

## La passe : efficacité et destinée d'une expérience, Fernando Martinez, Puerto Madryn (province de Chubut, Argentina)

Nous connaissons l'efficacité de l'inconscient. Je vais tenter d'illustrer l'efficacité du dispositif de la passe à partir de quelques fragments de mon expérience. Mon but étant de capitaliser un désir qui puisse se déployer, selon sa singulière modalité, en lien avec d'autres parcours, inégaux certes, dans le contexte d'une École et autour d'une cause qui, nous le savons, est une cause perdue.

Je dois d'abord préciser l'usage des termes d'efficacité et d'efficience. Ils sont ici pris dans un sens qui marque entre eux une distinction légèrement complémentaire, quand par ailleurs ils sont presque toujours pris comme des synonymes.

L'efficacité concerne une capacité dont on obtient un effet suite à la réalisation d'une action. Quant à l'efficience, elle concerne l'application de moyens déterminés pour obtenir un but fixé au préalable; elle peut donc être conçue comme relevant d'un « savoir faire » moyennant l'emploi d'un dispositif ou d'une technique.

Je ne vais pas parler de manière spécifique de l'efficience du cartel de la passe pour rendre compte du désir de l'analyste. Je vais parler du dispositif en tant que support d'une expérience, et des effets qu'il produit sur ses acteurs et de surcroît sur l'École dans son ensemble.

Pour moi, c'est à la fin des années 1998 que ma rencontre avec le Champ Lacanien a eu lieu, en pleine effervescence donc de la crise produite au sein de l'AMP. Je participais alors à des rencontres informelles qui par la suite furent à l'origine de la création d'un premier Forum à Buenos Aires. Il s'agissait de rencontres préalables à la création de l'École. Ce qui avait suscité ma curiosité et mon attraction vers ce mouvement fut la radicale mise en question du discours Un, ainsi que les discussions et la teneur des liens qui se tissaient entre les participants à ces débats.

Aujourd'hui au souvenir de cette époque et de ses premiers moments subjectifs, je peux situer nettement ce que récemment nous avons nommé « désir de psychanalyse »; le transfert vers ce discours étant pour moi déjà présent au cours d'une première analyse où je m'étais posé la question: comment devenir psychanalyste? Cette question s'est maintenue présente tout au long de mon expérience d'analyse.

C'est la rencontre avec le « désir de l'analyste » qui a donc fonctionné alors comme enchaînement, comme intersection entre le « désir de psychanalyse » et le « désir d'analyse ». L'analyste, par la place qu'il occupe, est favorable à cette rencontre qui ne se trouve que de manière latente du côté de l'analysant à venir. C'est de cette place que se produit un nouveau discours qui fonctionne comme moteur de l'analyse.

Ces trois modalités du désir se trouvent donc enlacées dans le dispositif analytique et si nous forçons la comparaison nous pouvons peut-être concevoir le « désir de psychanalyse » comme une première approche imaginaire au discours analytique, le « désir d'analyse » comme son articulation symbolique, le « désir de l'analyste » étant, lui, propice à la rencontre avec le réel de la jouissance du sujet. Ces trois désirs se nouent et s'enlacent dans le transfert analytique à l'aide d'un quatrième élément : le symptôme analytique. Nous avons donc une rencontre entre l'efficacité de l'inconscient et l'efficience du désir de l'analyste.

A la fin de l'analyse une « satisfaction hors de la série des satisfactions quotidiennes » s'est produite. Il s'agit d'une satisfaction résiduelle au regard du dispositif de l'analyse: savoir silencieux, sensation de plénitude avertie et pas naïve; ce qui dûment enchâssé peut aboutir à l'émergence de quelque chose de nouveau.

Une question se pose alors: quel est le destin de cette satisfaction? Elle ne se limite pas

à la satisfaction produite par un savoir sur la jouissance qui est, elle, un produit de l'analyse didactique; il s'agit d'une autre satisfaction dont la seule chose que l'on puisse en dire, c'est qu'on l'expérimente, qu'on la sent.

J'avais donc décidé à l'époque de solliciter un entretien à l'École pour témoigner de la passe. Je souhaitais produire une formalisation de l'analyse finie, mais je pressentais également que le dispositif serait pour moi une aide pour donner suite à cette autre satisfaction et j'ai donc pris la décision de transiter par cette expérience.

Suite à l'entretien de réception et à quelques formalités bureaucratiques, les passeurs ont été tirés au sort et nous avons débuté le parcours de la passe. Cette expérience a été traversée par de multiples contingences: le désistement d'un passeur après avoir entendu le témoignage; le risque de mise à l'arrêt du cartel de la passe à la suite du décès d'un proche d'un de ses membres. Au cours d'une première réunion du cartel de la passe, un seul passeur a pu apporter son témoignage, l'autre n'ayant pu voyager. Ensuite des mois se sont écoulés avant qu'advienne le temps pour ce passeur de voyager pour apporter son témoignage; cependant quand cela fut possible le premier passeur abandonna le dispositif. Face à l'éventualité de laisser à mi-chemin le processus, j'ai alors sollicité de l'École le tirage au sort d'un nouveau passeur. Ma proposition acceptée, j'ai passé alors de nouveaux entretiens. Finalement ce nouveau passeur a pu voyager et faire son témoignage. Neuf mois s'étaient alors écoulés...

Entre les témoignages et la décision du cartel de la passe un temps supplémentaire allait encore être nécessaire.

Au cours de ce temps d'attente, j'ai pris contact avec des collègues de ma zone et je leur ai proposé de mettre en place un cartel. Ce cartel allait aboutir, suite à un transfert de travail, à la formation du Foro Patagónico (Forum de Patagonie) du Champ Lacanien, qui demandera son inscription lors de notre rencontre à Medellin.

« Le cartel de la passe n'a pas pu discerner le désir de l'analyste. » Quand cette information m'est parvenue, j'étais déjà en train de travailler pour une cause qui surgit de manière spontanée comme effet d'une expérience hors de toute nomination, sorte d'intérieur externe. Il est clair que la satisfaction n'était pas liée au nom. Elle s'est produite à partir d'une transformation en acte, à partir de l'efficacité d'un dispositif. C'est là ce qui fait le prix d'une École, une École vivante.

Loin d'une perte d'animation à cause de la non nomination, l'expérience du dispositif de la passe m'a permis de précipiter une décision déjà prise depuis plusieurs années. Les impuretés du dispositif, la rencontre avec les passeurs, les effets que cela avait produit aussi chez ces derniers, les effets sur ma propre clinique, outre une nouvelle modalité des liens que j'avais découverte avec d'autres participants de l'École m'ont conduit à une demande de devenir membre de l'École, en adhérant cette fois-ci de manière explicite à la politique que celle-ci s'efforce de soutenir.

Je considère que tel est le bilan de l'expérience de la passe: le destin de cette expérience singulière est sa politique, son apport à l'École et ce qu'elle promeut comme mise en commun avec d'autres, pour le bénéfice de la psychanalyse en extension.

Le choix de souhaiter apporter un témoignage de l'expérience propre de l'analyse finie est équivalent, selon ma perspective, à un redoublement du pari. *Hystoriser* l'analyse produit une dissolution (*deshacimiento*) finale de cette expérience. S'en libérer engendre un « vide plein » qui coïncide avec la « satisfaction pleine » de la fin de l'analyse.

On obtient au cours de l'analyse un savoir sur les conditions de la structure et de la jouissance; mais on choisit de recourir au dispositif de la passe qu'offre l'École pour accéder à l'efficience du vide à offrir comme analyste.

Il s'agit là d'une efficience qui ne cesse de ne pas s'inscrire. L'expérience de la passe fut pour moi l'effet inaugural.

Le terme « effet » est pris ici au plus près du participe du verbe *efficere* (compléter), formé par le préfixe *ex* (au dehors) et *facere* (faire). Ce sens le distingue de la conception de l'effet comme ce qui est recherché comme résultat ou comme un but à atteindre.

Cet effet, tel qu'il est conçu dans la philosophie orientale, est un « effet habité par le vide à produire, c'est l'effet qui advient au cours d'un devenir, et qui n'est donc jamais complètement manifeste, toujours en déficit, inépuisable ».

Le désir de l'analyste sait suivre le cours du réel. Contrairement au « modèle », la pensée orientale se soutient sur « le penchant (propension) des choses ». Elle profite du « potentiel de la situation », le laissant opérer, elle s'en sert pour produire avec peu d'effort, beaucoup d'effet. Elle tente ainsi de localiser les facteurs favorables qui se présentent à chaque occasion ainsi que les éléments qui peuvent être utiles pour obtenir une transformation. L'effet est alors une conséquence nécessaire, et ne répond donc pas à une fin préalablement établie. Il ne s'agit donc pas de volontarisme.

En laissant œuvrer le réel en jeu, quelque chose aboutit. Il n'est pas la réalisation d'une détermination préalable car il puise sa forme dans la potentialité de la situation.

Il s'agit là d'un parcours qui va de l'efficacité de l'inconscient à l'efficience de l'expérience.

Loin de l'idéal de l'action occidentale, héroïque, et basée sur la production des effets, la philosophie orientale enseigne que la transformation s'impose d'elle-même. Il suffit de ne pas entraver son avènement en tant qu'effet d'un processus. Il s'agit donc de laisser sa place à l'attente, de renoncer à tout dirigisme, d'accompagner le réel et de favoriser ce qui saura se produire naturellement.

Il s'agit là d'un « ne rien faire »; il produit ses effets qui sont un pur résultat de la situation. Il ne s'agit pas du tout d'un « ne rien faire passif », il s'agit d'un savoir faire qui, ne forçant pas la torsion, la produit en suivant les sentiers ouverts en fonction de la singularité possible de chacun.

Le destin de l'expérience de la passe est alors peut-être en définitive de passer de la particularité symptomatique à la singularité du *sinthome*.

Lacan affirme: « Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme.

La psychanalyse, c'est la recherche de cette bonne chance, qui n'est pas toujours forcément ni nécessairement ce qu'on appelle un bonheur en le comprimant dans un seul mot. Mais il est clair que quand nous proposons la règle fondamentale, nous faisons référence spécifiquement à la particularité, et en tant qu'elle dérange le principe du plaisir. Le principe du plaisir, ça consiste à n'avoir rien de particulier. Le principe du plaisir, c'est tout de même ce à quoi pas mal de gens encore se rattachent : au poli, à la nor/mâle (en deux mots). L'analyse est quelque chose qui nous indique qu'il n'y a que le nœud du symptôme pour lequel il faut évidemment en suer un coup pour arriver à le tenir, à l'isoler ; il faut tellement en suer un coup qu'on peut même s'en faire un nom, comme on dit, de ce suage. C'est ce qui aboutit dans certains cas au comble du mieux de ce qu'on peut faire : une œuvre d'art. Nous, ce n'est pas ça notre intention ; ce n'est pas du tout de conduire quelqu'un à se faire un nom ni à faire une œuvre d'art. C'est quelque chose qui consiste à l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui, comme singulier ».9 Pour conclure, permettez-moi de partager avec vous les mots d'un poète, Jorge Luis Borges. \*

#### QUELQU'UN

Un homme travaillé par le temps, un homme qui n'espère même pas la mort (les preuves de la mort sont statistiques et il n'y a personne qui n'encoure le risque d'être le premier immortel), un homme qui a appris à remercier les jours de leurs modestes aumônes : le sommeil, la routine, ou la saveur de l'eau, quelque étymologie insoupçonnée, un vers latin ou saxon, le souvenir d'une femme qui l'a abandonné il y a déjà tant d'années qu'il peut aujourd'hui se la rappeler sans amertume, un homme qui n'ignore pas que le présent est déjà l'avenir et l'oubli, un homme qui a été déloyal - et avec qui on fut déloyal peut soudain sentir en traversant la rue une mystérieuse félicité qui ne vient pas du côté de l'espoir mais d'une ancienne innocence, de ses propres racines ou bien d'un dieu épars.

Il sait qu'il ne doit pas la regarder de trop près, car il y a des raisons plus terribles que des tigres qui lui démontreront son obligation d'être un malheureux, mais humblement il reçoit cette félicité, cette rafale.

Peut-être dans la mort serons-nous pour toujours, quand la poussière sera poussière, cette racine indéchiffrable d'où pour toujours croîtra, équanime ou atroce, notre solitaire ciel ou notre enfer.

Traduction, Rithée Cevasco

<sup>\*</sup> Dans « L'Autre, le même » / « El Otro, el mismo » un recueil publié en 1964.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup>Lacan J., « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert » dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris, École de Chimie. Publié dans les Lettres de l'École freudienne, n° 24, 1978, pp. 22-24.

## Effets de passe et de fin d'analyse dans le désir en relation à la psychanalyse<sup>10</sup>, Pedro Pablo Arévalo, AE (Venezuela).

Bonjour à tous. Je salue l'excellente idée de nous réunir, des personnes variées qui avons participé au dispositif de la passe avec la finalité d'en parler depuis notre expérience proche de ses conséquences dans la pratique de la psychanalyse<sup>11</sup>. Dans mon cas, le passage d'analysant à analyste, la passe et la fin d'analyse furent des processus entrelacés et quelque fois coïncidents, de telle manière qu'il serait trompeur de parler des effets de l'un d'eux de manière isolée. Sans oublier alors ce contexte, je vais passer aux moments les plus importants en soulignant la dialectique certaine qu'il y eut entre ces processus analytiques et le désir en relation à la psychanalyse.

En ce qui concerne mon parcours analytique, il y a quelques éléments qui ne sont pas très communs, d'abord provenant d'horizons complètement étrangers à cette profession de la psychanalyse, je l'ai prise à bras le corps avec une passion inconnue à un âge déjà bien avancé. C'est qu'à comprendre alors qu'il me serait très difficile, ne serait-ce que penser d'exercer un jour comme psychanalyste. Pourtant la plus grande difficulté ne provenait pas de là, plutôt du fantasme qui me disait que cela m'était défendu, malgré vingt et quelques années de lectures et de participation à des séminaires de psychanalyse lacanienne. Pourtant lors de mes nombreuses années d'analyse, était secrètement en gestation un désir qui vint à émerger de manière inespérée et lors de circonstances fortuites.

#### 1. A l'origine de la fin d'analyse, l'émergence du désir d'analyste

Cela fait à peine trois ans, l'encore analysant marchait dans les sentiers solitaires de la colline « El Ávila », belle montagne au nord de Caracas et lors d'un croisement de chemins, il fit la connaissance d'une femme d'environ 45 ans, formidable marcheuse dont l'extrême minceur attirait l'attention : toute une énigme que sa fragilité apparente puisse être le support de cette terrible énergie et résistance. Ils décidèrent de poursuivre la marche ensemble à son initiative à elle et, sans entrain de sa part et sans le penser, se mirent en place les circonstances d'exception qui précipitèrent l'émergence du désir de l'analyste. Cette femme parlait profusément de choses chaque fois plus intimes de manière ininterrompue. Lui, pour sa part, avançait taciturne dans ses réflexions sur une période terrible à peine terminée, suite à un tragique accident et au processus légal conséquent. Et, dans la solitude de ces chemins, apparut de manière fortuite une association libre, une attention flottante et une destitution subjective et, par inadvertance, il prit son flot de parole d'une manière similaire à la sienne lors de son analyse de tant d'années. C'est-à-dire qu'il mit en jeu une habitude presque automatique développée lors de ses séances d'analyse avec ses propres paroles. Il commença à prendre mentalement note des signifiants, à faire des interprétations et à les lier à l'énigme qui habitait cette femme.

D'un accord mutuel, ils firent beaucoup d'autres randonnées sur des routes toujours solitaires et tranquilles. Et quand il se rendit compte de ce qui était en train d'arriver, il commença graduellement à agir plus consciemment. Il erra lamentablement lorsqu'il lui montra son désir de l'analyser et elle, avec sa claire structure hystérique, répondit en s'éloignant.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Partie d'une élaboration du témoignage de passe et de fin d'analyse de l'auteur : *Articulation passe et fin d'analyse : tournants et actes* (Arévalo, 2014-15) d'où sont extraits divers paragraphes sans les citer.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup>Ce travail est écrit à différents sujets d'énonciation (1ère et 3ème personne), au pluriel ou au singulier, et à divers temps.

Laissons là ce récit.

En ce qui concerne l'analyste advenu, cette circonstance tellement spéciale signifia l'émergence du désir d'analyste, de son désir particulier d'analyste. Bien sûr, je ne suis pas en train de parler de n'importe quel désir subjectif, ni de la fonction désir de l'analyste (bien qu'elle fut mise en jeu par l'énigmatique marcheuse), encore moins d'un désir d'être analyste. Je parle de ce qui poussa cet analysant à occuper, sans s'en rendre compte, la position d'analyste où cette femme le plaça<sup>12</sup>. Spécifiquement, ce qui le poussait c'était cette énigme en elle, reflétée par son extrême minceur et mise en mots avec son histoire et ses signifiants.

Nous voyons alors comment un long processus d'analyse fut propice à la gestation, à la maturation et à l'émergence du désir de l'analyste pour un analysant avec une formation totalement étrangère à la psychanalyse. Ces marches virent l'émergence du désir de l'analyste, elles initièrent le passage de l'analysant à l'analyste qui, en tant que tel, commença à exercer à partir de là et tout cela souleva un point crucial lors du déchaînement de fin de l'analyse.

#### 2. Un symptôme hors de contrôle et traversée du fantasme

Revenons aux processus analytiques. Impulsé par le désir de l'analyste mis en jeu dans sa clinique naissante, l'analysant tout juste advenu analyste projette de se confronter au noyau de son symptôme analytique. Je ne parle pas des douzaines de symptômes qui l'amenèrent et le maintinrent en analyse, nombre d'entre eux mettaient en risque sa vie et son intégrité physique mais plutôt de la doléance qui irait dériver dans le *sinthome*. Je cite quelques mots d'alors :

Je voulais désarticuler, désactiver, dés-aimer le symptôme et le symptôme me dés-aime presque. Il est en train de faire feu avec une intensité et une fréquence insupportables. C'est très difficile de contrôler cette affaire mais je crois que je ne peux l'éviter si je veux désarticuler le symptôme. Ou suis-je en train de m'imposer un impossible ? (...) Je suis pris dans un dilemme. Si je continue à avancer en levant des barrières, je m'affronte à la manifestation déclenchée par le symptôme. Si j'abandonne je sens que la sensation d'échec me ferait ployer<sup>13</sup>.

Mesdames et messieurs, je n'ai pas l'espace pour relater ici ce qui se produisit comme je le fais dans mon témoignage. Je mentionne seulement que cette confrontation se conclut par la traversée du fantasme. Je ne peux pas non plus m'arrêter sur les affects suscités à la base de cet événement analytique transcendantal, une espèce de mouvement subjectif tellurique qui marqua le début de la fin de l'analyse.

Durant les jours suivants, il tombe dans une espèce de dépression, de deuil. Quelque chose dans l'analyse s'était détachée. Il y eut deux ou trois semaines d'une sorte d'état d'aplanissement ou d'inanition émotionnelle et intellectuelle. De cet état, il sortit avec un intense transfert de travail inconnu, reflété par une voracité lectrice inédite lors de sa vie déjà longue de personne studieuse, l'initiative d'exposer diverses œuvres fondamentales, la traduction du français d'un livre sur la psychanalyse lacanienne et l'assomption de la direction de la revue du Forum, entre autres. Il décida aussi à cette période de faire la passe.

Nous observons le mouvement dialectique : un long travail d'analyse rend propice la gestation du désir d'analyste dont l'émergence permet l'affrontement avec le symptôme. Ce qui dérive à son tour en franchissement du fantasme et, au moment suivant, surgit un désir décidé envers la psychanalyse en extension avec diverses manifestations concrètes.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Sur le désir de l'analyste dans son sens subjectif et objectif, on peut lire en autres : Lacan, J. (1959/60, 1964a, 1964b), Soler, C. (2001, 2013), Cottet, S. (1982). Références détaillées dans la bibliographie.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup>En espagnol, le verbe « agobiar » que nous retrouverons plus loin dans le texte.

#### 3. La passe et l'écriture de *l'hystoire*

Allons maintenant à la passe. Nombreux sont ses moments, chacun avec un poids spécifique : la décider et la solliciter, exposer les raisons, faire les entretiens préalables, tirer au sort les passeurs, coordonner les entretiens, se préparer... Arrêtons-nous là un moment. Cette préparation impliqua un abordage intense à partir de la lettre. D'une part, il se proposa d'écrire son *hystoire*, le résultat de l'*hystérisation* de son discours dans l'analyse. Pour cela, il partit de centaines d'annotations accumulées au cours des années et se dédia à la tâche de les intégrer, de les structurer, de les compléter et de leur donner un sens général depuis la perspective que donnent le passage d'analysant à analyste, la traversée du fantasme et la fin presque proche de l'analyse. Et dans l'intervalle, il essayait de lire tout ce que Lacan avait écrit sur le thème tout comme de nombreux articles de passants, de passeurs et de membres du cartel de la passe<sup>14</sup>. Ce labeur d'écriture et de lecture lui donna un niveau de profondeur conceptuel nouveau et étaya son désir envers la psychanalyse aussi bien en extension qu'en intension et plus spécialement le désir d'arriver à la conclusion à laquelle nous nous référons maintenant.

#### 4. Fin d'analyse

En terminant une première écriture de son *hystoire* et presque au moment de voyager pour les entretiens de la passe, eût lieu la fin, six mois après la traversée du fantasme. Une formation de l'inconscient intéressante la précéda : pour la première et unique fois de ses nombreuses années d'analyse, il oublia de payer la séance. L'analyste répondit adroitement en lui disant que cette fois-ci, elle ne pensait pas la faire payer. Son oubli et l'action de l'analyste l'amenèrent à écrire plusieurs pages sur le thème... La *lettre fixe la jouissance*. Entre les nombreuses formations de l'inconscient qui marquèrent l'événement se trouve un rêve intégrant la passe et la fin d'analyse, le rêve des serviettes et des draps d'un hôtel, utilisés mais pas sales, les siens et ceux d'autres hôtes. Dans le rêve, l'analyste lui dit qu'il va y avoir une élection ou un choix, ce qu'il interprète comme une référence à quelque chose de désiré : la passe. Je ne peux pas examiner ici le détail du rêve, seulement mentionner que les serviettes et les draps visent le reste et les témoignages, les siens et ceux des autres passants. Et qu'il y a dans le rêve une invitation claire à se délester de l'Autre, c'est-à-dire d'arriver à la fin.

Et en effet, quelques jours après, un signifiant inattendu vint à le faire chuter. L'analysant reçoit un courrier de l'analyste en lien avec le nouveau réseau à Caracas dans lequel figurait le mot courber<sup>15</sup>. Ce mot résonna en lui, il était comme en consonance avec le point de conclusion où il se trouvait. Courbement de l'objet a ?... Ce qui est certain c'est qu'à ce moment il sentit que se démontait le transfert, que le sujet supposé savoir chutait ainsi que l'objet a, et se produisit la destitution subjective de passe, le fait de se savoir déterminé dans l'Autre comme objet. Deux jours après, il a un rêve de synthèse, de conclusion. Le rêve des « emeradas » <sup>16</sup> vides. Il rêve de boîtes, comme de boîtes de chaussures disposées telles qu'elles le sont dans les boutiques de chaussures. Les boîtes sont vides et à l'extérieur, il y a écrit un mot énigmatique : « emeradas ». L'analysant-analysé s'aperçut seulement que ce mot lui rappelait le mot « mirada » <sup>17</sup>, son objet pulsionnel par excellence. A ce moment-là, ce fut toute son élaboration. Il n'observa rien de plus, même pas que les boîtes étaient vides. La nuit sui-

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Parmi beaucoup d'autres références : Lacan (1967, 1972-73,1973), les *Wunsch* 8 et 9 et les deux volumes de *Ce qui se passe dans la passe* (Association du Forum du Champ Lacanien de Medellín, 2010 et 2011).

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup>En espagnol, le verbe « agobiar ».

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Signifiant présent dans le texte en espagnol et gardé pour la traduction car le mot « emeradas » n'existe pas en espagnol. Il est très proche du mot « esmeraldas », émeraudes, bien que l'auteur n'y fasse pas référence.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> En français « regard ». Le signifiant est gardé en espagnol pour suivre l'association de e<u>merada</u>s à <u>mirada</u>

vante, il rêve qu'il est à l'intérieur d'une « emerada » bien que ce ne soit pas une boîte mais une espèce de grotte étroite, peu haute où il ne peut pas rester debout. Le *phallus me surpasse*, dit-il dans le rêve. Ces deux rêves ont marqué la conclusion de l'analyse. Après ces rêves, il alla seulement à quelques séances afin de mettre un terme à quelques points concernant la fin de l'analyse et la passe dont les entretiens commencèrent peu de temps après.

Mais le curieux signifiant de l'inconscient fit pour ainsi dire le voyage aller-retour dans le dispositif de la passe, depuis les entretiens avec les passeurs jusqu'aux interprétations écoutées lors de la nomination. Un des membres du dispositif avait tendu un pont entre le signifiant « *emeradas* » et « *mirada* », l'objet pulsionnel en l'écrivant ainsi : **m()radas** où se met en évidence l'élision de la **lettre i** qui est comme l'élision du i de *illégitime*, signifiant-maître de la jouissance découvert ou révélé par l'analyse.

Cette interprétation lui fit prêter attention au rêve d'une manière nouvelle, un an après qu'il se soit produit. Il nota que le mot « *emeradas* » permettait l'écriture de la lettre **m** comme « **eme** »<sup>18</sup>, ainsi cette lettre permet de placer les initiales du nom du père, et celles de la mère y sont incluses. Et, en plus d'avoir élidé le i du signifiant-maître de la jouissance, le e de sa structure fondamentale de répétition<sup>19</sup>, « el escape »<sup>20</sup> s'est ajouté. Plus encore, l'objet dont la légende est « *emeradas* », les boîtes de chaussures renvoient quant à elles à l'objet des affaires du père. Mais maintenant, ce ne sont pas des boîtes de chaussures. Maintenant, ce sont des *boîtes de vide, des boîtes de manque! Chapeau*<sup>21</sup> à l'inconscient<sup>22</sup>!

Ce rêve énigmatique et son surprenant déchiffrage par le dispositif de la passe reflètent avec clarté la façon de chiffrer de l'inconscient à la fin de l'analyse et la potentialité du dispositif de la passe. Cela garantit pour une part le désir de transmission durant la période d'AE et ses effets subjectifs ce que j'ai déjà appelé l'*analyse après l'analyse* (Arévalo, 2014, p.62). D'autre part, cela a garanti le désir pour le déchiffrage de l'inconscient et le désir envers la clinique et le savoir accumulé par la psychanalyse.

#### 5. Les entretiens

Revenons à la passe. Les entretiens eurent lieu avec un passeur ici à Buenos Aires en octobre 2013 et avec un autre à Pereira, quatre mois après. Toutes les deux d'excellents passeurs en termes d'assignation de temps au dispositif, de position de passeurs et non d'analystes, d'écoute attentive et active, de commentaires et de questions respectueuses et intelligentes et en somme, le fait d'avoir été syntone au moment analytique du passant. Et aussi par ce qu'elles réussirent à faire passer au cartel de la passe y compris des éléments qu'elles ne connaissaient pas et qui s'étaient passés. Les moments cruciaux de mon expérience de la passe furent précisément ceux de partage, avec toutes deux, de l'hystoire de mon analyse.

Six mois après, je reçus la nouvelle de la nomination. Je cite quelques paroles que j'avais écrites pour l'occasion : *Une analyse menée à sa fin ré-écrit l'histoire personnelle, retourne son dessein, le passé, le présent et le futur de telle manière et dans la mesure où tout change, il n'y a alors pas moyen de revenir en arrière* (Arévalo, 2014, p.62).

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Dans l'alphabet en espagnol, la lettre « m » se prononce « eme ».

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Pour passer de « mirada » à « emeradas ».

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> La fuite.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup>En français dans le texte.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Les certitudes que ces élaborations manifestent coïncident-elles avec ce que chiffrat l'inconscient ? Aucune comme il n'y en eut pas non plus durant le temps de l'analyse. Mais la concordance et les effets subjectifs donnent un indice et d'autre part, il faut rester attentif à ce que l'inconscient continue à mettre en mots. ¿Certezas de que estas elaboraciones acierten,

Bien que ce soit réitératif, il faut dire que l'expérience de la passe est inoubliable, elle laisse une empreinte profonde et indélébile chez le sujet et donne une force énorme pour soutenir le désir de l'analyste dans la clinique tout comme le pari pour l'École et pour le champ lacanien. C'est un processus qui se termine en s'attachant avec plénitude au désir en relation à la psychanalyse tant en extension qu'en intension

Buenos Aires, août 2015.

#### Commentaire postérieur à la Journée L'École de vive voix

Après cette magnifique Journée qui, je le sens, a apporté beaucoup aux liens, aux liaisons dans notre École, une fois vécus les riches exposés et leurs discussions avec un public aussi avide que connaisseur du thème de la passe, Journée ainsi en extension (le savoir accumulé par la psychanalyse) qu'en intension (le savoir de l'inconscient), je sens se confirmer ma thèse que le fondamental du dispositif n'est pas la nomination mais l'assomption ou pas de l'expérience et de l'expertise, quoi qu'il en soit. Et je parle d'assomption dans le sens où nous disons assomption de la castration, condition *sine qua non* à une fin d'analyse (chose différente d'une fin non conclusive). Bien que de ce dernier thème, on parle peu aujourd'hui à l'École. Peut-être que l'absence de ce débat aurait à prendre un caractère phallique afin de pouvoir nous approcher de ce qui est le centre de nos déliaisons J'ai ici ma seconde thèse.

Caracas, octobre 2015. Traduction, Isabelle Cholloux

#### Références bibliographiques

Arévalo, Pedro P. (2014). Acte de passage et remémoration in *Wunsch* No. 14, Bulletin international de l'EPFCL. Disponible à l'adresse http://www.champlacanien.net/public/docu/1/wunsch14.pdf

Arévalo, Pedro P. (2014-2015). Articulation passe et fin d'analyse : tournants et actes. Témoignage de passe présenté à Caracas, Valencia (Vénézuéla), Pereira, Sao Paulo et Rio de Janeiro. Asociation du Forum du Champ Lacanien de Medellín (2010 y 2011). Ce qui se passe dans la passe, Nos. 1 et 2. Medellín, Colombia.

Cottet, Serge (1982/1984). Freud et le désir du psychanalyste. Paris, Le Seuil, 1996.

École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien – EPFCL (2010, 2011). *Wunsch* No. 8 et 9. Bulletin international de l'EPFCL, édition en français. Disponible à l'adresse : http://www.champlacanien.net/public/3/puWunsch.php?language=1

Lacan, Jacques (1959-1960). Le Séminaire VI, Le désir et son interprétation. Paris, Le Seuil, 2013.

Lacan, Jacques (1964a). Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Paris, Le Seuil, 1973.

Lacan, Jacques (1964b). Du Trieb de Freud et du désir du psychanalyste. Dans Ecrits II. Paris, Le Seuil, 1999.

Lacan, Jacques (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. Dans Autres écrits. Paris, Le Seuil, 2001.

Lacan, Jacques (1972-1973). Le Séminaire XX, Encore. Paris, Le Seuil, 1975

Lacan, Jacques (1973). Note italienne (ou Lettre aux italiens). Dans Autres écrits. Paris, Le

Seuil, 2001.

Soler, Colette (2001/2009). Clinique de la destitution subjective. Dans Qu'est ce qu'on attend de la psychanalyse et du psychanalyste? Buenos Aires, Letra Viva.

Soler, Colette (2013). La fin et les finalités de l'analyse. Buenos Aires, Letra Viva.

# Quelques lignes de commentaires pour chacune des trois interventions, Silvia Migdalek

**Sandra** nous rappelle une citation de Lacan, dans le Séminaire XXII, *RSI*, qui cerne son propos : « C'est bien ce que je dis à propos de n'importe quel dire, nous prêtons notre voix, ça c'est une conséquence, le dire, ce n'est pas la voix, le dire est un acte. »

Sandra lit son expérience dans le dispositif de la passe comme quelque chose qui a relancé-noué ses questions *à propos* de la clinique et ses questions *dans* l'École.

C'est particulièrement intéressant de poser clairement une question par rapport à « l'hérétique », et comment à partir de là, dans chaque cure, peut se constituer une orientation du travail clinique.

Le travail et le parcours faits me semblent constituer une contribution précieuse qui a produit bien des résonances chez ceux qui les ont entendus.

Fernando va parler de son expérience d'une façon originale. Il insiste sur la question de l'efficacité, partant de l'efficacité de l'inconscient, il ouvre la question de l'efficacité de la passe, l'efficacité réelle de cette expérience étant à distinguer de l'efficience : « Il est clair que les termes efficacité et efficience, je les prends ici avec une légère différence alors qu'ils sont souvent utilisés comme synonymes. L'efficacité se réfère à une capacité obtenant son effet après l'achèvement d'une action alors que l'efficience se réfère à l'application de certains moyens pour atteindre un objectif prédéterminé. Dans ce sens on pourrait la penser comme liée à un « savoir-faire » au moyen d'un dispositif ou d'une technique. »

Le travail de Fernando est un témoignage dans lequel prévaut la question du désir, le désir dans ses différentes modulations, le désir de psychanalyse, le désir pour l'analyse, le désir de l'analyste, favorisant la rencontre avec le réel de la jouissance.

Il y a aussi une lecture très intéressante autour « des temps » de la passe, une expérience marquée par des contingences diverses et défavorables auxquelles le secrétariat de la passe a dû répondre pour surmonter ces obstacles contingents. Nous avons ici une réponse à la question qui s'était posée à nous dans le secrétariat de la passe : comment traiter dans cette instance ces contingences en prenant soin de maintenir le dispositif ? Dans ce témoignage apparaît également un renforcement et une conviction, quelque chose s'est transformé en acte, suggérant l'efficacité du dispositif, un par un.

L'expérience de la passe dont témoigne **Pedro Pablo** est particulièrement intéressante car elle vient de quelqu'un qui vient, comme on dit, d'un autre champ, d'une profession éloignée de la psychanalyse mais avec une pratique de l'analyse qui l'amène à des convictions et à des désirs que l'on peut dire non calculés et qui sont de nets effets de l'expérience analytique avec un nouage singulier du passage de l'analysant à l'analyste, de la passe et de la fin de l'analyse. Nous avons écouté le témoignage d'un AE nouvellement nommé de notre école.

Traduction, Marie José Latour

# Table 2. Coordination, Marcelo Mazzuca (Buenos Aires).

# Qu'est-ce qui nomme l'analyste? Laura Salinas (Foro Analítico del Río de la Plata).

La façon dont Lacan a répondu à la question sur le désir de l'analyste, en créant l'École de psychanalyse et ses dispositifs, nous indique que quoique ce ne soit pas le didacticien qui puisse dire quelque chose sur ce désir, il a besoin d'être nommé, même si l'analyste s'est autorisé, c'est-à-dire qu'il s'est nommé comme tel à lui-même.

La nomination d'un nouvel AE semble donner son sens ultime à l'offre de la passe dans l'École. Mais l'efficacité de cette offre, son incidence réelle dans l'autorisation des analystes orientés par l'enseignement de Lacan, s'inscrit dans les conséquences qu'elle produit chez ceux qui la soutiennent : passeurs, passants, membres du cartel, A.M.E. qui proposent des passeurs, et surtout ces analystes qui peuvent à partir de cette offre s'écouter dans leur acte propre quand ils n'ont pas encore de nouvelles exactes de cet acte.

De là j'ai accepté l'invitation à parler de mon expérience comme passant il y a 7 ans, parce qu'elle anime le désir d'essayer de transmettre à d'autres la valeur de ses effets qui continuent encore à opérer dans mon autorisation comme analyste.

#### Quel est le nom de l'analyste?

D'un côté il a son nom propre, incapable de lui procurer une identité ou d'identifier son essence en tant qu'identité personnelle indivise : comme tout *parlêtre* il existe dans la pure différence du signifiant. Plutôt qu'une identité, dans la rencontre avec le signifiant qui manque dans l'Autre, il n'a pu que se tenir dans le chemin de l'identification.

Le nom est l'objet moins convenable, car grâce à lui le sujet a été appelé avant de pouvoir répondre. C'est le propre le plus étranger puisque sa consistance habite dans l'extériorité du désir de l'Autre, et chaque fois qu'il est prononcé, il présentifie la vérité du couple sexuel parental jouée dans l'élection inconsciente du même. Sa marque intraduisible d'une langue à l'autre montre ce qui en lui, le désir de l'Autre, appelle à répondre.

Dans « Marie Domeq », son roman autobiographique, Juan Forn découvre les conséquences d'avoir retiré de son double nom de famille d'origine celui de son grand-père maternel « Domeq ». Saisir ce qu'impliquait cette omission l'a rapproché de l'horreur de savoir ce qui en l'ignorant, le nommait.

Dans « l'importance de s'appeler Ernest », Oscar Wilde fait palper l'influence puissante d'une vérité cachée derrière le nom propre ; vérité qui - sans qu'il le sache - le connectait à son père et gouvernait le jeu de ses mensonges véridiques.

Le névrosé est au fond un « Sans-Nom » dit Lacan dans « Subversion du sujet », parce qu'il ne peut ni l'habiter ni l'utiliser et au contraire il est au mieux son employé.

C'est le symptôme, comme Lacan l'entend vers 1975 dans la topologie du nœud, qui effectue la tâche réelle de la nomination avec laquelle le sujet se garantit non seulement un nom, mais une ex-sistence possible dans le désir.

Le symptôme est ce qui va prendre le relais de nommer cet être en tant que jouissance. Le nom intime de l'être qui chiffre, caché dans la répétition, la rencontre avec l'objet de cette jouissance, qui en étant pure différence lui donne une possible séparation d'avec le désir de l'Autre. La nomination de l'analyste arrive alors, d'une intériorité externe et jamais elle ne pourrait provenir d'un se nommer soi-même, plus propre d'une position paranoïaque ou d'une position d'imposture. Même l'acte de Napoléon Bonaparte de s'auto-couronner empereur, a requis une cérémonie approbative avec la présence de quelques autres comme figures représentatives de l'État naissant et du Pape comme chef de l'église.

De là, la proposition de l'École de Psychanalyse créée par Lacan : l'analyste s'autorise de lui-même et de quelques autres. Il s'autorise de ce qui du dehors vient nommer son désir d'analyste. Non seulement de son analyse personnelle, mais de l'expérience de l'analyse en contrôle ; de l'acte qu'il produit dans les analyses conduites par lui, offert après-coup à une lecture d'autres collègues ; de la recherche et de l'écriture dans les espaces de cartel. Comme tout désir, il n'est pas articulé mais il est articulable.

#### Est-ce ce qui nous appelle, qui nous nomme?

Après 10 ans de travail, j'avais le sentiment que mon analyse était finie. Après la lecture de quelques bienfaits obtenus du parcours de l'analyse, l'analyste qui avait soutenu ce parcours a appuyé aussi la conclusion de cette analyse. Peu après nous nous sommes dit aurevoir sans grandes pompes.

Cela a augmenté un nouveau transfert, maintenant avec l'École de Psychanalyse, qui a installé en moi l'insistance d'une sensation d'incertitude et de quelque méfiance par le pas donné. Est-ce que ce que j'avais expérimenté était une fin d'analyse ?

Je vérifiais que la disparition de quelques symptômes hystériques typiques ouvrait la voie à l'amour avec lequel la maternité est aussi arrivée.

La forme d'un symptôme singulier pour répondre au manque avait pu être trouvée, et avait atteint une réduction *suffisamment bonne*, avec l'affaiblissement de la consistance de l'Autre.

La conviction de l'inconscient m'avait permis de commencer à faire une place à celui de mes analysants. Mais avant tout j'acceptais que le transfert avec cet analyste fût tombé, en se présentant comme un manque de question sur le savoir.

Quelques mois après, et à la suite des journées d'École réalisées ici à Buenos Aires en 2008, une série de trois rêves décisifs m'ont donné la réponse.

Le premier d'eux m'a perturbée car il bordait les coordonnées d'une scène traumatique qui m'avait marquée pendant des années. Son sens énigmatique m'a touchée mais maintenant, il n'y avait pas d'analyste à qui le raconter! Pourtant, l'évolution désorientée des associations n'a pas mis longtemps à trouver l'horizon d'une écoute, de la seule - maintenant - analyste en jeu.

Le texte qui était dit dans la scène du rêve écrivait ma dernière responsabilité de la jouissance du symptôme. La position originale des personnages dans la scène traumatique apparaissait ici inverse, montrant comment ma place n'était plus d'une victime. J'étais quelqu'un qui choisissait d'être là, qui pouvait choisir de sortir. Le fantasme ne suffisait plus pour donner un soutien au symptôme.

Ce rêve, hors analyse, a eu l'efficacité concluante d'enseigner la nomination intime fournie par le *texte-jouissance* du symptôme.

Et cela, qui a appelé à partir du réel, je l'ai accepté comme ce qui m'avait nommé.

Être concerné par ce savoir réel de l'inconscient, qui n'invitait plus à un nouveau déchiffrement, destituait certainement le sujet-supposé-savoir et donnait comme résultat un nouvel analyste. À partir de là j'ai pu percevoir comment un grand désir pour la psychanalyse ne m'avait pas arraché du tout de l'autorisation qui émanait de ma position de psychologue

en lien au discours universitaire.

Tout cela a animé le désir de vérifier dans le dispositif de la passe tout ce qui avait eu lieu.

Pendant le témoignage à Río de Janeiro, un rêve de plus est arrivé. Je marchais sur le brise-lames de Punta Iglesias dans la ville de Mar del Plata d'où je suis originaire et je tombais dans l'eau. Je n'éprouvais pas de crainte pour le risque que cela supposait, mais je m'angoissais à l'idée de perdre mon document d'identité. Tout à coup il n'était pas clair si ceci se passait à Mar de Plata ou à Río de Janeiro. Le rêve indiquait comment aller au-delà de la religion du sujet-supposé- savoir (la pointe de l'église), attentait au nom de jouissance qui nouait mon être.

Un temps suivant la traversée, la réponse donnée par le cartel transmettait que mon intention d'avoir passé le saut d'analysant à analyste avait échoué.

N'était-ce pas le moment de le faire passer ? Aujourd'hui je lis que ce fut à partir du processus d'*hystorisation* dans le témoignage, avec les effets produits après-coup, qu'a pu être mieux éclairé pour moi- non pour le cartel- l'acte qui m'avait nommée.

Œdipe nous apprend que l'acte est exécuté dans l'ignorance. Il n'est pas auto-conscient mais se lit dans le temps de l'après-coup. Mais un temps qui peut-être long, comme Colette Soler le souligne dans *Wunsch* N°11, quand elle parle du « long temps de l'acte ». Elle dit : « ce qui le fait (à l'acte) du même tissu que le temps n'est pas d'emprunt imaginaire, il n'a pas d'autre en soi²³ que l'objet qui choit. Mais il faut du temps, du temps pour que le sujet s'instruise de sa division. L'acte est sans doute coupure, mais : qu'est-ce qu'est une coupure sans ses bords, et comment la capturer sans son avant et sans son après ? Je conclus que « dans le temps où il se produit", l'acte, il peut durer beaucoup de temps ».

Cette nomination effectivement opérée par moi à partir de l'expérience de la passe a produit une nouvelle liberté pour pratiquer le non savoir, reflété dans un enthousiasme différent pour l'écriture et la transmission. À son tour, le plaisir pour ce que j'ai commencé à expérimenter comme une nouvelle *musicalité* à écouter ; signifiant celui-ci de la 'musicalité' qui vient de l'héritage de mon père musicien, dont j'ai pu me servir pour aller finalement un peu au-delà.

Il y a quelque temps deux deuils cruciaux pour moi m'ont indiqué la possibilité d'une nouvelle analyse, dont je me sers fréquemment pour donner d'autres tours autour du symptôme. Dans mon cas, fin d'analyse et passe ne coïncident pas. L'exigence que tous deux coïncident pourrait être un idéal qui attente à l'expérience de l'autorisation de l'analyste.

Comme s'il s'agissait du parcours d'une psychanalyse, l'Alice de Lewis Carroll dit avant d'entrer au bois où les choses n'ont pas de nom : « Qu'en sera-t-il de *mon* nom quand j'entre dans le bois ? Je n'aimerais pas du tout le perdre ... parce qu'on devrait m'en donner un autre, et il serait sûrement laid. Mais alors il serait drôle de trouver qui avait pris la responsabilité de mon ancien nom ! Comme dans les annonces des gens qui perdent des chiens : « il répond au nom de Dash », imaginez-vous appeler Alice tous ceux que vous trouverez, jusqu'à ce que quelqu'un réponde ».

À l'intérieur du bois et affligée d'avoir perdu la piste de son nom, elle croit que le demander au faon qui l'accompagne dans son voyage pourrait l'aider un peu. Il lui dit que pour cela, il faudra sortir du bois. A son arrivée dehors, son accompagnateur fait un brusque bond et lui crie avec une voix joyeuse : « Je suis un faon! Et tu es une créature humaine! » Un

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Lacan J., "Radiophonie", Autres écrits, Paris, Seuil, 2001.

instant après l'avoir regardée, il fuit à toute vitesse.

- « Alice est restée en le regardant, sur le point de pleurer, affligée d'avoir perdu si soudain son accompagnateur aimé de voyage ».
- « Quoi qu'il soit maintenant, je sais comment je m'appelle dit-elle. C'est un certain soulagement. Alice ... Alice... je ne l'oublierai pas une autre fois ».

Traduction, Matilde Pelegri

#### Du marginal au transit par la voie du transfert: une lettre à l'école, Ana Laura Pratès, (Sao Paulo, Brésil)

Quand j'ai reçu un message de Gabriel Lombardi qui me demandait de traduire le titre de mon exposé, j'ai réalisé que le titre était en réalité d'une clé et que la déchiffrer serait vraiment l'effort de ce travail. Je me suis rappelée alors d'un poème de Paulo Leminski, avec lequel j'aimerai commencer mon exposé :

#### Invernáculo (Paulo Leminski)

Essa língua não é minha, qualquer um percebe. Quando o sentimento caminha, a palavra permanece. Quem sabe mal digo mentiras, vai ver que só minto verdades. Assim me falou, eu, mínima, quem sabe eu sinto, mal sabe. Esta não é minha língua. A língua que eu falo trava uma canção longínqua, a voz, além, nem palavra. O dialeto que se usa à margem esquerda da frase, eis a fala que me lusa, eu, meio, eu dentro, eu, quase.

Cette langue n'est pas la mienne, quiconque se rend compte. Quand le sentiment chemine, le mot reste. Qui sait dis-je mal des mensonges, au mieux je ne mens que des vérités. Ainsi me parla, je, à minima, Je le sens peut-être, on ne sait pas. Celle-là n'est pas ma langue. La langue que je parle entrave une chanson lointaine. la voix, au-delà, pas de mot. Le dialecte qu'on utilise à la marge gauche de la phrase, voilà la parole qui me lusophone, moi, milieu, moi dedans, moi, presque.

Marginal signifie en portugais quelque chose qui est à la marge. Littéralement, c'est à la terre ce que sont flancs de rivières, lagunes ou mers ; et métaphoriquement cela signifie un bord, une limite, voire ce qui est à la périphérie (hors du centre). La marge est la limite où on peut écrire dans un cahier. Il existe aussi l'expression «la marge de liberté « comme une limite d'une option. Un marginal en portugais est un sujet hors la loi, un criminel. Enfin, c'est le nom donné aux grandes avenues périphériques qui encadrent la ville de Sao Paulo, margée de ses deux rivières mortes.

Marginal, dans ma passe, c'est aussi une anagramme. Transit, pour sa part, c'est mouvement, changement, flux intense d'automobiles dans les rues de la ville. Le mot est composé par le même préfixe que *transfert* et *transition*. Vous vous rendez compte que cette traduction ne tiendrait pas dans la présentation de notre programme.

Comment donc transiter par la ville école avec ce qui est le plus singulier ? De fait, Lacan a inventé la passe pour gêner les psychanalystes, les faisant sortir de leurs sillons confortables, où ils n'ont pas besoin de donner des preuves à quiconque. Avec la passe, les « structures descendent dans la rue », permettant que les impasses, les idiosyncrasies, voire quelques disparates sortent de l'anonymat des divans et des quatre murs du cabinet. Avec la passe, les murs ont des oreilles, et nous avons besoin de donner des explications devant notre communauté pour permettre éventuellement de produire un nouveau lien avec l'autre qui promeuve la transmission par la voie de la lettre, de comment s'est fait le passage de l'horreur à l'enthousiasme.

D'emblée, je n'oserai pas dire que ce nouveau lien est un nouveau nœud. Il me semble que la question du nouveau nœud qui se produit à la fin, tributaire de l'identification au symptôme, et qui nous convoque chacun à savoir faire avec cette jouissance opaque, finalement cernée, va au-delà de la passe et de la relation avec l'École, bien que, évidemment l'on pourrait l'inclure. De façon plus modeste, je voudrais proposer que si la fin de l'analyse produit un analyste, cela peut impliquer un lien original avec l'École.

Pour soutenir cette hypothèse, je vais traiter la seule expérience sur laquelle je pourrais donner un témoignage : la mienne. Dans cette expérience, la fin de l'analyse est venue accompagnée d'une énigme, par rapport à la béance et à la discontinuité, entre le savoir construit tout au long de plusieurs années d'analyse, et la précipitation et la décision de l'acte de la fin. En fait, pendant la période qu'a duré le lien du transfert, la vie passait comme un film raconté à posteriori, et par conséquent, toujours ajourné pour le temps dans lequel Achille pouvait atteindre la tortue. Supposition qui n'avait rien à faire avec le temps chronologique qui définit les phases de la vie et ne se base pas non plus sur des cas factuels, puisque maintes fois la tortue du désir avait gagné la course.

De même comme je l'ai écrit en 2008 en essayant de formaliser cette expérience: « Le sujet de la remémoration est un sujet infini, opposé à l'acte. Une fois réduit le transfert à l'extrême de l'insignifiance, ce qui maintient toujours beaucoup d'analysants, c'est la croyance en l'inconscient en tant que lest, garantie de l'acte. Le point réel du transfert, c'est quand la présence de l'analyste est presque identique à l'inconscient. Parler pour être écouté, parler pour être vu, parler pour perforer l'Autre ou pour le faire exister. Continuer de parler, et ainsi, soutenir la conviction de trouver la vérité cachée dans les trames inconscientes ; la vérité finalement connue pourrait libérer le sujet de ses inhibitions, ses symptômes et ses angoisses. Recourir à l'analyse, dans ce moment logique, répond ainsi à l'insistance dans la supposition où il y a toujours quelque chose à dévoiler, éclairer, remémorer, élaborer, reconstruire. L'accès à la vérité ultime de la position du sujet dans l'imagination serait ainsi une espèce de « certificat de garantie » appuyé à la « correcte mesure », dans la résolution exacte d'une équation dont les variables sont le désir et la jouissance ».

Cependant, l'instant de la passe ne peut pas être de l'ordre d'un "savoir plus". Au contraire, il s'agit d'un évidage, suivi d'une constatation claire et d'une déconcertante évidence. C'est justement pour cela qu'il a un caractère d'urgence et d'irréversibilité. La décision est un acte solitaire sans poids qui peut seulement être lesté dans le désir, dont les conséquences ne sont anticipées par aucun calcul. Entre l'avant et l'après, il y a une indicible logique, impossible à calculer et génératrice d'une profonde transformation de la propre relation du sujet avec le temps, puisque la structure du transfert soutient une intrinsèque connexion entre le temps et le savoir et le sexuel. A la fin, avec le pas évidé de sens, le futur s'assimile au désir – comme pari- et le sujet peut vivre et profiter du temps qui lui reste.

C'est néanmoins, après une crise institutionnelle que la décision de faire la passe s'est imposée. Là où le groupe émergeait de façon obscène, et pourquoi ne pas le dire, cruelle, là où toutes les affections humaines se révèlent et concourent avec le discours analytique, là où tout pourrait indiquer la porte de la rue, le renoncement, le désenchantement, la désillusion, car c'est là que ma relation avec l'École est devenue plus forte. C'est à ce moment même que je me suis risquée à me lancer à me présenter à la passe. De même comme pour la fin de l'analyse, l'acte a précédé la décision intellectuelle. Une fois de plus une décision qui s'est imposée, et qui a échappée au calcul.

La passe, c'était ainsi une lettre adressée à l'École, avec une question, une énigme. Dans cette expérience singulière, la supposition soutenue jusqu'à la dernière seconde avant l'instant final, c'était la possibilité de calculer la mesure exacte entre la femme et la mère, supposition qui est tombée au moment de la passe clinique. Pourquoi la chute de cette supposition avait été synchronique à la dissolution du point d'écoute soutenue par l'analyste et par la chute simultanée de l'éternelle narrative ? Question qui se posait à moi théoriquement, mais que pour une raison insondable j'ai lancée à l'École.

Comme source de transmission, le scénario dans lequel se déroulait l'instant de la passe —la Marge- a été utilisé comme artifice. Après le premier entretien avec le premier passeur, à partir d'un acte manqué d'écriture (une lettre changée, puis barrée), s'est révélé l'anagramme, au-delà de la métaphore. Le mot Marge, choisi consciemment comme ressource rhétorique — puisque au-delà du scénario, sa pluralité sémantique me convenant -, il a fleuri comme une cryptographie écrite par la lettre du symptôme. Je dis que la lettre a écrit le chiffre pour clarifier le fait que je ne suis pas en train de confondre la lettre comme jouissance opaque produite dans l'analyse avec l'anagramme MARGINAL, puisque le mot n'est pas un graphème.

L'artifice inventé pour dénommer l'impasse – je relève dénommer et non prédiquercela a été, pour autant, l'écriture MARGINAL. Ici le mot n'est pas imprononçable, mais lettre ; elle est déjà dirigée et, par conséquence, placée de nouveau dans un autre discours et articulée au savoir. La singularité de ce chiffre n'est pas relevée ici, mais j'utilise encore cet artifice pour essayer de faire un pas de plus vers la formalisation. La lettre qui se produit chez chaque sujet, dans chaque analyse, c'est toujours la marge, littoral dirait Lacan. De plus, dans les mots de Caetano Vélos citant Guimâraes Rosa : « marge du mot, entre les deux marges obscures du mot, éclair de lumière Rose mûre du mot, pur silence, ce, notre père... ». Cet écrivain cite toujours quelque chose du Réel, opaque et intransmissible. Comment faire le lien, en lançant quelque chose de spécifique ? Comment de Marginal passer à transiter, céder, transmettre, transformer, transliteral<sup>24</sup> ?

Comme témoignage de ce nouveau lien, j'amène ici de petits passages de textes de lettres échangées avec un collègue faisant partie du cartel, qui a écouté la transmission de mes passeurs, après la nouvelle de ma non nomination. J'ai trouvé ses mots très significatifs, il m'a dit: « c'est très important d'admettre que tout n'est pas transmissible. Il y a un point d'opacité. On ne peut pas toujours tout transmettre ». J'ai répondu : « Ce n'est jamais ironique de rappeler chaque fois que l'Autre n'existe pas. » Il a répondu : « Nous tous, nous sommes orphelins de l'Autre, mais tous ne le savent pas. Au lieu de pleurer, nous pouvons parler ensemble, ou chanter ».

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Mot du texte original.

Quelques années se sont écoulées et nous avons vécu, là récemment, une nouvelle crise institutionnelle. Une fois de plus il a été nécessaire de renouveler le pari et de relancer la lettre, écrire de nouvelles lettres. Voici un petit extrait d'un témoignage : dans la passe, deux passeurs très différents : une, brésilienne mûre qui habite à Sao Paulo, mais originaire d'une autre région. Une autre très jeune, habitant à Buenos Aires. La première, sérieuse, impliquée dans l'exercice de sa fonction. La deuxième, ingénue et certainement un peu angoissée, paradoxalement plus détendue. Était-ce la passante qui était déjà détendue après la surprenante production dans les entretiens avec le premier passeur ? Il se peut que ce soit du au fait d'être seule dans un autre pays... Seule... Ou, était-ce en raison de réaliser, par l'expérience de la passe, la cure de son anorexie verbale - et en langue étrangère-? Mais la langue n'est-elle pas toujours étrangère ? La nôtre, faite de bribes, dispersées, désagrégées ? Après les deux processus, chaque passeur à un moment ont dit la même phrase : « Je voulais juste te dire une chose, il semble que tu as fait cette traversée toute seule! ». Et la passante s'est dit : et ce n'était pas comme ça ? Et qu'est-ce qu'on peut faire avec cette solitude radicale et immonde, à moins que l'on invente des nouvelles formes pour la faire mondaine.

A la fin, peut-être, la grande leçon de cette passe est que la sortie pour le « Parler rien » est « Parler pas tout » et payer le prix. A continuer donc en travaillant dans ce grand orphelinat appelé l'École.

Traduction, Maricela Sulbaran

#### Des rêves qui réveillent la fin, Ricardo Rojas, (Medellin, Colombie)

Ce travail est marqué par mon « affect d'appartenance<sup>25</sup> » dans les divers lieux du dispositif de la passe, et par ma participation récente dans un Cartel de la passe de notre École. Le lieu prépondérant que quelques rêves ont occupé dans le témoignage d'une passante m'a amené à m'interroger sur la nature des rêves et des autres formations de l'inconscient ; et en tant que participant au travail conceptuel des Cartels du Collège International de la Garantie, à regarder le savoir qui *passe* dans cette expérience.

Des témoignages publiés de la passe, élaborés par des passants, des passeurs et des membres du Cartel de notre École, de ma propre expérience récente comme passant et de l'expérience des passeurs désignés par moi et tirés au sort, j'ai pu déduire l'importance des formations de l'inconscient pendant le temps de la passe et pendant le témoignage luimême. Pourtant, le titre de mon travail pourrait sembler paradoxal par rapport à une certaine conception qu'on a des rêves qui les situe à la recherche d'un sens énigmatique délivré par un travail d'interprétation du récit appuyé sur les associations du patient, des rêves qui seraient au service du désir de dormir en tant que fiction embobinant les impératifs des pulsions et les acheminant dans le réseau de son scénario. Dans cette approche, les rêves garderaient à distance la jouissance sauvage en la bouchant, apprivoisant la vie du corps dans les homéostasies et les dérives du principe du plaisir. Ainsi les rêves seraient un type particulier de défense contre le réel qui empêche de réveiller, et en même temps ils iraient contre les objectifs de l'analyse puisqu'ils s'éloigneraient du réel. Les rêves seraient situés comme une production de sens entre le symbolique et l'imaginaire.

Il reste à nous demander où serait le réel du rêve introduit par Freud, dans cet « *ombilic du rêve* », réel dévoilé aussi par lui, dans cette défaillance du savoir que représente le « *il ne* 

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Par rapport à ce que j'appelle "affect d'appartenance" je vous renvoie au texte de Beatriz Maya : Le temps de la fin, publié dans " Lo que pasa en el pase No.1". Présenté dans la Première journée sur la Passe en Valencia-Venezuela 2007 et publié par l'Asociación América Latina Norte en 2010, p. 24-25.

savait pas qu'il était mort ... selon mon vœux » dans ce rêve princeps repris par Lacan dans de multiples occasions. Et que dire du réel de la lettre démontré par Freud par exemple dans le rêve de l'injection d'Irma. On entendrait bien ici la phrase de Lacan : « le rêve protège quelque chose qui s'appelle un désir. Or un désir n'est pas concevable sans mon nœud borroméen<sup>26</sup> ». C'est dire que la structure du rêve ne peut se concevoir que dans les liens des trois registres. Il me semble que Colette Soler est très juste quand elle nous indique la formule : « Le rêve est borroméen » déduite à partir de ce que « la joui - sens du rêve est précisément ce que suppose ce nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel $^{27}$ ». Depuis le début de son enseignement, Lacan parle de cette dimension du réel dans le rêve, au-delà de ses éléments symboliques dans les mécanismes de la métaphore et de la métonymie de l'inconscient structuré comme un langage. Puisque même ici et après le rapprochement avec le rêve de Joyce : Finnegans Wake, nous savons que la métaphore et la métonymie non seulement nouent le sens entre l'imaginaire et le symbolique, mais qu'ils impliquent le réel des « effets de sens ». Nous pourrions alors dire que rien, même ceux-ci, n'ex-siste sans les trois du nœud. Il n'y a de formations de l'inconscient qui ne soient pas de la *lalangue* nous dit Lacan dans l'une de ses Conférences sur Joyce<sup>28</sup>, c'est pourquoi elles sont au-delà de l'ordre de l'inconscient structuré comme un langage. La *lalangue* est ce que peut appeler le signifiant à être signe, où l'Un s'incarne, c'est quelque chose qui reste indécis entre phonème, mot, phrase et encore la pensée toute<sup>29</sup>. Il n'est pas étrange que dans un rapprochement avec Joyce, Lacan montre que les formations de l'inconscient peuvent être aussi du côté de la lalangue, Joyce comme modèle d'une fin d'analyse, ce qui fait de l'équivoque même symptôme, jouissance ; ce qui avec son savoir-faire-là-avec est un artificier du réel.

Le lieu où le rêve s'approche le plus du réel, chez Lacan, est dans la réponse à la question de Marcel Ritter<sup>30</sup> question sur *l'Unerkannt*, non-reconnu, et que Lacan relie avec *l'Urverdrängt*, le refoulé primordial montrant que : « (...) dans le fait de ne pas cesser de s'écrire, voilà ce qui me semble le sens de l'Unerkannt en tant qu'Urverdrängt. Là, il n'y a de rien de plus à extraire. C'est ce que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve (...) C'est là qu'on ne comprend rien. Il n'y a pas moyen de tirer sur la corde sauf pour la rompre. De façon que cela désigne une analogie (...) avec (ce qui est) désigné comme le réel pulsionnel ». Là il n'y a rien de plus à extraire de l'ordre de l'interprétation de sens, le sujet bascule d'un autre côté, de l'ordre du réel, de l'impossible, du pulsionnel irréductible, et de ce qui là se réduit à la fonction de trou.

L'impossible est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », mais « le réel est le possible en attendant qu'il s'écrive<sup>31</sup> », que s'écrive cette virgule qui instaure une pause de ce qui cesse, ne cessant pas de ne pas s'écrire, ce moment où l'impossible *ek-siste* comme signe, comme lettre et où il est possible de toucher un « morceau de réel<sup>32</sup> ». Et c'est par « des petits morceaux

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Lacan J., Séminaire XXII, RSI, Leçon du 15-04-1975, inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Soler C., "L'ombilic et la chose", Revue L'En-je, No. 2, Ed. érès, 2004, p. 171-180.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Lacan J., « *De James Joyce comme sinthome* » prononcé le 24 de janvier de 1976 dans le Centre Méditerranéen de Nice. Texte inédit publié dans la revue *Le croquant* n ° 28, novembre 2000.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Lacan J., Séminaire XX, Encore, leçon du 26-06-1973, Ed. Seuil, 1975 p. 173.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Lacan J., Séminaire XXII, RSI, leçon du 26-01-1975, non publié.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Séminaire XXIV, L'insu..., leçon du 8 de mars, non publié.

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Lacan J., *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, leçon du 13-04-1976. Traduit dans Paidós non comme "pedazo" mais comme "fragmento", Ed. Paidós, Buenos Aires, 2005, p. 121-122.

d'écriture qu'on entre dans le Réel (...) c'est ce qui supporte le Réel<sup>33</sup> » puisque « le Réel est l'écriture de rien de plus que ce nœud qui est écrit par le dire<sup>34</sup> ».

Allons à l'instant du pas de la passe, l'énigmatique de ce qui se joue là, et dont Lacan attendait qu'il soit éclairé par le dispositif de la passe<sup>35</sup>, l'instant d'acte « où le sujet ne se reconnaît pas dans ses effets de franchissement décisif. Car le sujet est tout entier comme sujet transformé par l'Acte<sup>36</sup> » ce qui a indiqué à Lacan le lien structurel entre l'acte et la Verleugnung [le démenti]<sup>37</sup>. Il faut éclairer ce qui fait que ce pas soit un éclair « par lequel on entre dans le discours analytique<sup>38</sup> », ce quelque chose « qui apporte subitement une lumière différente à certaine partie d'ombres de son analyse; si c'est précisément dans cet éclair que quelque chose peut être envisagé de cette expérience<sup>39</sup> ». Dans plusieurs témoignages de la passe, il est devenu évident qu'une formation de l'inconscient vient donner un tour à la cure qui jusque là traversait un certain moment d'assoupissement, dans lequel cette irruption du réel finit par réveiller l'analysant. De là mon titre d'aujourd'hui : Des rêves que réveillent la fin, des rêves qui terminent, transformant cet instant dans un acte ou dans un moment de pas de la passe. Cette thèse va dans la même ligne que celle que Lacan énonce ainsi : « C'est l'une de mes élaborations que le réveil est un éclair (...) au moment où effectivement je sors du sommeil, j'ai, à ce moment un bref éclair de lucidité<sup>40</sup> ». Il y aurait des rêves qui réveilleraient la fin par cet éclair, et bien que cet acte soit couvert par le démenti et que celui qui entrevoit ce savoir ne peut pas se rendre compte de ce qui est survenu. Il sera nécessaire de le déduire entre les dires de l'analyse pour extraire *Un Dire*, en affranchissant la route de ce savoir qui ne passe pas par les paroles, mais qui est de l'ordre du réel pulsionnel joué par la répétition.

C'est pourquoi le Cartel de la passe ne saisira pas *ces morceaux de réel* d'une manière directe, il faudrait un travail de déchiffrage, mais pas comme une recherche de sens et de signification comme plusieurs l'ont entendu, mais de la manière dont Lacan l'a transmis à partir de son rapprochement de la lettre et de l'écriture c'est-à-dire « retourner à ce qui est le chiffre<sup>41</sup> ». Signe à déchiffrer qui permet de tirer le réel de la structure et la jouissance que là on chiffre et on déchiffre, la dimension pure du signifiant, le lisible impossible d'un savoir qu'il s'agit « *delire-d'une-autre-manière* » dans le dire des énoncés, ce qui comporte la dimension de chiffre tant qu'elle fonde l'ordre du signe puisque le déchiffrement met limite à l'infini de l'interprétation de sens qui fuit par le tonneau des danaïdes. Il s'agit dans le déchiffrement plutôt de l' « *effet de sens* » que peut prendre la succession de signes, effet que vise le réel<sup>42</sup> quoiqu'il soit clair que « ce n'est pas parce que une dit-mension donne à l'autre son terme, qu'elle livre sa structure (...) Arriver là ne l'empêche pas de faire trou. Un message déchiffré peut rester une énigme<sup>43</sup> »

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> Ibíd., lecon du 13-01-76.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Lacan J., *Séminaire XXI*, Les non dupes errent, leçon du 23-04-1974, non publié.

<sup>35</sup> Lacan J., Conférence de Genève sur le symptôme du 04-10-1975,

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Lacan J., Séminaire XIV La logique du fantasme, leçon du 22-02-1967, non publié.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Lacan J., Seminaire XV, L'acte analytique, leçon du 28-02-1968, non publié.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Lacan J., *Intervention de Jacques Lacan. Leçon du vendredi 2 novembre*, publié dans les *Lettres de l'École Freudienne n° 15*, 1975, pp. 69-80.

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Lacan J., Sur l'expérience de la passe et sa transmission, Intervention dans le Congrès de la Grand Motte de l'EFP, publié dans Ornicar ? No. 1 en espagnol, Ediciones Pretel, Madrid, 1981, p. 36

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Lacan J., Séminaire XXII, RSI, Leçon du 11-02-75, inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Lacan J., La troisième,

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Lacan J., Séminaire XXII, 22 R.S.I., leçon du 11-02-75, inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Lacan J., "Introduction à l'Edition Allemagne d'un premier volume des Écrits". Dans Autres écrits, Ed. du Seuil

Un rêve « artificier » de l'analysant produit l'irruption d'un réveil dans lequel un signifiant idéal de l'Autre, traite unaire devant lequel le sujet est resté hypnotisé dans la structure des scènes fantasmatiques qui se sont jouées durant toute la vie, se trouve face au sujet, sujet toujours disparu de la scène du regarder et être regardé, sujet réduit à un pur objet, objet regard épouvantable qui réveille, car ce qui circule n'est plus la même lutte à mort, la disparition ou une non-trace. Mais, qu'est-ce que cela ? interprète l'analyste hypnotisé ; Réponse de l'analysant qui s'est réveillé : ce n'est qu'abcdz, un son onomatopéique, suivi d'une interprétation coupure, en laissant 5 lettres sans sens, simplement voix lettre par laquelle tombe, se détache l'objet, détachement avec lequel le mécanisme fondamental de l'opération analytique réussit à garder pour toujours la distance entre I de l*'idéal du Moi* et l*'a* de l'objet<sup>44</sup>. Se réveiller à la suite de l'acte de l'analyste qui ne permet pas de continuer à dormir et coupe la jouissance du chiffrage/déchiffrage, quand un signifiant signe-chiffre est isolé qui permet l'éclair, l'indice d'un savoir non-su et sans le savoir qui surgit plein de conséquences. On déchiffre un pas de un ceci n'est plus que celà, qui permet de conclure qu'il Ya d' l'Un, unien tout simplement, marque du désir de l'analyste. On pourra cerner peut-être un peu plus grâce à un procès de formalisation qui vient de commencer et j'espère se maintiendra, sans apporter plus de sens qui boucherait le trou de la castration, verleugnung, destin courant de l'acte. Il est important de rappeler ce que Lacan dit : « les psychanalystes sont les savants d'un savoir (savoir en « brume » dans le bien-dire de notre passant « artificier ») duquel ils ne peuvent pas s'entretenir<sup>45</sup>

Traduction, Matilde Pelegri

#### Commentaire, Marcelo Mazzuca, Buenos Aires

Ce qui m'a paru le plus intéressant à écouter dans les travaux de cette table où l'École parle de vive voix, c'est qu'ils paraissent converser entre eux, ce qui n'est pas facile quand il s'agit d'éclaircir l'acte analytique. Ricardo rappelait sur la fin de sa présentation les mots de Lacan « les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ». Ana le disait à sa manière en se référant à « ce grand orphelinat appelé École ». De fait, il y a un forçage, un paradoxe même à essayer de dire l'impossible impliqué dans l'acte. Laura le dit d'une jolie manière au début de sa présentation : « cela doit être nommé ». Il y a alors un essai d'avancée de la parole sur le réel, un élan à dire dans les trois travaux. Chacun essaie de répondre depuis sa perspective et en prenant toujours en compte l'expérience personnelle dans la passe : par quelles voies et jusqu'à quel point peut s'élucider l'acte analytique ? Comment se nomme un analyste ? De quoi s'autorise-t-il ? Etc.

Le premier point de convergence concerne la valeur qu'ont certains rêves en relation avec l'acte. La thèse est explicitée dans la présentation de Ricardo mais elle peut aussi se lire dans les autres travaux. Le rêve que Ricardo qualifie d' « artificier » en évoquant la lecture que Lacan fait de Joyce. Dans le cas ponctuel de Laura, c'est un rêve hors de l'analyse qui, selon ce qu'elle nous dit, « eut l'efficacité concluante de montrer la nomination intime produite par la jouissance du symptôme ». Rêves alors qui, au lieu d'appeler au déchiffrage du sens, indiquent la présence d'un réel et pour cela sont proches du réveil et de l'acte.

Un second point de convergence a à voir avec cet autre « artifice » en quoi consiste la

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup>Lacan J., Séminaire XI, Les quatre concepts de la psychanalyse, Ed. du Seuil.

<sup>&</sup>lt;sup>45</sup>Lacan J., De la Psychanalyse dans ses rapports avec la réalité, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

« lettre » du symptôme. Dans ce cas, la thèse me paraît explicite dans la présentation d'Ana mais est aussi présente dans les autres exposés. « L'artifice inventé pour dénommer l'impasse » dit Ana dans son travail en se référant à l'anagramme marginal avec lequel la lettre imprononçable se convertit en lettre dirigée à l'École à des fins de transmission. Laura le dit à sa manière en déployant la thématique du symptôme comme nomination qui provient du réel tandis que Ricardo rappelle que, selon Lacan, « il n'y a pas de formations de l'inconscient qui ne soient pas de la lalangue ».

Finalement, on peut se dire que par ces deux versants nous nous approchons de l'éclaircissement de l'acte analytique, il offre un contexte commun aux trois expériences. Tous suggèrent un temps de l'acte qui ne se restreint pas à l'expérience de l'instant ou de l' « éclair » et qui revient à envisager une distance possible entre la fin de l'analyse et la passe. En même temps, tous soulignent une topologie commune à l'expérience vécue qui est directement reflétée par l'affirmation de Laura : « la nomination de l'analyste arrive d'une intériorité externe ». Pourtant, la « temporalité » et « l'extimité » de l'acte qui nomme sont les autres aspects communs des trois présentations et, autour de ces thèmes, il est sûr que nous pourrons continuer le débat.

Traduction, Isabelle Cholloux

# Table 3 *Lalangue* et la topologie des désirs dans la passe.

Coordination: Dominique Fingermann, (São Paulo, Brésil).

## Les scénarios et la *lalangue* dans la rencontre avec les passeurs pendant la passe, Rosana Melo, (Rio de Janeiro, Brésil)

#### Deux dispositifs, leurs risques et le pari.

Lacan propose la passe pour vérifier le passage de l'analysant à l'analyste<sup>46</sup> au travers d'un dispositif dans lequel un sujet devient analyste à partir de sa propre expérience. Le dispositif offre un accroissement de savoir qui s'ajoute à l'expérience d'analyse du passant, du candidat à la passe.

La passe requiert un appareil complexe et inclut le collectif de l'École, dans la mesure où celui-ci implique les passeurs, les A.M.E. qui les choisissent, les cartels et les passants potentiels. Dans le cas du Brésil, les dispositifs propres de l'EPFCL y veillent par leur fonctionnement (CLEAG et CLGAL). Le dispositif produit un travail d'École, un travail de transmission « qui peut être questionné ensemble »<sup>47</sup> pour que la passe ne tourne pas à la mystagogie (une introduction aux mystères du sacré) « Ses résultats doivent être communiqués »<sup>48</sup>.

Le risque et le pari sont présents à tous les moments du dispositif ; du côté du passant, la tâche est inédite, celle-ci présuppose de parler sans modèle ; du côté du passeur est présupposée une écoute de celui qui n'a pas encore souffert l'amnésie de son acte ; du côté du cartel, l'abstinence d'une « fantaisie d'analyse » ou même d'un « rêve que le passeur soit allé

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Lacan J., « Proposition du 9 octobre de 1967 sur l'analyste de l'École », *Autres Écrits*, Ed. du Seuil 2001, Paris, p.254.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Soler, C, "La fin, les fins" Wunsch vol 12, juin 2012 Paris, p 44.

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> Lacan J, « Proposition du 9 octobre sur l'analyste de l'École », Autres Écrits, op.cit., p 255

au-delà »<sup>49</sup>. Ensuite, pas de rituels, « s'autoriser de soi même n'est pas s'autori(tuali)ser »<sup>50</sup>. Il y a une production de savoir en vue, cependant les intégrants du dispositif doivent être à la hauteur de soutenir la docte ignorance dans l'expérience. Dans le cas contraire, nous reviendrons aux théories et aux hypothèses sur ce qui constitue une fin d'analyse.

« En vivant et en apprenant à jouer, on ne gagne pas toujours, on ne perd pas toujours, mais on apprend à jouer »<sup>51</sup>. Le risque et le pari sont inhérents aux jeux, au voyage analytique et au dispositif de la passe. Le dispositif analytique et celui de la passe sont traversés par les éléments constituants des jeux, ce sont des artifices pour recouvrir le risque d'un pari qui peut aller de la vie au pire. Freud parlait des deux métaphores pour accentuer l'infinie variété des possibilités dans le dispositif analytique. La métaphore des échecs, introduite par Freud dans le texte « Le traitement psychanalytique »<sup>52</sup>, indique les formalisations possibles du début et de la fin du parcours, et en même temps met en évidence que l'entrée dans ce dispositif implique d'assumer un risque, le risque de ce qui est imprévisible, de l'infinie variété de mouvements des joueurs après l'ouverture, défie n'importe quelle description.

La métaphore du voyage, présentée par Freud dans le texte « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »<sup>53</sup>, met en évidence les deux moments d'un voyage comparables aux moments d'une analyse ; dans un premier moment tous les préparatifs nécessaires, aussi compliqués que difficiles, ne garantissent pas de toucher au but. S'asseoir dans le train ne fait pas que le sujet avance en direction de son objectif parce qu'il est encore nécessaire de parcourir le chemin d'une gare vers une autre.

Pendant le voyage, le voyageur peut décrire les images qu'il voit défiler tandis qu'il observe le paysage par la fenêtre.

Lacan fait référence au champ des jeux dans le texte « Direction de la cure »: nous trouvons beaucoup des références à la lettre volée, le jeu des prisonniers, le jeu de pairs et impairs et le jeu de bridge.

Si la logique de l'acte est une « conséquence de la voie du psychanalysant »<sup>54</sup> l'exploration de cette voie est la proposition de la passe. L'acte analytique met en cause le sujet et permet de situer le désir de l'analyste qui, comme le dit Lacan (1967), n'a rien à voir avec le désir d'être analyste. S'agissant de l'acte analytique, « nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste »<sup>55</sup>. L'École assume la fonction de dissiper les ténèbres qui recouvrent le passage du processus analytique.

Si le dispositif analytique offre la possibilité à l'analysant de s'hystoriser comme sujet, une expérience qui permet la traversée de l'inconscient-Autre vers l'inconscient-Réel, la passe permet au passant « cette mise à l'épreuve de *l'hystorisation* de l'analyse »<sup>56</sup> et cela le rend *ipso facto* responsable du progrès de l'École. Au final, quel effet sinon le transfert avec la propre psychanalyse ou avec la cause analytique ? La cause analytique fait lien et c'est la condition logique de la transmission. Pendant que le dispositif analytique permet au sujet d'« appréhender autant les coordonnées symboliques que la consistance logique de l'objet qui cause son

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Expressions utilisées par Luis Izcovich et Marc Strauss lors de leurs interventions au Brésil.

<sup>&</sup>lt;sup>50</sup> Lacan, J 1974, « Note Italienne », Autres Écrits, op.cit., p 308

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Refrain de la Chanson « En apprenant à jouer » chantée par Elis Regina.

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> Freud S, 1913, OEuvres Complètes, Vol XII.

<sup>&</sup>lt;sup>53</sup> Freud S, 1920, Œuvres complètes, vol XVIII.

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup>Lacan J, « Discours à l'École Freudienne de Paris » Autres Écrits, Ed. du Seuil, 2001 Paris, p 266.

<sup>55</sup> Lacan J, « L'acte Psychanalytique », Autres Écrits, op.cit., p375.

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup>Lacan J, « Préface à l'Édition Anglaise du séminaire XI », *Autres Écrits*, op. cit., p. 573.

désir et détermine sa (des)orientation subjective »<sup>57</sup>, la passe permet à un sujet devenir « psychanalyste de son expérience même »<sup>58</sup>, tenant compte du réel en jeu dans la propre formation de l'analyste qui devient ici l'analysant de la traversée de l'horreur du savoir.

Les deux dispositifs ont leurs artifices associés au transfert et impliquent une expérience unique pour chaque sujet qui en passe par là. Pendant que l'analyse opère au travers de l'artifice du transfert et programme le deuil et le délogement de l'analyste-et non sa liquidation - la passe témoigne, au-delà du transfert, des psychanalystes avec la psychanalyse.

Lacan dit « la satisfaction qui marque la fin de l'analyse »<sup>59</sup>, le gain, le bénéfice du savoir ou la vision panoramique de l'analyse, par l'accès à un savoir qui libère le sujet de l'impuissance et le conduit au consentement de la castration. Le détachement du désir de l'Autre conditionne un désir qui n'attend plus qu'aucun objet ne le satisfasse : il est un pur manque.

« La fin de l'analyse dépend de l'ajustement d'un certain point dans lequel un désir pousse à l'acte »<sup>60</sup>. De l'École on attend la production et la transmission d'un savoir sur le passage d'un désir lâche et défensif à un désir décidé et averti, et sur l'affect produit par tel effet épistémique. Le désir de l'analyste, dire inédit, décidé et averti, pousse à l'acte, ceci ne peut pas être sans conséquences. La doctrine qui doit être élaborée dans un travail d'École est, de mon point de vue, moins sur le moment de l'autorisation de l'analyste et plus sur les effets de l'analyse qui conditionnent l'acte et le fait de se savoir objet. Ces effets prennent en compte que l'inconscient est l'Autre, le mode selon lequel le sujet fut imprégné par le langage. Le pari de la passe est dans la vérification de ce qui est invérifiable, de ce qui est inarticulable, mais mis en scène par la structure.

#### La passe et le réveil dans le réel.

Que pouvons nous attendre de la transmission de ce que, de la place du sujet, est inarticulable, indicible et en même temps moteur de l'énonciation ? Le désir est son énonciation, et ce que le rend appréhendable est l'expérience du « *désêtre* »<sup>61</sup> ; le *désêtre* avec lequel l'analysant est affecté est l'indice de la fin de l'analyse. Le désir, toujours démoniaque, indomptable, peut seulement être mis en scène. Ainsi le caractère scénique, cinématographique et photographique de la passe, les rêves tels que nous les recueillons dans plusieurs témoignages et dans les élaborations de cartels de la passe, surgissent à profusion dans le dispositif.

Ainsi, comme dans le rêve, la figurabilité des scénarios de la passe met en scène quelque chose qui peut seulement être figuré parce que ce n'est pas appréhendable. Au moment de passer à l'élaboration propre de l'expérience de la passe, des scénarios et des rencontres avec les passeurs, nous avons la chance de photographier les signifiants traumatiques de l'autre scène. Le scénario de la passe est une loge où le passant peut jeter un coup d'œil dans l'Autre scène comme un instantané, tel que « les feux d'artifices qui prennent des heures à être préparés et s'allument en un instant »<sup>62</sup>. Ensuite ils s'éteignent! C'est pourquoi l'écriture et l'élaboration sont nécessaires. Que pouvons-nous attendre du réel dans toutes ses variétés de résistance à la signification, sauf les éclairs qui mettent en scène les signifiants qui renvoient à ce qui est intraitable dans la vie psychique? L'infantile revient, mais ne ramène pas des effets d'énigme,

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> Quinet A, A Um olhar a mais. p 60.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> Lacan J, « Proposition du 9 octobre de 1967 sur l'analyste de l'École » » Autres Écrits, op.cit., p 243

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Lacan J, « Préface à l'Édition Anglaise du séminaire XI », op.cit., p 572.

<sup>60</sup> Lacan, J 1967, « Raison d'un échec », Scilicet n°1.

<sup>&</sup>lt;sup>61</sup> Lacan J, « Proposition du 9 octobre de 1967 sur l'analyste de l'Ecole » *Autres Ecrits*, Ed. du Seuil 2001, Paris, p 254

<sup>&</sup>lt;sup>62</sup> Freud S, 1900, L'interprétation des rêves, Œuvres complètes, Vol V.

et il amène pourtant ce qui plus d'une fois se donne à voir. Pourquoi voyager aussi loin pour regarder dans des terres lointaines une scène aussi familiale ?

Dans ce scénario, la rencontre avec les passeurs dans un autre pays et dans une autre langue, évoque des moments de début et de fin d'analyse.

Ce qui, dans une autre langue, peut être lu comme une « *enorejada* » indique tout l'artifice du langage pour déchiffrer ce qui fut un jour « *en la hora errada* », « dans l'heure erronée » et qui aujourd'hui conditionne l'écoute de « *orejada* ». A partir d'un certain moment je peux écouter avec une écoute flottante, "*oir de orelhada*" (cette expression portugaise indique que l'important c'est d'écouter, sans accorder beaucoup de poids aux signifiés et davantage à la chaîne signifiante).

Parler dans une autre langue, ou parler la langue de l'Autre, est autant le propre de l'expérience analytique que ces liaisons qui, quand elles arrivent entre passeurs et passant, peuvent favoriser les trébuchements dans les traumatismes de la langue maternelle perpétrés dans la constitution du sujet.

Traduction, par Lina Velez et Isabelle Choloux

#### Un nœud de désir, Beatriz Maya R., (Medellin, Colombie).

Un appel, combien ça mobilise l'histoire de mon expérience dans la passe, déclenchant bien des affects et des réflexions, les premiers déjà soldés, les secondes toujours avec moi.

Après avoir reçu l'invitation à participer à cette Journée, j'ai fait un rêve dont il me reste seulement un morceau: je vais me présenter de nouveau à la passe mais dans l'APJL, sigle avec lequel je joue avec mes collègues le transformant en GPS, qui nous oriente, qui nous guide sur un chemin. Dans le rêve je me demande : que vais-je y faire si ce que j'avais pour passer est déjà perdu ? Le souvenir diurne fait référence à la lecture d'un article d'une personne qui s'est présenté à la passe dans cette Association bien qu'elle fut membre de l'IF, et qui a été nommée. Mais ce que le rêve dit réellement, c'est la banalité de la répétition de quelque chose qui a eu valeur d'événement. J'emploie ce terme avec le poids que Lacan lui a donné d'acte et d'effets dans le corps. Car, depuis que j'ai été passeur, je ne me fatiguerai jamais de dire, la passe s'est imposée à moi, j'ai été complètement prise par le discours du passant qui parlait et qui m'imprégnait d'une expérience qui, pour moi, introduit du nouveau et fut inoubliable.

Mon expérience de passeuse et de passante a été traversée par les formations de l'inconscient, ainsi oublis et lapsus furent présents dans une expérience en acte que de quelque manière on idéalise et colore de fausses attentes, on croit que rien ne peut s'oublier ; ni de l'Autre ni de soi-même. Oublier par exemple le nom du passant dont on parle, ou un signifiant primordial qui apparaît seulement dans la précipitation du moment de l'engagement, est la preuve du Pas-tout de la logique qui est là en jeu.

Un seuil à l'entrée du bureau de l'une de mes passeuses produisit une chute qui en évoqua une autre, de l'enfance, dans laquelle quelque chose de précieux se perd. Ce que la seconde chute a représenté pour moi, ce fut que ce que j'amenais n'était que des morceaux impossibles à assembler dans une image ou un dit qui les restituerait sans aucune faille, je pouvais seulement apporter des tours signifiants, plutôt des lettres, qui parvenaient seulement à border un réel impossible.

Ainsi le dispositif de la passe fut un tour de plus dans mon expérience, sans analyste, car la chute du transfert s'était produite auparavant, ce qui permit que quelque chose de plus

parle en moi. La passe me permit de découvrir quelque chose qui, sous transfert avec l'analyste, ne s'était pas décanté. Ce fut la possibilité de témoigner de mon travail analytique qui m'a conduite à cerner le reste que j'ai toujours appelé lettre ou plutôt *lalangue propre*, thème qui s'introduisit parmi mes intérêts qui n'ont pas cessé.

Dans diverses Journées j'ai réfléchi sur différents aspects qui m'ont paru importants, par exemple, la logique qui se met en jeu dans la nomination par l'inclusion dans un ensemble nommé École. Le titre d'AE, comme toute nomination, aurait des effets de suture, définie comme ce qui vient à faire les occurrences du sujet qui manque dans la chaîne du discours. Si nous le pensons à partir de la logique de Frege, il y a quelque chose qui vient à la place de ce qui manque, tout comme le un vient subsumer le zéro. A partir de cette logique j'en viens à penser que par la nomination d'AE le discours analytique qui caractérise l'École viendrait subsumer le sujet qui, à partir de l'expérience analytique, s'est découvert comme rejeté de l'ensemble de la structure; le discours analytique qui caractérise l'École le nomme et de ce fait avec effet de suture, le compte comme celui qui manque mais en lui permettant de se compter comme en plus entre les analystes.

Ainsi le non nommé, pour quelque raison que ce soit, aura à se confronter doublement au manque, et c'est pourquoi ce n'est pas sans conséquences et que dire: « la nomination n'importe pas » est une dénégation. Ce que la passe apporte vraiment, au-delà de la nomination, c'est la confrontation avec ce qui a orienté l'existence et surtout la possibilité de se situer face aux marques du réel, c'est-à-dire de cerner un savoir limite qui permet d'être face à d'autres dans l'aventure conjointe d'une analyse.

L'effet qu'a produit en moi la réponse du cartel fut absolument réel. Un désarroi qui rendait urgente une réponse à la question qui me vint, énoncée ainsi « qu'est-ce qui s'est passé ?», qui mobilisait un « qu'est-ce qui n'est pas passé ? » Je ne me sentais pas assurée de ma fin et de sa démonstration, la lettre était la réduction maximale à laquelle je pouvais parvenir. Je ne peux pas dire que la nomination ne m'importait pas puisque, pour moi, elle était la confirmation d'une décantation, d'aucune façon une autorisation car il y a vait longtemps qu'elle avait eu lieu. J'ai entendu l'expression de Lacan « l'analyste s'autorise de lui-même et de quelques autres » comme une façon de compter avec l'Autre en sachant que l'Autre ne soutient pas, mais que l'Autre de l'École est nécessaire à la pérennité de la psychanalyse et je crois que là s'inscrit le cartel de la passe.

Face à une non nomination, il y a de multiples réponses, et même de détérioration ; je peux seulement rendre compte de la mienne cherchant à trouver une logique. Le « qu'est-ce qui est passé ou pas passé » fut suivi d'une infinité de questions « pourquoi ? », « et si je n'avais pas fini ? », « et si je n'avais pas fait ce qui doit se faire dans un témoignage ? », « et si les passeurs n'avaient pas capté ce que je tentais de transmettre ? », « et pourquoi ceci et pourquoi cela ? », « et ces cartels qu'est-ce qu'ils attendaient ? », « est-ce qu'à la fin un signifiant peut s'enkyster sans se déprendre du corps ? », « est-ce la manière dont le *parlêtre* se présente à la fin ? », « est-ce la lettre fixée qui ne fait pas graphème mais qui se met en contact avec elle? », « qui s'inscrit dans le corps au-delà du symptôme hystérique qui fait métaphore ? », « les lettres AE non attribuées par le cartel peuvent-elles faire un effet de réel ? », « la nomination peut-elle se convertir en une suture ? ». Telles sont les questions qui me restèrent après la réponse du cartel et qui ont viré à un travail décidé de recherche formelle dans les textes de Lacan, en une élaboration sans trêve, pour soutenir le discours au-delà d'une affaire personnelle. L'École qui a dit non devint une cause à l'horizon.

Quelque chose poussait au travail avec plus de force qu'auparavant, je dirai un désir renouvelé, qui n'était déjà plus de témoigner d'une expérience mais le désir de transmettre ce qui m'avait marqué, peut-être est-ce ce que aujourd'hui nous appelons désir de psychanalyse, le même qui fut ma porte d'entrée était à la sortie car il n'y avait pas de retour. Non seulement la clinique mettait à l'épreuve le désir de l'analyste qui avait surgi en moi, L'École recevait maintenant ce qu'il n'est pas possible de laisser au dehors, un style de vie, et par conséquent le travail en cartel, les travaux pour les Journées, les discussions dans l'École, les contrôles, sont l'espace où ce désir se soutient.

Il me semble que l'invention de Lacan est une structure qui fait avancer la clinique de la fin parce que les passeurs peuvent se voir poussés à aller plus loin et le passant davantage vers la limite du réel. Divers témoignages montrent combien c'est plus fréquent que nous ne le croyons, qu'entrer dans le dispositif déclenche des effets de précipitation parce que ça conduit à accrocher un peu plus de savoir à ce réel inatteignable, ou plus précisément à faire une invention.

Mon histoire académique a été marquée par le *désir de psychanalyse*, car je souhaitais pour moi un discours que j'ai connu à travers le texte de Freud. Sans aucune diversion, ce discours me saisit au point de me faire assumer l'expérience, faisant virer ce qui aurait pu n'être qu'un discours universitaire au *désir d'analysante*; le parcours me permit d'accéder au *désir de l'analyste*, et avec comme conséquence la passe. Je ne peux pas dire que je l'ai énoncé, plutôt ce que ma clinique m'a montré, ce fut un changement de position rendu évident seulement par ce qui se passait dans ces autres que j'écoutais, jusqu'à offrir le poste de passeur à l'un d'eux, à qui la chance donna comme à moi-même l'opportunité de pouvoir pousser plus loin son analyse par la touche magique de la passe.

« Passion » c'est le signifiant par lequel on désigne ma manière de transmettre à l'Université et dans le Forum. Je l'entends comme ce qui d'une certaine façon me traverse, et que je prête pour un corps à corps, tentant de soutenir le désir de psychanalyse qui une fois m'a touchée et qui s'est installé comme une façon de vivre. Ainsi du désir de psychanalyse initial, en passant par le désir analysant jusqu'au désir de l'analyste, c'est le cheminement nécessaire pour revenir au départ, dans une spirale enveloppante qui soutient le discours analytique, via l'intension et l'extension. Ici donc est convoquée la question de l'enseignement se confrontant avec le savoir qui est produit du seul discours analytique, comme Lacan le fait dans Allocution prononcée à la clôture du congrès de l'École française de psychanalyse, de façon telle que du savoir on ne sait que par l'acte qui implique un dé-être.

Je veux reprendre quelques énoncés que j'ai avancés dans une Journée en Colombie, je me référai à la démonstration et à la monstration, termes que Lacan différencie et que je reprends pour penser cette expérience de la passe. La démonstration tente d'être encore une voie de représentation, c'est-à-dire qu'elle tente de rendre compte de ce qui est advenu dans les termes de la cure, destitutions, constructions fantasmatiques, toutes liées à la parole au niveau où elle produit des significations. Mais la monstration va au-delà, vers un sujet irreprésentable, qui n'est pas celui du *pathos* qui pousse à l'expérience mais qui finit, s'il parvient à la vraie fin, avec ce qui n'est pas plus qu'un trou entre les signifiants. La monstration ne tolère aucun guide, elle est du côté de la création finale, là où le sujet lui-même se voit surpris parce que ça, dans la démonstration, ce n'était pas préparé. La monstration implique un nouage, c'est-à-dire ce qui se fait comme *sinthome* pour chacun. Aujourd'hui je me demande si tout ce que je fais n'est pas la vraie sortie du mien par un nouage *sinthomatique* dans lequel trois désirs se nouent : le désir de psychanalyse, le désir de l'analysant, et le désir de l'analyste,

recolle étant le quatrième qui les articule.

Prendre la parole dans une journée comme celle-ci permet de déclarer combien l'expérience de la passe, comme le dit Lacan, est « absolument bouleversante » aussi bien pour celui qui parle que pour celui qui écoute, surtout pour les jeunes qui ont assisté, et touché l'expérience, qui par chance permet de continuer à faire la passe.

## Dominique Fingermann, *Lalangue* et la topologie des désirs dans la passe

Le titre de cette table ronde évoque la « topologie de la passe » et annonce que ce qui se passe dans la passe ne se produit pas selon une logique linéaire. L'expérience que le dispositif de la passe offre, déploie et développe une scène complexe, multifocale et polyphonique, d'où l'on doit extraire un Dire unique.

La scène du dispositif ressemble à une table de billard, avec la tension, l'espoir, le risque que l'impact et la réverbération de l'impact entre l'un et l'autre trouve le bon trou pour que la lettre arrive à sa destination. Le bon trou, soit le vrai, selon la topologie, c'est celui qui peut être traversé et c'est lui qui résulte dans cette satisfaction finale spéciale: satisfaction d'un dire qui, au bout des tours, atteste l'acte et peut résulter dans la nomination d'un analyste.

Le passage d'analysant à analyste est une aberration, dit Lacan dans *Le savoir du psy-chanalyste*. <sup>63</sup> Et une aberration ne passe pas inaperçue, voilà l'hypothèse de la passe. On suppose que si une analyse produit un analyste à la hauteur de l'acte, cela devrait avoir des effets remarquables.

L'expérience de la passe dans notre École montre néanmoins qu'une lettre n'arrive pas toujours à sa destination. Les textes de nos collègues parlent aujourd'hui de ce point délicat. On ne peut tout simplement en déduire que la passe ou l'École sont un échec. Je rappelle ici l'exclamation d'Alain Didier Weil lorsqu'il a dit dans le *Séminaire 24* : « l'idée d'un échec de la passe, c'est quelque chose que personnellement je supporte mal, dans la passe où pour moi elle semble garantir ce qui peut préserver d'essentiel et de vivant pour l'avenir de la psychanalyse ». <sup>64</sup> Les travaux de Beatriz Maya et de Rosane Melo préservent et montrent avec évidence l'École vive et de vives voix !

On peut s'interroger sur ce qui fait la différence entre un passant nommé A.E et un autre passant ; la réponse est délicate, elle relève de trois choses et de leur nouage topologique.

- 1. L'analyse du passant et sa responsabilité quant à la transmission de « l'impudence du Dire » UN de son analyse, son aberration.
- 2. Les passeurs et leur disposition à entendre l'inouï, ce qui dépend de leur capacité à se détacher de l'angoisse et de sa réponse privilégiée, le fantasme.
- 3. Le cartel, quant à lui, ne peut oublier son ignorance fondamentale quand il accueille le passeur et son embarras (excès, fautes, oublis, etc.) dû à l'inconfort de sa position.

Lorsqu'on entre dans le dispositif, tout un chacun est responsable du trou et des tours possibles tout autour... disposition pour dire et entendre, disposition à « se reconnaître entre savoir » comme Lacan dit dans son *Séminaire XXIV*; disposition pour que la lettre arrive à sa destination.

<sup>&</sup>lt;sup>63</sup> Lacan J., (1971-72). Le séminaire, *Le savoir du psychanalyste*, inédit. "(...) Comme je l'ai souvent marqué, cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à des seules fins d'information sur un point très délicat... c'est que c'est tout à fait a-normal-que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage".

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> Lacan J., (1976-77). Le séminaire, livre XXIV : L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre, inédit.

Le contenu de la lettre n'a pas d'importance, voilà pourquoi la façon dont Beatriz Maya articule la lettre avec l'ensemble vide – celui qui a zéro élément et qui peut être nommé comme Un (dans la logique de Frege) – est tellement importante. Ce qui importe, c'est son effet, son impact, ses séquences, son affect, et c'est peut-être ceci la raison qui fait dire à Lacan, dans son *Séminaire 24*, que dans la passe, c'est dans le noir qu'on peut parvenir à y distinguer le nœud borroméen : c'est une question d'impact, de tact, d'appréhension qui permet de « se reconnaître entre s'avoir ». La lettre ne peut pas être transmise telle quelle, elle doit se faire poème, « *artificer* » pour pouvoir passer par le trou de l'Autre.

Le dispositif est un espace topologique, avec des trous, des bordures, des contours, des voisinages, et fonctionne comme une caisse de résonance de l'effet, affect, impact de la lettre, pas sans pulsion.

Beatriz Maya dans son titre annonce la dimension topologique de la passe : « Un nœud de désirs ». Elle nous rappelle que l'articulation entre désir de psychanalyse, désir de l'analysant et désir d'analyste est fondamentale. Il n'y a que le désir de l'analyste qui permet de revenir et de supporter de nouveau - c'est toujours nouveau - le désir de la psychanalyse. « C'est cela même que j'ai trouvé à la porte d'entrée qui était à la sortie » dit Beatriz Maya.

Rosane Melo insiste ainsi quant à l'articulation entre *l'hystorisation* analysante de sa subjectivité et *l'hystorisation* de l'analyse quand le passant se fait analyste de sa propre analyse.

Il est fondamental de ne pas idéaliser la passe comme quelque chose de transcendant à l'analyse car c'est quelque chose qui traverse les liens et les déliaisons que le désir de psychanalyse déplie.

Lacan, dans le Séminaire XXIV, se réfère à « l'appel qui l'a fait répondre par la passe ». Peut-on dire qu'il y a un désir de passe ? Ou alors que ce qu'il y a, c'est un dire qui à se décanter et se démontrer dans une analyse comme impossible à dire, précipite l'urgence de monstration de ces effets qui s'avèrent relever de l'inconscient-lalangue.

La disposition pour le dispositif n'est pas seulement une conséquence logique ; c'est éthique, c'est une décision qui permet de butter sur et consentir à ce quelque chose qui est hors jeu, qui dépasse l'analyse et le transfert et ne peut y être inclus. C'est quelque chose de l'ordre de l'exception par rapport à l'analyse et à l'Autre, qui pousse au désir de dire dans le témoignage : il y a un désir qui relève de l'impossible à dire. Rosane Melo, dans son texte, « Scénarios et lalangue dans la rencontre avec les passeurs », montre comment les équivoques de *lalangue* peuvent dans le dispositif transporter les effets du dire. Elle décrit très bien comment la passe dépasse les bornes du langage. La passe est propice à subvertir, à détourner quelque inclination que ce soit pour s'auto-ritualiser puisqu'elle met en scène l'imprévu, le risque, l'inattendu, la surprise, la discontinuité, le malentendu, la contingence : conditions pour qu'il passe quelque chose du réel, « la passe comme réveil au réel ». Rosane Melo insiste aussi sur le paradoxe de la passe en tant que preuve de transmission de quelque chose qui est inarticulable, indicible et en même temps le moteur de l'énonciation. Le dispositif, ditelle, résout le paradoxe puisqu'il offre un plateau pour la mise en scène, la monstration de « quelque chose qui doit être figuré puisque c'est insaisissable ».

Les deux exposés décrivent avec les paroles de leurs expériences ce que Lacan a évoqué de la passe comme rendant possible ou non l'appréhension du nœud borroméen dans le noir. Dans cette monstration, les pulsions ont une fonction : une fonction de dépasser la mesure du prévu et du prévisible par le modèle fantasmatique, les pulsions (écho dans le corps du dire) peuvent donner des nouvelles du dire unique.

# Bref compte rendu de la Journée *La Escuela a viva voz,* Gabriel Lombardi, Ricardo Rojas y Sonia Alberti.

Le 28 août a eu lieu à Buenos Aires la Journée L'École à vive voix organisée par les membres du C.I.G. du côté ouest de l'Atlantique. En plus du public local de nombreux collègues venant du Brésil, de Colombie, des États-Unis, de Puerto Rico et du Venezuela étaient présents.

Pierre Paul Arévalo, récemment nommé A.E. dans notre École, a fait une intervention sensible et convaincante ; et au moins onze autres participants au fonctionnement de la passe (aucun seulement comme passeur) avons exposé nos points de vue sur les effets de l'expérience du dispositif dans nos analyses personnelles et dans l'accès ou le renouvellement de notre désir d'analyste, dans notre pratique, dans notre relation à l'École et avec le « désir de psychanalyse » sur lequel nous continuerons le débat à Medellín. L'absence de discours revendicatif ou de mise en question du fonctionnement de la passe a été intéressante ; a prévalu au contraire un esprit de valorisation de l'expérience dans ses arêtes multiples et à partir de perspectives différentes.

Il est apparu clairement que l'on peut faire différents usages du dispositif freudien de l'analyse, comme du dispositif lacanien de la passe, que des résultats divers peuvent être obtenus, et que les enseignements cliniques et éthiques ne sont pas nécessairement limités aux cas dans lesquels le cartel a conclu à la qualification d'A.E.

Le climat de travail a été à la fois enthousiaste et détendu, avec une forte participation du public.

D'un point de vue conceptuel nous a semblé pertinente la mise à l'épreuve du tripode : désir de psychanalyse, désir analysant et désir de l'analyste, comme nœud conceptuel inscrivant ce que Lacan a une fois appelé le désir de l'analyse.

Les travaux des deux jours suivants, dans le Ier Symposium Inter- américain de l'IF sur *la voix et le regard dans la clinique et dans l'art* ont reflété le même esprit, et les débats ont laissé la claire impression que les développements des différents Forums du Champ Lacanien en Amérique portent des fruits résultant, dans la grande majorité, d'une consistance théorique et clinique intéressante et inhabituelle.

Traduction, Anne-Marie Combres

\*\*\*

## II. Journée Européenne à Toulouse, le 26 septembre 2015

# Echos d'École Préambule.

L'intention dans cette Journée Européenne, qui a réuni quelques 280 personnes dont plus de cinquante collègues d'Espagne et une trentaine d'Italie, était de favoriser la richesse des échanges entre des collègues bien divers par leurs langues, leurs lieux, la durée de leur formation et qui, pour la plupart, se découvraient les uns les autres. La formule choisie dans ce but par les organisatrices était originale : les intervenants avaient été invités à retenir deux points dans le thème de leur table, à préparer sur ces points un texte très bref, 4000 signes, qui a été transmis à l'avance aux organisateurs, et aux membres du CIG chargés d'animer les tables. Jusque là rien de très nouveau certes, cependant dans le déroulement des tables, chaque intervenant a été invité à dire de vive voix, sans recours à son texte, les deux points qu'il avait retenu. Une première discussion pouvait alors s'engager, à l'initiative des deux ou trois membres du CIG présents dans chaque table, sur les convergences ou différences des points retenus. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'on est passé à la lecture des textes rédigés à l'avance, avant de revenir au débat général.

De l'avis des participants le pari a été plutôt gagné et on a pu constater que les effets de coupure dans la lecture des textes écrits permettaient d'introduire une nouvelle respiration dans les débats.

Évidemment *Wunsch* ne peut pas restituer la souplesse de ce qui s'échange à l'oral. Les intervenants ont cependant été invités à revoir leurs textes pour y inclure un peu de ce qu'ils avaient capté dans le débat. Les membres du CIG de chaque table ont eux-mêmes rédigé un petit commentaire d'après-coup. Ce sont ces traces organisées que *Wunsch* a retenues ici.

# « Une psychanalyse, des psychanalystes, la psychanalyse »,

Brève présentation par les responsables de la journée : Anne-Marie Combres, Nadine Cordova-Naïtali et Marie-José Latour (CIG 2014/2016)

« L'École de psychanalyse [...] est pour tous ses membres, même pour les non praticiens s'il y en a, et aussi pour ceux qui travaillent en institution et également pour les analysants qui arrivent tout juste à la psychanalyse et n'ont encore aucune idée de là où elle peut les mener. Elle les concerne tous car ce que le travail d'École doit mettre en chantier c'est la psychanalyse elle-même dans tous ses aspects et dans le but de causer... le désir de psychanalyse. »

Colette Soler, Buenos Aires, avril 2015

Lors du IX° RDV de l'Internationale des Forums du Champ Lacanien à Medellin (Colombie) en juillet 2016 aura lieu la V° rencontre d'École sur « Le désir de psychanalyse ». Les membres européens du Collège International de la Garantie proposent une journée préparatoire où nous aurons à cœur de recueillir, à partir de l'expérience singulière de chacun, les échos et les résonances de ce "désir de psychanalyse" dans les différents forums.

Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à l'analyse ? Qu'est-ce qui permet à un analyste d'en soutenir l'offre ? Quels sont les effets du dispositif analytique sur le lien social ? Comment entendre « la » psychanalyse dans le monde aujourd'hui ? Qu'est ce qu'un désir de passe ? Ces questions devraient être le point de départ de ce que nous souhaitons être un moment d'échanges et un battement vivifiant entre intension et extension.

# Ouverture, Nadine Cordova-Naïtali, AE (Paris) et Camila Vidal, AE (Vigo, espagne)

#### Nadine Cordova Naïtali

Camila Vidal, c'est pour vous la première prise de parole en tant qu'A.E., analyste de l'École des Forums du Champ lacanien... et vous avez accepté de la délivrer aujourd'hui à Toulouse.

Une précision pour ceux qui ne savent pas ce qu'est un A.E. Notre École fonctionne avec un dispositif, la passe qui interroge le désir de l'analyste. Et un analysant peut vouloir la garantie de l'École concernant ce désir en témoignant de son expérience analytique. L'École peut alors nommer celle ou celui relevant de sa formation par le titre d'AE ou analyste de l'École.

Ouvrir cette journée par ce qu'a produit un cartel de la passe, ce qu'a produit l'École, c'est une façon de dire quelque chose du fruit issu d'une psychanalyse avec un psychanalyste.

Ouvrir avec ce qui pourrait se résumer à ces deux lettres AE. Deux lettres dont j'avais déjà dit qu'elles avaient résonné pour moi bien avant la psychanalyse, quand avait surgi ce a/euh après la naissance de mon premier enfant ; ce a/euh qui rencontrait la naissance de la parole. Une joie simple m'avait traversée. C'était un affect nouveau. C'est cette même joie qui

s'est re-présentée quand j'ai pris une décision, me risquer à l'épreuve de la passe. Pour moi, cette joie-là pourrait être le nom de mon enthousiasme, un des affects qui contribue à mon engagement dans l'École.

La psychanalyse produit des effets sur le sujet, chacun pourrait en témoigner, mais elle peut produire aussi quelque chose d'autre qui pousse au transfert à *la psychanalyse*. Comment le comprendre, que peut-on en dire ?

C'est pourquoi nous nous retrouvons pour cette journée d'école préparatoire à la V° Rencontre internationale d'École. Elle aura lieu en juillet 2016 à Medellin en Colombie. Olga Medina nous en dira d'ailleurs quelques mots tout à l'heure. Sachez qu'une journée préparatoire « L'École de vive voix » a déjà eu lieu de l'autre côté de l'Atlantique, il y a à peine un mois à Buenos Aires en Argentine.

Pour notre journée européenne : « Une psychanalyse, des psychanalystes, la psychanalyse » nous sommes heureux car le thème de la Rencontre internationale : « Le désir de psychanalyse » trouve un écho fort dans notre communauté, ce qui met en évidence l'intérêt porté à l'École, lieu d'élaboration de la psychanalyse en intension et en extension.... En effet, vous êtes venus nombreux des quatre coins de la France, d'Espagne, d'Italie, et de Belgique pour répondre à la proposition des membres européens du Collège Internationale de la Garantie. Nous tenons à vous remercier. De plus, nous ne nous attendions pas à recevoir autant de propositions d'intervention, et nous regrettons d'avoir dû en refuser. Nous remercions également les élus du pôle 6 qui ont œuvré au bon déroulement de cette journée.

Restons encore un instant dans l'entrebâillement de l'ouverture, car la parole qui franchit cet espace, ce trou peut donc produire de l'inattendu qui passe... à la psychanalyse, et à son maintien dans le monde. Justement aujourd'hui, quelques-uns vont se risquer à prendre la parole à partir de ce qu'ils ont élaboré pour lancer le débat. Les interventions seront courtes pour être dans quelque chose de vif, dans le vif du sujet. La journée se déroulera en quatre temps : trois tables rondes et quelques *Brèves* entrecoupées de battements. En effet, nous ne pouvons pas pour cette journée ne pas évoquer Sigmund Freud et Jacques Lacan.

A partir du désir qui anime chacun, nous espérons que cette journée ouvrira de nouvelles perspectives, produira du terreau pour penser « Le désir de psychanalyse ; et déjà nous projeter vers Medellin.

#### Camila Vidal

En premier lieu je tiens à remercier Nadine Cordova-Naïtali, Anne-Marie Combres et Marie-José Latour de m'avoir invitée à participer à cette ouverture de la Journée, sachant que j'ai du le faire très vite car le temps me pressait.

Puisque je ne dispose que de peu de temps, je serai brève et je vais tenter d'énoncer, pour ce qui est ma première intervention comme AE, les lignes que j'ai l'intention de travailler pour l'instant et que j'espère avoir l'opportunité d'articuler à d'autres occasions.

La première se réfère à la jouissance féminine en relation au signifiant « *niebla* », « brouillard », apparu à la fin de mon analyse comme tentative pour nommer le réel, qui prend consistance seulement par la constatation de l'inexistence de l'Autre et de la jouissance définitivement tombée du côté de l'Un.

« Jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté » qui, pris dans la surdétermination du symptôme, détache le versant de délocalisation, d'indéfini et de hors limite lequel objecte à la jouissance phallique et rend difficile la mise en jeu du désir, ce qui permet de com-

prendre l'affirmation freudienne selon laquelle les femmes sont peu portées aux réalisations culturelles. N'est-il pas paradoxal que ce qui n'est pas propice à la culture soit efficace pour l'approfondissement de la psychanalyse?

La fin de l'analyse permet de consentir au symbolique sans s'immerger dans la logique du tout, en préservant le pas-tout sans en faire objection, ce qui rend possible une position moins défensive face au réel.

La deuxième est en relation avec le désir de l'analyste, désir inédit, nous dit Lacan, puisqu'il ne se rencontre pas dans l'histoire du sujet et que, quoiqu'il soit cerné par certaines marques, ne porte aucune marque personnelle. C'est un désir qui surgit de l'analyse même quand le sujet cesse de chercher sa raison dans l'Autre, se fait responsable de sa jouissance, aussi bien de celle qu'il y a que de celle qui manque, ce qui lui permet de ne pas situer l'analysant comme objet dans la recherche de cette jouissance qui manque, mais de laisser ce lieu vide.

C'est la présence de ce brouillard qui permet de sortir de l'indéfini. Il s'agit donc de le préserver. Brouillard qui fut au début de l'analyse comme symptôme de débilité, et à la fin comme la présence même du réel.

Ainsi la passe surgit comme tentative de préserver quelque chose de ce réel qui va constamment a contrario de l'insistance du sens qui toujours revient. Tentative d'un nouveau nouage pour que quelque chose de si précieux ne se perde pas.

Dette impayable à la psychanalyse même.

Un rêve : j'ai un travail, préparé pour une présentation, je suis contente car je crois qu'il est bien. Il y a un pupitre avec un microphone caché par un rideau. Je commence à lire mais il ne sort que des sons sans liens, comme des balbutiements; je tente de recommencer mais c'est inutile, les sons n'ont pas de connexions, je lis mais il sort quelque chose de méconnaissable. Je me réveille sans angoisse avec comme une perplexité.

Pour parler il faut des coupures, une réduction. Articuler des phonèmes suppose de recouper, délimiter, arrêter.

« Écrit !!! » m'avait dit mon analyste, mais que l'on écrive ce que l'on écrit, et aussi bien qu'on le fasse, ce non-sens du la, la, la ne disparaît pas. Non seulement il demeure, mais chaque fois que l'on écrit il se fait patent, il prend consistance comme difficulté, c'est quelque chose qui reste toujours hors, sans pouvoir s'articuler.

Seulement la tentative d'écriture permet de rendre patent ce qui ne peut pas être lu, évoquant le lieu fondamental de la non existence en toute réalisation humaine. Seulement si on consent.

#### Lectures d'extraits de Freud et de Lacan

**Sigmund Freud, 1909**, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle – L'homme aux rats »

« Un homme jeune encore, de formation universitaire, se présente chez moi et me raconte que, depuis son enfance, et particulièrement depuis quatre ans, il souffre d'obsessions. Sa maladie consiste principalement en appréhensions ; il craint qu'il n'arrive quelque chose à deux personnes qui lui sont très chères : à son père et à une dame à laquelle il a voué un amour respectueux. Il dit en outre éprouver des pulsions obsessionnelles comme se trancher la gorge avec un rasoir ; il se forme en lui aussi des interdictions se rapportant à des choses insignifiantes. A lutter contre ses idées, il a perdu des années et se trouve pour cette raison en

retard dans la vie. Des cures qu'il a essayées, aucune ne l'a soulagé et, excepté un traitement hydrothérapique dans une maison de santé [...] et ceci, dit-il probablement parce qu'il y a fait la connaissance d'une femme ce qui lui a permis d'avoir des rapports sexuels suivis. »

**Jacques Lacan à Milan le 3 février 1973,** « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel »

« Vous digérez votre petit-déjeuner et vous êtes assis, c'est pour ça que vous pouvez vous laisser aller peu à peu au berçage de mes mots. Donc je n'ai jamais dit que l'imaginaire, c'est très vilain [...]. J'ai plutôt posé la question de savoir ce qui ne va pas dans la digestion, [...] et quelques autres fonctions de cette espèce qui font partie de la même assiette. Il est clair qu'il y a des choses qui ne vont pas, et que, [...] les psychanalystes, saisis par une espèce de folie qui prend son origine dans leur propre expérience, je veux dire dans le temps où ils ont fait eux-mêmes une analyse, ils ont pu s'apercevoir qu'il y a quelque chose qu'on peut faire bouger dans les troubles de la subsistance. [...] l'analysant. [...] il est clair que dans les cas heureux, disons, il tire de l'analyse un bénéfice, à savoir que les troubles dans son assiette, [...] eh bien, il y a quelque chose qui se régularise, qui s'arrange, enfin... il sort de là plus au moins détordu. Comment ça peut-il se faire ? [...] comment une analyse, c'est-à-dire une technique qui ne procède que de paroles, avec le minimum d'intervention enseignante... [...] Un analyste, ça n'assassine pas son analysant avec des principes moraux, ça le laisse parler; et qu'il y ait là, autour de ça seulement, quelque chose qui s'opère... ça mérite bien quand même qu'on y réfléchisse. »

# Table 1 : Qu'est ce qui conduit quelqu'un à la psychanalyse ?

Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à rencontrer un psychanalyste ?, Maria Dolores Camos, Barcelone

Dans le texte « La troisième<sup>65</sup> », Lacan évoque l'avenir de la psychanalyse. Je souligne une phrase qui dans mon expérience personnelle et professionnelle me semble un jalon dans son enseignement : « La vérité s'oublie. Donc tout dépend de si le réel insiste. »

Je pars de la définition du réel comme forclusion du rapport sexuel, qui résume les paradoxes que Freud a posé sur la sexualité. Et qui ne dépend d'aucun changement d'époque.

Le champ lacanien, essentiellement dans le champ de la jouissance, est d'une actualité brûlante : il n'y a pas d'union possible des jouissances entre les *parlêtres*. Il y a une rencontre avec l'Autre mais elle est toujours insuffisante car les jouissances ne se partagent pas : aucun signifiant ne peut souder cette relation, ce qui laisse la jouissance à la charge du sujet. Pour celle-ci, il y a le corps, substance jouissante qui est à la base du symptôme.

A partir de là, je pose deux questions : 1) Est-il plus difficile aujourd'hui qu'hier que les sujets s'adressent à la psychanalyse ? Ceci semble le cas, tout du moins en Espagne. 2) Pourquoi les sujets s'adressent-ils quand même à la psychanalyse ?

Nous sommes en plein paradoxe dans ce qui s'annonce comme modernité : le pousse

<sup>&</sup>lt;sup>65</sup> Lacan J., « La troisième », conférence parue dans les Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n°16, 1975.

généralisé à la rencontre des corps (en couple de deux, trois, ou en groupe) révèle justement la précarité des liens sociaux et amoureux. Je me souviens d'une citation de Stendhal (1783-1842) : « Plus il y a de plaisir physique dans l'amour, dans ce qui autrefois détermina l'intimité, plus cet amour est exposé à l'inconsistance et, surtout, à l'infidélité<sup>66</sup> »

Est-il plus difficile à l'analyste de le contrer lorsque le réel de la jouissance se présente débridé ? D'après mon expérience, nous voyons que les offres actuelles du marché qui ont le corps comme champ d'opérations diverses - régimes, gymnases, hormones, chirurgie, drogues – constituent une prothèse « moebienne », plaisir et souffrance qui non seulement rendent plus difficile la rencontre avec un analyste mais aussi son traitement, dans certains cas. Pour y faire face, il y a la réponse de l'analyste. L'analyste dépend du réel nous dit Lacan, ce qui peut s'entendre comme réponse qui passe par son acte, par son dire comme acte, limité comme tout vrai acte et toujours mis à l'épreuve. Mais sa fin est claire : confronter l'analysant avec le réel qui opère en lui sans qu'il le sache. Le pari se joue dans la relance du lien, dans la cure.

L'homme ne supporte pas d'être seul, il rêve de choses de l'amour. Et pourtant, « Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour<sup>67</sup> » ; bien qu'il fasse semblant du contraire, pourrions-nous dire. La répétition de la rencontre manquée comme manifestation du réel du non rapport me semble une des principales raisons pour aller rencontrer un psychanalyste. Il faut pour cela que le sujet prenne en charge <u>l'insistance</u> de son mal être, c'est-à-dire qu'il l'interroge, au milieu des chants des sirènes qu'on met à sa disposition. Comme dit le philosophe coréen Byung-Chul Han « on zappe entre les options vitales car on n'est plus capable d'arriver au bout d'une possibilité, on confond l'accélération avec le manque d'une expérience de durée ».

Le discours analytique, à rebours du capitalisme, peut offrir au sujet la possibilité de transvaser la jouissance du corps en désir, dans le but d'établir un nouveau lien amour-désirjouissance.

Je pose une question qui m'a été renvoyée par les participants (je ne sais pas si elle est pertinente mais elle m'a mise au travail): en rapport avec certaines jouissances, pourrait-on parler de *banalisation* à l'époque actuelle de notre civilisation ?

Traduction, Patricia Zarowsky

## La parole pas-sans l'écrit, Patricia Robert (Montauban)

Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à la psychanalyse ?

C'est à partir de cette question que j'ai tenté de dire.

Tout d'abord, cet article défini « la » associé à psychanalyse m'a questionnée et ont surgi d'autres questions : D'une psychanalyse à la psychanalyse, qu'est-ce qui passe ?

Est-ce de la même nature pour chacun ? Qu'est-ce que la psychanalyse ? Qu'est-ce qui fait que pour certains il y a une psychanalyse, voire leur analyse, et pour d'autres la psychanalyse.

C'est donc à partir de cette question que j'ai tenté de dire par la parole quelque chose du choix de l'analyse, de ma cure et des rencontres.

J'ai donc emprunté le chemin de la psychanalyse à une psychanalyse, et d'une psychanalyse à la psychanalyse, chemin de ma cure que j'ai souhaité mettre en résonance avec mon

<sup>66</sup> Stendhal, « De l'amour ».

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> Lacan J., « Le savoir du psychanalyste », leçon du 6 janvier 1972, inédit.

travail d'écriture soit d'une écriture à *lécriture* en un seul mot et les rencontres liées à mon activité professionnelle.

Au fil de ma cure, il y a le fil des rencontres dans des lieux où est pensée la psychanalyse comme cette journée du 26/09/2015. Ces temps d'échanges, de transmission, ont fait surgir un désir, celui de sortir du bavardage et de la narration pour penser.

*Echo d'école* en ce 26 septembre s'inscrit dans ce mouvement. Outre les temps d'échanges, il y a eu des surprises :

- une place laissée à l'inattendu
- J'ai très peu parlé de *lécriture* et pourtant certains l'ont entendue. Qu'est-ce qui est passé dans ce dont je n'ai pas parlé ?
- D'autres ont entendu quelque chose qui leur faisait écho, quelque chose qui passait dont ils m'ont témoigné.

J'ai débuté mon propos en interrogeant l'article défini « la » associée à psychanalyse pour aborder ce qu'il en est de la parole et du désir. Après coup, ce mot « psychanalyse », qui tout au long de la journée fut associé tant à l'article défini qu'à l'article indéfini, est devenu non plus seulement un concept dont la signification est pensée, discutée, mais un nom singulier, un particulier soutenu par le désir de celui qui l'énonce. Il y a quelque chose qui est passé au-delà de la clôture des mots, un au-delà des mots que la parole, passant l'écrit, a fait émerger.

#### Alors qu'est-ce qui passe de l'écrit à la parole?

Les écrits préparés au préalable furent peut-être des exilés de la parole vivante, pas sans terre, qui animés par le désir de chacun ont laissé des traces.

D'une écriture à *lécriture* comme d'une psychanalyse à la psychanalyse, c'est le chemin d'un savoir insu arrimé au désir.

Ce qui s'est dit en ce 26 septembre s'est déployé par la parole mais *pas-sans* l'écrit, *passant* l'écrit.

## Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à une analyse ? Victoria Torres, Blanca Sánchez, Natalia Pérez (Asturias – FFCL-F9 Espagne)

C'est la souffrance qui conduit quelqu'un à un psychanalyste, mais cette demande ne conduit pas toujours à l'analyse. Quelles sont les conditions pour que ce passage soit possible ? De la part du sujet, possible analysant : une détermination à interroger sa propre jouissance et sa participation subjective en suivant les chemins de l'association libre. Nous savons que seulement une partie de ceux qui arrivent va entreprendre cette aventure. Le sujet doit consentir à sa division et, pour certains, il n'est pas si facile de renoncer à la jouissance narcissique de l'idéal et des identifications. Il nous semble que ceux qui se connectent plus facilement avec leur inconscient, qui ont conservé dans leur vie, sans une répression excessive, une mémoire de la curiosité infantile reliée à l'incidence de la jouissance de la sexualité et de la mort, sont plus susceptibles de s'accrocher à une analyse. De la part de l'analyste : qu'il en ait un, le fameux désir de l'analyste derrière lequel nous courons tous, mais ... il n'y a pas d'universel de l'analyste ; chacun prend à sa charge la responsabilité de décider le moment où il s'autorise à se nommer analyste pratiquant, et sur quoi il s'appuie pour soutenir son acte. Le désir conscient d'accueillir sans réserve l'intime d'un sujet ne suffit pas bien que cette prédisposition soit certainement une qualité facilitatrice des premiers entretiens et pour l'instauration du transfert. Ce dernier, nous le savons, naît chez l'analysant qui rencontre par hasard chez l'analyste un trait qui résonne avec son propre inconscient.

Lacan nous donne deux références sur ce qui conduit quelqu'un à l'analyse. Dans l'interview qu'il a octroyée à *Panorama*<sup>68</sup>, il dit que c'est la peur, la peur face à ce qui lui arrive et qu'il ne comprend pas. Dans *Télévision*<sup>69</sup>, il note que pour pouvoir atteindre le divan, on doit d'abord s'être retrouvé K.O. comme un boxeur sur le ring, métaphore de la rencontre avec le traumatique. Les deux références font allusion au moment de la rencontre avec le réel où le fantasme vacille, et fait basculer la vie en un avant et un après ; chute alors ce qui connectait la jouissance au sens, puis surgissent l'angoisse ou les formations symptomatiques. C'est la raison pour laquelle on fait appel à un « psy ». Mais, pour devenir un analysant, il faut que le symptôme se transforme en une énigme à interroger. Il n'y aura d'énigme que si l'analyste la provoque grâce à l'équivoque et au malentendu, pour ne pas tuer la curiosité.

Ce moment de surprise - dans lequel, par le dire, se franchit quelque chose qui était consciemment impossible, et qui peut faire rougir, rire, s'émouvoir ou s'angoisser profondément - pour qu'il soit effectif et qu'il ne fasse pas fuir le sujet face à ce qu'il a découvert, a pour prémisse la croyance du patient dans le fait que cette production provienne de son savoir inconscient, et qu'il s'y intéresse.

Comment transmettre le côté attrayant de cette aventure dans le monde ?

De la même manière que Freud et Lacan ont pu dire quelque chose du réel de leur époque, nous croyons que les psychanalystes doivent être présents - dans le sens où Lacan parle du père qui nomme, quelqu'un qui dit « je suis là » - pour rendre compte collectivement de ce qui inquiète les gens actuellement : les effets personnels de la crise systémique et l'avenir de la prochaine génération. L'analyste doit être à l'heure de la vérité de son temps, non seulement en alertant d'un sursaut du réel produit par la techno-science, mais en faisant aussi une transmission collective de son savoir, limitant ainsi la jouissance déjà déchaînée. Certains de ceux qui nous entendent feront appel à un psychanalyste pour traiter leur malaise intime, d'autres ne rejetteront pas la psychanalyse au moment de penser à ce qu'il faut faire pour préserver la vie humaine dans la conjoncture actuelle ; ils nous prendront comme des interlocuteurs valables, capables de relancer la ronde des discours, tissant un nouveau maillage symbolique pour contenir le réel. Nous, les psychanalystes, nous pourrions peut-être réfléchir ensemble sur le réel en jeu aujourd'hui : les limites de la nature qui rendent impossible une croissance constante - ce que personne ne veut savoir - jusqu'à ce que survienne l'éclatement....

Traduction, Vicky Estevez

## De l'insupportable au désir de psychanalyse : le gond du cartel, Carmen Eusebio, (Italie)

Dans quelle façon le cartel -dans son être ciblé sur la limite, le trou du savoir- en même temps le ré-actualise, le limite justement, par rapport à l'analyse même? Et comment ceci a à faire avec « le désir de psychanalyse » ? dans son surgissement imprévu ?

Comment cette ouverture, que l'élaboration en cartel promeut, produit une rectification, un *intér-ê(s)t*, un *inter-esse*<sup>70</sup> de réel ? Intérêt et non horreur? Ce que le cartel révèle de cet inter-essente du réel peut ouvrir –et dans quelle manière– au désir de psychanalyse ?

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> Interview d'Emilio Granzotto à Jacques Lacan, publiée par le magazine *Panorama* (Rome) dans son édition du 21 novembre 1974. Parue en français, la même année, dans le *Magazine littéraire* n°428.

<sup>69</sup> Lacan J. Télévision. Ed. Seuil, Paris, 1974.

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> Sélon son étimologie latine.

Le travail « cartelisant »<sup>71</sup> pourrait donc faire dévoiler au sujet la fonction du trou, en révelant –dans sa dimension -dit-mension- d'expérience, de *pratique* de travail et de lien- « une étoffe ouverte au travail analytique même »<sup>72</sup>. Le cartel est un outil qui visant à 'l'écrit' en tant qu'aboutissement, mise en jeu de l'inclusion logique-éthique du manque.

Dans la table ronde à laquelle j'ai eu la joie de participer à Toulouse, la question-pivot du débat, Qu'est ce qui 'conduit' quelqu'un à la psychanalyse?, j'ai réinterrogé ma question du début sur le cartel, en craignant de m'en retrouver ... 'décentrée'. Au contraire, j'ai pu faire l'expérience, avec une joyeuse surprise, de voir combien cette occasion de la 'table', cet échange spécifique de circulation, m'a reconduit sur le lien entre ce qui fait désirer une psychanalyse et l'ex-sistence d'une École. Le terme 'gond', le cardo dont Lacan parle pour l'entré à l'École<sup>73</sup>, référé au cartel s'est éclairci davantage pendant la discussion, en me reportant à ce qui était circulé dans les matériaux préparatoires de la Journée, c'est à dire ce que Colette Soler formulait à Buenos Aires quant au désir de psychanalyse. A l'expérience du cartel peut accéder même celui qui ne s'est pas encore engagé dans une psychanalyse, mais pour celui qui se retrouve ainsi dans un travail de groupe « non ordinaire », inscrit comme il est dans un horizon d'École, cette expérience peut ouvrir à une demande d'analyse, juste au nom de cette « étoffe » qui caractérise le cartel en tant que pratique de travail en acte autour d'un trou.

La question de l'acte et de l'éthique, deux éléments qui ont pu émerger du vif du débat, m'ont renvoyé donc à la question que je posais au début, c'est à dire comment de la nature du lien fondant-fondé du cartel, de la « multiplicité des uns » -expression d'un transfert de travail en acte- peut s'ouvrir un intérêt, comme inter-être, qui fait trou dans le savoir et -de là- causer et meme soutenir un « désir de psychanalyse ». Le cartel se fait donc parcours d'une éthique du sujet qui -de « l'intérêt de la psychanalyse »74, peut voir surgir –imprévuun désir de psychanalyse comme contingence pour le sujet sans garantie. L'horreur d'un savoir insupportable, et non portable d'un seul, peut-on arriver à le rendre nouable dans un lien avec d'autres, lien avec des 'rencontrables'75, qui peuvent l'être à condition d'une École, rencontrables particulièrement dans un lien-cartel, qui donc est d'École par définition<sup>76</sup>, en même temps qu'il contribue à *faire* École. J'avais conclus comme ça mes notes préparatoires pour la Journée de Toulouse, et la rencontre de la Table, autour d'une table qui n'était pas là, qui faisait trou, m'a permis d'expérimenter, en après coup, la porté réelle de ma tentative même d'élaboration, exemple donc de cette expérience d'École qui arrive à faire désirer comme inter-esse, comme intérêt qui n'est pas d'un seul, c'est à dire « désirer la psychanalyse », en même temps qu'on essaie d'en élaborer les conditions, ce avec quoi -comme Colette Soler nous a rappelé à Milan en mai 2015- Lacan n'a jamais cessé de se mesurer, en faisant sans cesse sa passe.

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup>M.T.Maiocchi, "Ipotesi sul cartel", in *Per Lettera 1, Materiali di lavoro FPL*, aprile 2006, pp. 73-85.

<sup>72</sup> Ibidem

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> « La charge en sera tenue au départ par un simple comité d'accueil, dit Cardo, c'est-à-dire gond dit en latin, ce qui en indique l'esprit »: J. Lacan, *Acte de fondation*, Note adjointe, 2) *De la candidature à l'Ecole, Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 234. Et meme: "Le passage du psychanalysant au psychanalyste, a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause", *Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole, Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> Allusion au texte de Freud de 1913, L'intérêt de la psychanalyse.

<sup>&</sup>lt;sup>75</sup> M.T. Maiocchi, "Affects de saints hommes", in *Le symptôme, les affects et l'inconscient,* Revue du Champ Lacanien, n. 14, nov. 2013

<sup>76</sup> Cfr. C.Soler, "Cartel d'Ecole", Le Mensuel, n. 25

## **Une curiosité? Philippe Madet. (Bordeaux)**

Je suis souvent étonné que quelqu'un soit conduit à l'analyse, tant ce mouvement peut paraître aussi enthousiasmant que curieux, pour l'analysant comme pour l'analyste d'ailleurs. C'est donc ce signifiant de curiosité que j'ai essayé de creuser, en centrant ma réflexion sur le début du travail avec un analyste, pour ensuite amener quelques interrogations quant aux conséquences de ce que l'on peut en dire. Soit, est-ce que les réponses à la question posée conduisent à une certaine offre de psychanalyse, et singulièrement quant à l'entrée en analyse et sa conduite?

Au moment où il s'adresse à un analyste, le sujet a une idée de ce qui le fait souffrir. Il y a même de sérieux couacs, sinon comment se lancer dans une telle aventure?

La souffrance peut ainsi conduire à l'analyse mais les offres alternatives sont pléthoriques et orientent le sujet tout à fait ailleurs. Qui plus est, plus de mode aujourd'hui de la psychanalyse, voire même une injonction à ne pas s'y laisser conduire. La souffrance ne suffirait donc pas.

C'est a priori une énigme que d'aller vers un discours très décalé et minoritaire par rapport aux trois autres. Et des quatre, le discours analytique a cette originalité d'être le seul à n'être pas déjà là, et donc le seul auquel il faut être conduit. Est-ce une affaire de courage? Pas facile d'être analysant, chacun le sait bien mais celui qui est courageux va-t-il vers l'analyse?

Est-ce alors une affaire de curiosité? Non d'une curiosité au sens commun du terme car cette curiosité là peut trouver satisfaction très vite tellement l'offre culturelle et de connaissances est là encore pléthorique. Probablement faut-il une curiosité singulière qu'il faudrait alors définir, et qui aurait à voir avec un désir, un désir d'inédit?

Cela n'a en tout cas pas à voir avec une vertu et probablement faut-il interroger la question de la jouissance.

Lacan avance deux autres idées qui vont à contre sens du discours commun.

Ce qui pousse à l'analyse, c'est la peur<sup>77</sup>. Effectivement, sans la peur, pourquoi s'en remettre à un sujet supposé savoir? Peur de quoi? A discuter. Mais c'est peut-être une indication pour l'entrée en analyse: le sujet a-t-il suffisamment peur?

Et alors que l'on parle souvent de demande d'analyse, Lacan avance que le sujet vient à l'analyse non pas pour demander une analyse mais pour demander ce qu'il demande<sup>78</sup>. C'est peut-être un autre repérage nécessaire de l'entrée en analyse: le sujet sait-il ce qu'il demande? Si oui, n'est-ce pas trop tôt pour l'entrée en analyse?

Ce qui conduit à la psychanalyse, ce sont donc, entre autres, des contre sens communs. Pas de bonnes intentions, avoir peur, ne pas savoir ce qu'on demande. Curieux?

Outre les conséquences possibles pour la pratique en cabinet, la question posée intéresse les analystes - conduire c'est mener avec - quant à leur désir, mais aussi dans la cité et dans l'École.

S'il n'est pas question de vertu du côté de l'analysant, pas question de bonnes intentions non plus du côté de l'analyste. Quel est son désir d'inédit à lui aussi? De se laisser surprendre?

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> Entretien réalisé en 1974 par Emilio Granzetto pour le magazine italien Panorama et publié dans le n°428 du Magazine littéraire en février 2004.

<sup>&</sup>lt;sup>78</sup> Lacan J., Le séminaire livre XIV, La logique du fantasme, leçon du 15/02/67: « le sujet vient à l'analyse, non pas pour demander quoi que ce soit d'une exigence actuelle, mais pour savoir ce qu'il demande. Ce qui le mène, très précisément à cette voie de demander que l'autre lui demande quelque chose. ». Inédit.

Y être conduit suppose d'en entendre parler et c'est une question pour les analystes: comment et faut-il faire offre, autrement que dans l'annuaire téléphonique? Il semble que le nom même de notre École soit une réponse. « Forum » et « Champ lacanien » indiquent le débat et l'ouverture au-delà des cabinets.

L'offre fonctionne aujourd'hui en interne. Nous ne pourrions pas parler si certaines personnes n'avaient pas pris l'initiative de nous en faire l'offre. Mais dans la cité, comment faire vivre le discours analytique? Cela concernerait le style de chacun, avec d'autres.

## Ce qui conduit à l'analyse, Claire Parada (Paris)

A la question posée dans cette journée préparatoire, « qu'est-ce qui conduit quelqu'un à l'analyse ? », mon propos était de suivre le trajet allant du symptôme courant dont quelqu'un se plaint et qui le pousse à faire appel à un Autre, jusqu'à l'entrée dans l'analyse et le virage que cela suppose.

En effet, on peut se dire que ce qui conduit quelqu'un chez un analyste, c'est tout d'abord que pour lui « ça ne va pas », ou « ça ne va plus ». Soit que cela se manifeste à travers des symptômes identifiables ou bien quelque chose de plus diffus ou encore du côté du « trauma ». Bref, il y a quelque chose qui empêche le sujet, le fait souffrir. C'est ce qu'on pourrait appeler le niveau de la plainte.

Mais cela n'est pas suffisant et nous l'avons entendu tout au long de cette journée, parfois à travers des témoignages très personnels, il faut qu'à cette plainte soit associé un « je ne sais pas ce qui se passe là » qu'il adresse à un Autre qui saurait, qui est supposé savoir. La question du savoir se pose d'emblée pour qu'une demande d'analyse s'adresse.

Il s'agit donc de passer de la plainte à la demande que l'on retrouve au début de toute analyse, nous dit Lacan, et qui porte, elle, sur le « Qui suis-je ? ». C'est une demande qui interroge le sujet, le statut du « je » dans la structure, son rapport avec l'Autre et la question du désir. C'est bien l'enjeu du début de toute cure : est-ce qu'au-delà de la plainte sur ce qui ne va pas, le patient veut en savoir plus sur ce qui l'agite, le fait souffrir et qui le concerne lui en tant que sujet ? Veut-il savoir comment il est déterminé par les signifiants de l'Autre, comment il s'y prend avec le désir et la jouissance de l'Autre, comment il s'y trouve pris et il en jouit ? En effet pour entrer dans le travail analytique, il s'agit de passer du symptôme dont on se plaint à un symptôme constitué dont le sujet se fait l'idée qu'il a une cause à chercher ailleurs que dans sa conduite habituelle, qu'il introduit une rupture. Autrement dit, qu'il existe une « Autre scène », pour reprendre les termes de Freud, où serait à rechercher la cause. C'est ce qui le divise et le fait entrer dans le déchiffrage des signifiants qui lui viennent de l'inconscient pour tenter de saisir quelque chose de sa vérité.

C'est précisément le fait que l'analyste ne réponde pas à la demande initiale qui va permettre au sujet de moduler ses demandes jusqu'à les épuiser, « jusqu'au fond du bol » nous dit Lacan; et donc au désir de savoir d'advenir. A ne pas répondre, l'analyste oriente vers autre chose que l'objet de la demande, vers la vraie visée de ce que demande le sujet, à savoir vers le désir. Il se fait ainsi cause du désir du sujet analysant, notamment du désir de savoir. Comme nous dit Victoria TORRES, une ouverture au savoir se produit par la présence de l'objet (a) que l'analyste incarne et dont il fait semblant. C'est donc l'absence de réponse de l'analyste à la demande du « Qui suis-je ? » qui finira par faire entendre la réponse de la structure, c'est-à-dire S(A), l'inconsistance de l'Autre, le manque dans l'Autre. Sur ce point, un parallèle pour-

rait être fait entre la cure et le cartel dont nous a parlé Carmen EUSOBIO dans lequel est mis en jeu le manque, le manque de savoir, le trou dans le savoir qui est ce qui cause un désir de psychanalyse. Dans l'un comme dans l'autre, la question n'est pas de combler un manque par un savoir constitué mais de le rendre opérant pour causer le désir.

On pourrait dire, donc, que dans la cure, la question du savoir serait de passer d'un « je ne sais pas » à un désir de savoir adressé à un sujet supposé savoir, ouvrant sur le trou dans le savoir et sur du savoir sans sujet.

# Après coup de la table 1

## Rencontres - nouage, Anne-Marie Combres, (CIG-France)

En 1973, Lacan se félicitait que « dans les groupes, chacun parle et apporte son expérience », précisant : « c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit ».

La table ronde qui ouvrait la journée, avec un groupe « pas ordinaire » puisque devant faire résonner des abords et des langues diverses, et portant sur la question de « ce qui conduit quelqu'un à la psychanalyse », me semble avoir œuvré dans ce sens. Des points de départ différents : peur, demande, symptôme, écriture, gond du cartel, jouissance, échec de l'amour... tous faisaient référence à la nécessité d'une école, d'un travail avec d'autres, pour soutenir le passage de la demande au désir, d'une psychanalyse à la psychanalyse.

Les intervenants y ont ainsi participé de façon personnelle et originale, acceptant la surprise de faire passer à la parole ce qui avait d'abord été élaboré par écrit, en donnant ainsi une autre lecture. La spontanéité et la légèreté sérieuse qui ont présidé aux échanges ont été particulièrement sensibles, suscitant questions et remarques, avec des effets de respiration.

La façon dont chacun, avec son style singulier, a articulé son propos à celui des autres, a mis l'accent sur ce qui, de cette rencontre inédite, pouvait faire nouage, mise en acte du discours analytique.

## Responsabilité et acte, Didier Grais, (CIG-France)

Dans l'après coup des différentes interventions et échanges de la séquence : « qu'est ce qui conduit quelqu'un à la psychanalyse ? », ce sont les signifiants *responsabilité et act*e qui m'ont semblé émerger de cette table ronde.

Nous savons grâce à l'enseignement de Lacan que de sa position le sujet est toujours responsable. En effet la psychanalyse ne prescrit aucune « correction » au nom de l'Autre mais elle ouvre à la responsabilité du sujet envers sa jouissance et son acte. La responsabilité qui, pour l'analyste, commence avec l'acte de parole. Dire que le sujet est responsable de sa position est différent de dire qu'il est toujours responsable de ce qui lui arrive, ou des évènements traumatiques ou non qui font date dans son existence.

A l'origine l'adjectif responsable qualifiait la personne qui doit rendre compte de ses

actes et de ceux dont elle a la garde, d'abord dans un cadre juridique, puis aussi en vertu de la morale admise. Le responsable est donc d'abord celui qui répond d'un autre. Cette question de la responsabilité, celle des actes, pose la question de l'éthique.

La psychanalyse orientée par l'enseignement de Lacan propose une éthique qui n'a rien à voir avec une morale qui dirait le bien ou le mal. Elle propose plutôt une éthique du sujet qui commence quand celui-ci se pose la question de son bien et de l'articulation au désir. Il s'agit d'une éthique qui consiste pour le sujet à juger ses actions, face au désir qui l'habite, jusqu'aux conséquences de l'acte.

La question de la responsabilité mais aussi celle du choix du sujet, c'est ce que l'éthique de la psychanalyse permet de mettre au travail en tant qu'elle touche à l'existence, c'est-à-dire à l'impensable où se décide une orientation. C'est à côté de quoi ne sont pas passés, avec leurs expériences très différentes et leur style très personnel, les intervenants qui ont ainsi pris leur part de « responsabilité » à la réussite de cette journée.

# Sobre la Jornada del 26 de setiembre 2015, Ana Martínez (CIG-Barcelone)

J'ai participé comme animatrice à la table 1 « Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à une analyse? « dans cette Journée si particulière car inédite, au moins selon mon expérience, vu que jamais auparavant je n'avais participé à une telle modalité de travail collectif.

Au début vertige, sentiment de dénuement, sans le recours à aucun type d'occultation ou de dissimulation... huit participants - les uns exposants et les autres animateurs — assis en demi-cercles sans rien devant nous pour poser nos papiers et avec à nos pieds quelques micros, prêts à être utilisés, débattant tour à tour sur un même thème à partir d'angles et perspectives bien différentes, avec des accents et des langues diverses, et convergeant cependant sur certains points communs qui reflétaient la solidité d'une formation partagée, celle de Freud et de Lacan. Leurs voix résonnèrent par ailleurs comme toile de fond à travers des lectures très brèves mais bien choisies, qui scandèrent l'ensemble de la Journée.

Nous avons travaillé à partir d'interventions courtes, préparées à l'avance, qui cependant ne furent pas lues de façon suivie, mais ponctuées, intercalées, et entremêlées, sans ordre préétabli quoique pas sans visée, une succession guidée par la spontanéité et l'inspiration du moment. Une manière qui peut évoquer l'association libre et aussi le travail en cartel. Avec quel résultat ?

A mon avis, l'effet obtenu fut : du côté de ceux qui exposaient sur scène, en général une plus grande liberté de parole et de participation, et du côté du public, un effet d'éveil, de nouveauté — pas toujours bien reçue – l'expérience d'une autre façon de faire, une modalité peut-être plus accordée au style de la subjectivité moderne, portée par les messages courts et sous forme de débats

Pour ce qui me concerne je conclus qu'il serait très souhaitable et opportun dans le cadre du Champ lacanien d'introduire cette nouvelle modalité de travail, dont je souligne les traits de transversalité, d'agilité et de liberté de parole, à côté des usages plus classiques que nous utilisons depuis des années et qu'il convient sans doute de conserver quand il s'agit d'exposés qui exigent des développements amples et des interventions individuelles. Je parie donc pour la diversification des modes de travail et de transmission, pour le renouvellement et la syntonie avec l'esprit du temps, si nous voulons établir le contact avec la société d'aujourd'hui pour avoir quelque chance de causer le désir de psychanalyse chez les non avertis.

#### Lecture d'extraits de Freud et de Lacan

#### Sigmund Freud, 1925, « Ma vie et la psychanalyse »,

« L'intérêt porté à la psychanalyse est parti en France des hommes de lettres. Pour comprendre ce fait, il faut se rappeler que la psychanalyse, avec l'interprétation des rêves, a franchi les bornes d'une pure spécialité médicale. Entre son apparition autrefois en Allemagne et aujourd'hui en France, il y eut ses innombrables applications aux divers domaines de la littérature et de l'art, de l'histoire des religions, de la préhistoire, de la mythologie, du folklore, de la pédagogie, etc. Toutes ces matières ont peu de rapport à la médecine et ne lui sont précisément reliées que par l'entremise de la psychanalyse. »

#### Jacques Lacan, 1958, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir »,

- « Puisqu'il s'agit de prendre le désir, et qu'il ne peut se prendre qu'à la lettre, puisque ce sont les rets de la lettre qui déterminent, sur-déterminent sa place d'oiseau céleste, comment ne pas exiger de l'oiseleur qu'il soit d'abord un lettré,
- [...] Questionnons ce qu'il doit en être de l'analyste (de « l'être » de l'analyste), quant à son propre désir. »

# Table 2 : Qu'est ce qui permet à un psychanalyste de soutenir l'offre d'une psychanalyse ?

## D'un dire comme acte à un dire du désir, Maricela Sulbaran (Paris)

La nouvelle modalité de travail proposée par les organisateurs de la Journée à Toulouse le 26 septembre a fait scansion. La parole a circulé et a permis un autre dire sans être collé à la lecture du texte. En ce qui me concerne, je n'ai pas tout dit de ce que j'avais écrit. La dynamique de la table ronde elle-même a épuré le texte.

Je reprends mon texte après l'avoir présenté et discuté.

Au commencement il y a eu un dire de l'analyste avec un effet d'acte qui a marqué mon entrée dans l'analyse. L'acte de l'analyste qu'on a pu isoler à l'entrée relève d'un avant et un après. Donc, c'est de l'ordre de l'événement.

L'analyste ne cède pas à une demande que je lui ai faite. Cette intervention produit des effets et des affects sur moi très importants. Après cette séance, la troisième des entretiens préliminaires, il se génère chez moi une division, manifestée dans un acte où je me sentais impliquée tout en ne m'y reconnaissant pas. L'angoisse m'a dépassée complètement. Attendre deux jours pour parler à l'analyste de ce qui m'était arrivé paraît interminable. Qu'est-ce qui a été touché qui a fait écho au dire de l'analyste ?

Cet acte du sujet, on aurait pu le mettre du côté de l'*acting out*. Mais il me semble que ce n'était pas cela puisque dans l'*acting out*, la vérité qui dit, qui est articulée et qui se montre, n'est pas subjectivée. Dans le cas évoqué, j'étais divisée par le fait que je ne me reconnais pas dans mon acte, en sachant que malgré tout c'est bien moi. J'avais déjà fait une tranche d'analyse de 10 ans.

L'analyste ne peut pas calculer les effets de son acte. L'acte de cette deuxième analyste qui a eu comme effet de me confronter à ma division où le « je suis » a été de méconnaissance et de disparition, il n'avait rien de dicible. Dans la séance qui a suivi, j'ai pu en dire quelque chose. A partir de là, l'analyse s'est enclenchée. L'acte de l'analyste avait déchaîné des productions de l'inconscient.

Le passage à analysant est attesté lorsque cette réponse de l'inconscient avec la division et l'angoisse éprouvée vient se nouer à l'interprétation de l'analyste. La parole analytique se noue là où se sont croisés le dire de la demande et le dire de l'interprétation.

Où l'analyste doit-il se placer pour répondre convenablement à l'analysant ? Lacan considère que la relation de transfert ne peut s'engager que sur le malentendu. Et il ajoute qu'il n'y a pas de coïncidence entre ce qu'est l'analyste pour l'analysé au départ de l'analyse, et ce que l'analyse du transfert nous permettra de dévoiler quant à ce qui est impliqué, non pas immédiatement, mais impliqué vraiment, par le fait qu'un sujet s'engage dans cette aventure de l'analyse.<sup>79</sup>

L'analyste pousse au transfert même s'il ne croit pas en principe au sujet supposé savoir, mais il a reconnu l'inconscient et il sait qu'il y a du savoir sans sujet. Le savoir de l'inconscient se présente comme jouissance du sujet.

Ce travail d'analyse qui a duré quelques années m'a permis de savoir quelque chose de ma propre division.

Dans l'analyse, un dire qui touche la dimension de l'existence peut se loger et se nouer autrement au symbolique, imaginaire et réel. Ce dire dans l'analyse qui est existentiel et contingent a des effets au niveau du désir et de la jouissance.<sup>80</sup>

#### Un dire du désir

Est-ce qu'un analyste peut déduire du dire de l'analysant qu'un nouveau désir est possible?

Colette Soler précise que rien ne permet de penser qu'un analyste acquiert assez de connaissances, assez de savoir de son analysant, pour pouvoir évaluer ce qui rend l'acte possible. Et elle rappelle que même si le désir est signifié du texte analysant, en tant que sens, il est inarticulable.<sup>81</sup>

Le dispositif de la passe peut permettre de distinguer les sujets chez lesquels les conditions de possibilité de l'acte analytique sont réunies. Malgré l'inarticulable du désir, il est possible que dans le dire du passant et sa tentative de formuler et nommer quelque chose de sa jouissance nouée au symptôme, un « dire du désir » puisse s'entendre.

L'acte de l'analyste inscrit dans le discours analytique, soutenu par son désir, lui permettra de se faire la cause du travail de ses analysants. Et, en dehors de la cure, il peut garder sa position analysant en faisant résonner les effets de ce discours.

En 1961 Lacan insiste pour dire que la possibilité, la richesse, tout le développement futur de la psychanalyse, est mis du côté de l'analyste. C'est à l'analyste de produire des échos qui peuvent permettre la continuité de la psychanalyse.

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> Lacan, J.. Le Séminaire VIII, Le transfert. Seuil. 2001. p. 389.

<sup>80</sup> Soler, C.. Lacan lecteur de Joyce. PUF. 2015. p. 50-51.

<sup>81</sup> Soler, C., La politique de l'acte. Cours de 1999-2000. p. 152. Idem, p. 153

# Être analyste : une tâche de l'analysant, Ana Alonso, Antonia Mª Cabrera, Carmen Delgado.

### Trinidad Sánchez-Biezma (Cartel de Madrid)

La psychanalyse, nous le savons, n'est pas une question d'apprentissage ni de scolarisation ; même si c'est risqué de le dire ainsi, nous devons accepter qu'elle ne dépend pas du savoir académique parce que la jouissance résiste. Elle n'est pas non plus une nécessité, ni quelque chose d'obligatoire qu'il faudrait à tout prix enseigner. Rappelons-nous que la psychanalyse a une dignité à préserver qui nous oblige à empêcher qu'elle se dilue dans quelque chose d'autre.

Ainsi, elle n'est pas académie mais expérience ; c'est l'analyse de l'analysant qui va produire un enseignement pour l'analyste et pour la théorie psychanalytique. C'est pourquoi Lacan a inventé la passe, dispositif visant non pas à fixer le savoir dans une doctrine mais à permettre le déploiement des inventions de l'inconscient : permettre à chacun de témoigner de sa *vérité menteuse*, laissant aux cartels la tâche de « reconnaître les conditions de possibilité de l'acte analytique que le passant ne peut pas énoncer en termes de vérité<sup>82</sup> ». S'il y a École, celle-ci n'est pas écrite à l'avance. C'est le résultat obtenu à partir du questionnement qui peut authentifier s'il y a eu témoignage des problèmes cruciaux de la psychanalyse. On doit ainsi considérer qu'il y a eu production du discours analytique et que c'est bien ce dernier qui fait École ; c'est lui, la matière.

Ce faire École n'a pas à être considéré comme du prosélytisme. Cet appel à l'autre ne vise pas à le convaincre ou à l'affilier à une cause, mais à solliciter sa singularité et ainsi pouvoir arracher au réel un bout de savoir supplémentaire.

« La passe consiste en ce que, au point où quelqu'un se considère assez préparé pour oser être analyste, il puisse dire à quelqu'un de sa propre génération, un pair... ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse.<sup>83</sup> » Le désir de l'analyste ne doit pas être confondu avec une nouvelle investiture dans l'École, comme pourrait l'imaginer le passant qui se présenterait à la passe avec la perspective d'être représenté par le sigle d'AE. À partir de la nomination, il s'agirait plutôt d'attraper la question de l'être de l'analyste ; ce serait alors une façon de répondre à l'indétermination de la névrose avec un semblant d'AE. D'autre part, dans son témoignage, le passant peut déployer une trajectoire lui permettant de démontrer le passage d'un désir soutenu par l'analyste dans le transfert à un désir de savoir qu'il aura pris à son compte. Dans ce cas, la nomination serait plutôt une authentification.

Que les semblants tremblent à la fin rend compte de leur fonction essentielle dans la névrose car ils permettent, d'une manière particulière pour chaque sujet, de faire suppléance au non rapport sexuel. La chute du semblant phallique à la fin de l'analyse permet de vérifier - telle est l'intention de l'expérience de la passe – que là où se situait le point d'horreur de savoir a pu émerger un désir inédit propre au sujet.

À la fin de l'analyse se produit un nouvel état du sujet, une métamorphose. En 1965,

<sup>82</sup> Soler, C. Wunsch nº 8 (2009) : Les conditions de l'acte. Comment les reconnaître ?

<sup>&</sup>lt;sup>83</sup> Lacan, J. *Conférence à la Yale University.* Nov 1975. Parue dans Scilicet n°6/7, 1975, pp. 7-31, sous le titre : «Yale University, Kanzer Seminar ».

dans la leçon du 27 janvier de *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*<sup>84</sup>, Lacan note que « son École, si elle mérite son nom, au sens où ce terme s'emploie depuis l'Antiquité, c'est quelque chose où doit se former un style de vie. »

Dans *L'Étourdit*, il propose qu'à la fin de l'expérience, après avoir produit l'impossible du sens, de la signification et du sexe, « le sujet saura se faire une conduite »<sup>85</sup>. Cela n'empêche pas qu'il ait d'autres conduites, cela prouve plutôt qu'il n'y a pas de conduite modèle ; le « saura se faire » suppose qu'il laisse tomber, qu'il abandonne le savoir antérieur et qu'il essaie d'élaborer la psychanalyse un peu au-delà d'où Lacan l'a amenée.

Pourrions-nous parler alors d'un nouveau semblant qui attise le désir de psychanalyse?

Si l'analyse didactique a un statut identique à celui de l'enseignement de la psychanalyse <sup>86</sup>, alors la condition préalable pour que ce soit un enseignement est qu'il produise un effet de savoir qui touche quelque chose de la vérité particulière et qui pousse à vouloir en savoir plus. Il s'agirait d'un enseignement qui ne serait pas érudit mais qui serait animé à partir d'une position d'analysant <sup>87</sup>, ce qui impliquerait de ne pas se laisser glisser dans la suffisance de savoir et de continuer à élaborer son « je n'en veux rien savoir ».

Grande responsabilité des analystes que celle du progrès de l'École ; mais, où commence cette responsabilité ?

Aujourd'hui, vitesse, efficacité et réussite quant aux résultats sont exigées. On veut savoir en se passant de l'expérience. Nous savons que la psychanalyse requiert du temps, le temps nécessaire, le temps de transfert, le temps de se faire à être, un être dépouillé d'illusions et, de ce fait, un peu plus libre.

Avec sa réponse, l'analyste a la possibilité de se faire cause de la division et, avec son dire, de poser la question : quelle place donnes-tu au sujet de l'inconscient ?

Traduction, Vicky Estevez

## « Y faire face », François Terral (Toulouse)

Mon point de départ était un dire de Lacan au sujet des psychanalystes : « L'acte, je leur donne chance d'y faire face<sup>88</sup> ». Il m'a semblé que la question qui nous était posée dans cette séquence : « Qu'est ce qui permet à un psychanalyste de soutenir l'offre d'une psychanalyse ? », pouvait obtenir cette première réponse : *faire face à l'acte*. De cette réponse, j'ai choisi d'approcher les dimensions collective et individuelle. Les échanges de la table ronde m'ont rendu plus évident l'articulation serrée de ces deux niveaux, puisqu'ils n'en font qu'un.

Ainsi, si l'analyste est dans un rapport de solitude à son acte, la responsabilité qui lui incombe d'*y faire face*, elle, s'ouvre au collectif, dans une logique de transmission, ou même

<sup>&</sup>lt;sup>84</sup>Lacan, J. Le Séminaire. Problèmes cruciaux de la psychanalyse (1964-1965). Leçon du 27 janvier 1965

<sup>85</sup> Lacan, J. Autres Écrits. L'étourdit. Ed. Du Seuil, Paris, 2001. p.487.

<sup>86</sup> Lacan, J. Du sujet enfin en question. Écrits. Ed. Du Seuil, Paris, 1966. p.236.

<sup>&</sup>lt;sup>87</sup> Lacan, J. Le Séminaire. Encore (1972-1973). Ed. Du Seuil, Paris, 1975.

<sup>88</sup> Lacan J., « Après la dissolution de l'École freudienne de Paris », 1980, source Pas tout Lacan.

dans la transmission de ce qui s'attrape de sa logique, celle du réel de l'inconscient. Ce qui oriente Lacan au moment de la création de l'ECF, c'est de créer les conditions d'une expérience d'école - car tout porte à croire que cela n'était pas le cas -, qui permette le témoignage, la transmission, à partir de l'acte. Qu'il ait fallu en passer par là m'apparaît comme la prise en compte d'un point de structure ; pas seulement comme celle d'une contingence particulière de l'expérience de l'EFP.

Donc il y a bien nécessité ici à situer l'acte analytique, celui d'une ou d'un, dans ses articulations au collectif. L'enjeu est celui de l'existence même de la psychanalyse qui, sans dispositif particulier propre à penser et à prendre en compte collectivement sa spécificité, ne saurait ni se partager entre nous, ni perdurer au-delà. Cette spécificité est de désir avant d'être de savoir. Quand le savoir y participe, il s'agit qu'il puisse rester de l'ordre d'un dire, soit barrière au savoir<sup>89</sup> » comme le dit Lacan à propos de la finalité de son enseignement, c'est ce qu'impose la réalité de l'inconscient pour une École.

Mais l'acte analytique tient à celui de s'autoriser. S'autoriser analyste est ce qui revient à soutenir pour d'autres les conséquences pour soi-même du passage à l'analyste. Ce passage rencontré dans la cure n'est pas tout savoir. Le terme d'incalculable<sup>90</sup>, que Lacan utilise pour désigner les effets de l'interprétation, nous permet de mieux le dire. Il y a de l'incalculable dans l'acte analytique car il opère au delà du savoir déchiffré de la signification de castration. Conséquence que j'ai voulu souligner : soutenir son acte, et donc *faire face à l'acte*, revient pour l'analyste à renouveler cette autorisation inaugurale, en acte, et par là même à faire face à l'incalculable de ses effets, effets mesurables, en partie seulement, dans l'après coup de l'acte. C'est donc de bout en bout de la pratique analytique que l'acte vient comme visée et condition de l'analyste, comme de l'analyse, à mettre au présent du travail du patient, donc, comme de celui de l'École.

J'ai souhaité finir sur la question suivante : est-ce d'avoir le goût de l'acte, - enfin... -, qui permet à l'analyste de soutenir l'offre de la psychanalyse ? Ce propos semble s'opposer à l'affirmation de Lacan comme quoi les analystes ont « horreur de leur acte ». Mais je retiens ici que cette affirmation est circonstancielle et que la dissolution de l'EFP a voulu y répondre. Oui, avoir le goût de l'acte, c'est sans doute une façon de nommer *la joie que nous trouvons dans ce qui fait notre travail.* Et c'est d'une certaine joie partagée dont il s'agit aussi lors de cette journée.

## Rêve ou réveil ? Rêve du réveil, Paola Malquori, (Rome, Italie)

Dans la séance du 10 Décembre 1974 du séminaire RSI, Lacan parle du phénomène lacanien, phénomène unique qui, paradoxalement, est divisé en deux: la psychanalyse qui produit des effets par l'analyste, et la psychanalyse qui les théorise, toujours par l'analyste. La référence au particulier et à l'universel est inévitable.

<sup>&</sup>lt;sup>89</sup> Lacan J., « Allocution sur l'enseignement », Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 298.

<sup>&</sup>lt;sup>90</sup> Lacan J., « Introduction à l'édition allemande des Écrits », *Autres écrits, op. cit.* p. 558. *Cf.* notamment « Après la dissolution de l'École freudienne de Paris », *op. cit.*, « Discours à l'école freudienne de Paris », *Autres écrits, op. cit.* p. 280 et *Le séminaire livre XX*, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 103.

<sup>&</sup>lt;sup>91</sup> Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », Autres écrits, op. cit. p. 369.

Dans la conférence « Le rêve d'Aristote », Lacan affirme que l'analysant est un élève d'Aristote parce qu'il croit passer, à travers le langage, du particulier de son propre symptôme à l'universel, et il est également un rêveur parce que, du fait qu'il en parle, il rêve que le langage dit la vérité sur sa singularité.

C'est entre le rêve et le réveil que l'analyste intervient, mais comment ?<sup>92</sup> Entre rêve et réveil, entre particulier et universel, quelle est la tâche, l'intervention de l'analyste et de la psychanalyse ?

Peut-être que le dispositif de la passe est le réveil qui doit viser l'École de psychanalyse, dans le nouage entre la théorie et la pratique ? La passe comme un pas, c'est-à-dire un passage par le langage, entre le sujet/passant qui parle du particulier de sa propre analyse au sujet/passeur, qui à son tour réfère aux Uns du cartel pour un accord sur l'universel de la nomination ou non.

Rêve ou réveil du phénomène lacanien ?

Dans la conférence donnée à Rome au VII Congrès de l'École freudienne de Paris, « La Troisième », Lacan définit le réel comme ce qui ne va pas, ce qui entrave la marche du discours du maître<sup>93</sup>, le discours du tout va bien pour tous. Le réel est ce qui revient toujours à le même place, à savoir à la place du semblant qui cause le discours dont on est effet ou qui affecte<sup>94</sup>. Tout comme le réveil, qui entrave le chemin du désir de dormir ou de rêver, et qui est particulier comme le réel propre à chacun qui bâtit le symptôme par effet du langage qui le précède et qui affecte le sujet<sup>95</sup>.

Si le symptôme provient du réel et la psychanalyse traite les symptômes, il y a un lien de dépendance entre la psychanalyse et le réel, mais quel est le réel que la psychanalyse doit contrer<sup>56</sup>?

Je crois qu'il est le réel universel, ou plutôt l'universalisation du réel que vise le discours de la science, depuis Aristote qui croit connaître le monde à travers la représentation, et pour cela, il rêve.

Comme Freud aussi, qui, en fabriquant sa théorie à partir de la clinique, parle de représentation de chose et de parole, tandis que l'on devrait construire une théorie à partir de la présence et de la présentation de l'objet qui cause le désir de l'analysant ainsi que de l'analyste.

Présence et présentation du réel par l'objet cause qui se révèle dans la pratique analytique, à tel point que si la psychanalyse est le discours qui ne soude pas tant l'analysant à

<sup>&</sup>lt;sup>92</sup> Lacan J., *Le rêve d'Aristote*, Conférence à l'Unesco. Colloque pour le 23e centenaire d'Aristote. Publication par Unesco Sycomore, *1978*, *pp. 23-24*, (en ligne).

<sup>&</sup>lt;sup>93</sup> "Bien ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi, bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche ", J. Lacan, *La troisième*, en ligne sur le site de Patrick Valas, p. 55.

<sup>&</sup>lt;sup>94</sup> Soler C., *La troisième de Jacques Lacan*, Séminaire de lecture de texte, année 2005-2006.

<sup>&</sup>lt;sup>95</sup> « C'est un de mes rêves à moi, j'ai quand même bien le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves ; contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir, c'est plutôt le désir de réveil, moi, qui m'agite. Mais enfin c'est particulier. », *La troisième*, p. 73.

<sup>&</sup>lt;sup>96</sup> « Ce qui vaudrait le mieux, c'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève, et c'est là la question : comment faire ? (...) Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc comme je l'ai dit là à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel, et du symptôme. (...) Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu' elle-même le pose au principe. La vérité s'oublie. Donc tout dépend de si le réel insiste. Seulement pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. (...) Donc le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépende l'analyste dans les années qui viennent et pas le contraire. Ce n'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer (...) », *Ibidem*.

la personne de l'analyste qu'au couple analyste-analysant<sup>97</sup>, alors on peut se demander si la psychanalyse plutôt qu'un symptôme, un symptôme social qui se révèle par les symptômes propres à ceux qui arrivent à demander une analyse, n'est pas un *sinthome* dans sa fonction de nouage et dans sa fonction d'un discours qui fait lien.

On peut se demander aussi si le désir de psychanalyse n'est pas aussi un désir de réel au delà du réveil absolu qui correspondrait à la mort.<sup>98</sup>

Étant donné que le langage se branche sur le corps, le but du discours analytique serait d'assurer le nouage entre symbolique, réel et imaginaire, dans la singularité propre à chacun qui se révèle dans la pratique et dans les efforts pour la théoriser.

Donc rêve du réveil du phénomène lacanien plutôt que rêve ou réveil absolu.

## Après coup de la table 2

## Logique du désordre, Marie-Josée Latour, (CIG Tarbes-France)

Logique du désordre : une possible ponctuation pour cette journée « Échos d'école » où nous avions fait le pari d'une forme inhabituelle pour répondre de la topologie particulière de la relation analytique, transmission incluse.

A la question de notre table-ronde, il y a une réponse très carrée de Lacan : ce qui permet à une psychanalyste de soutenir l'offre insensée d'une psychanalyse, c'est le désir du psychanalyste.

Cependant l'inédit de ce désir ne nous apporte guère de confort conceptuel, puisqu'il reste à produire dans chaque cure.

La dynamique de cette table ronde a mis en évidence à quel point le psychanalyste est responsable d'un discours qui soude l'analysant, non à l'analyste, mais au couple analysant-analyste. Par Autant dire qu'il n'y a pas d'un côté la clinique, l'expérience, la cure, et de l'autre la transmission, la théorie, l'École. Si une psychanalyse est la cure attendue d'un psychanalyste, le psychanalyste est le produit d'une psychanalyse. C'est cet écart entre le premier « psychanalyste » et le second qui a permis de creuser cette apparente tautologie.

Chacun a pu témoigner du bazar d'un trajet où, alors même qu'on sait que c'est de soi qu'il s'agit, on ne se reconnaît pas, des effets incalculables d'un malentendu, de l'impropriété du savoir acquis pour soutenir la place d'un savoir sans sujet et de sa façon de répondre du désordre de ce lieu inhabitable entre rêve et réveil.

## « S'il y a de l'École.. », Cathy Barnier, (CIG-Paris)

disait un des participants de cette table ronde.., comme nous disons, après et avec Lacan, « S'il y a du psychanalyste »... Car les deux sont intimement liés, indissociables, comme les deux pôles entre lesquels se tend la corde d'un arc.

<sup>&</sup>lt;sup>97</sup> *Ibidem*, p. 62.

<sup>98 «</sup> Le désir de dormir correspond à une action physiologique inhibitrice. Le rêve est une inhibition active. Ce point est celui où l'on peut concevoir que vienne se brancher le symbolique. C'est sur le corps que se branche le langage, du fait du paradoxe biologique que constitue une instance qui empêche l'interruption du sommeil. Grâce au symbolique, le réveil total c'est la mort – pour le corps. Le sommeil profond rend possible que dure le corps. », *Au-delà de réveil*, Réponse de Lacan à une question de Catherine Millot : « - le désir de mort est-il à situer du côté du désir de dormir ou du désir de réveil ? ». En ligne.

<sup>&</sup>lt;sup>99</sup> J. Lacan, « La troisième » in Lettres de l'EFP n°16, 1975

« Ce qu'on lui demande (à la psychanalyse), c'est de nous débarrasser et du réel et du symptôme... Mais si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. », écrit Lacan dans la Troisième. A charge donc pour le psychanalyste, dans son « faire face à l'acte », de ne pas répondre à la demande mais de se plier, au-delà du particulier, au réel du symptôme, c'est-à-dire d'en épouser le pli dans la parole de chaque sujet, d'en répondre, au cas par cas, et à l'École de créer les conditions de garantie, comme nous l'a rappelé Colette Soler dans la discussion, pour que soit préserver ce trou dans le savoir où se fonde le singulier. C'est cette offre là qui peut donner chance à la psychanalyse de durer.

« Faire face à l'acte », c'est à chaque fois s'autoriser à nouveau, comme nous l'a rappelé François Terral, et cela ne peut se faire sans le travail dans l'École, leur articulation imprimant un « style de vie », plutôt symptomatique... dans le discours contemporain.

## Pour Wunsch, Sol Aparicio, (CIG-Paris)

C'est dans la parole, au sein d'une langue particulière, qu'a lieu l'expérience de l'inconscient. C'est par la parole que ça passe. Vous vous souvenez : «... ce qui se dit dans ce qui s'entend. » Elle était naturellement au principe de la journée de Toulouse, le 26 septembre 2015. Afin de favoriser les échanges, chaque intervenant avait été invité à privilégier la parole. À la prendre donc, et dans la langue qui était la sienne.

Les langues française, espagnole et italienne firent ainsi entendre joyeusement leurs sonorités et façons particulières de dire aujourd'hui ce qui fut *in illo tempore* un même idiome. Mais ce qui était parlé, avec des accents singuliers, c'est bien sûr la langue propre au discours psychanalytique qui nous est commune et que l'École, internationale, s'emploie à faire vivre.

À tour de rôle, chaque participant lui donna son coup de pouce. Alors que Maricela Sulbaran évoquait « un dire du désir », François Terral nous surprenait avec son « goût de l'acte », Paola Malquori commentait : « c'est entre le rêve et le réveil que l'analyste intervient, mais comment ? » et nos collègues madrilènes - Toni Cabrera, Carmen Delgado et Trinidad Sanchez-Biesma - nous questionnaient : « quelle place accordes-tu au sujet de l'inconscient? » et appelaient de leur vœu « un semblant nouveau qui ravive le désir de psychanalyse »!

#### Lecture d'extraits de Freud et de Lacan

Sigmund Freud, 1905, Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) 100

« Quelques semaines après le premier rêve eut lieu le second, dont l'élucidation coïncida avec la fin de l'analyse. Ce rêve n'est pas aussi clair que le premier mais fournit la confirmation souhaitée d'une hypothèse devenue nécessaire sur l'état d'âme de la patiente, combla une lacune de la mémoire de percevoir nettement l'origine d'un autre de ces symptômes. Dora raconta : "Je me promène dans une ville que je ne connais pas, je vois des rues et des places qui me sont étrangères [...]" »

Jacques Lacan, 1977, texte remis à Jean Michel Vappereau en 1978

« Comme je suis "né" poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit : "Etre où ?" Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. Le refuser pour que l'étrou vaille..., tient le coup quoiqu'en suspens ». C'est un poème signé : Là-quand..., parce

<sup>100</sup> Freud S., 1905, Les cinq psychanalyses, Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora), Paris, PUF, p.69.

que ça a l'air d'y répondre, naturel ment. J'aurais avancé ça, si la passe, je m'y étais risqué. Mais je suis trop vieil analyste pour que ça serve. Y ajouter « à quiconque » serait déplacé. J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres, — ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir. C'est la plus bête salade que je connaisse. Bête au fond que j'ai des auditeurs, parce qu'à ce poème ils se bercent, vraisemblablement. Cela m'angoisse. Comme tout le monde, quand le réel ment assez pour être senti mental. Phobie dans ce cas on le sait : moi « allergique » à mon auditoire. »

# Table-ronde 3 : D'une psychanalyse à la psychanalyse, qu'est ce qui passe ?

Être, Lettre, *Parlêtre,* Echo et Résonance d'École, Eva Orlando, Antonella Gallo, (Napoli Italia)

Comme un écho qui se répercute de la pratique à la théorie, nous essaierons de répondre à la question: « D'une psychanalyse à la psychanalyse, qu'est ce qui passe? » à partir d'un travail en cartel, en mettant en évidence les trois nœuds qui nous semblent tisser une psychanalyse. Premier nœud: c'est le temps de *l'être*; un temps logique et non chronologique. C'est le temps du signifiant scandé par un écho, un temps qui est celui de l'être qui est ramené au semblant. Deuxième nœud: c'est l'instance de la *lettre*. L'interprétation s'ouvre dans le droit fil du signifiant, mais il s'agit d'une interprétation qui joue sur l'équivoque signifiante, sur le fait qu'elle ne réduit pas le dire au dit. *La lettre* est une rupture qui deviendra inscription, puis écriture: une écriture devant laquelle l'analyste incarne l'Autre qui indique au sujet *l'insu* à l'œuvre dans ses actions devant le réel. Troisième nœud: le *parlêtre*. Le *parlêtre* est un éclair; un éclair de réel. La lettre n'existe pas sans *lalangue* et *lalangue* n'existe que lorsqu'il y a jouissance. Avec le *parlêtre* lacanien la psychanalyse indique une voie différente: *lalangue*, considérée dans sa corporéité, est l'empreinte de la lettre dans le hors-sens.

Dans la mesure où l'inconscient y intervient, il y a deux versants du langage: le premier est le versant du sens, du non-sens, du bon sens, du sens commun; c'est le versant de la psychothérapie qui n'aboutit à rien, même si elle a un effet positif et fait du bien. Ce versant est aussi celui de la psychiatrie qui s'oriente toujours à l'aide de la boussole du sens, à travers le non-sens nosographique qui conditionne le diagnostic. Le second versant du langage est celui de la « jouis-sens », du réel qui permet effectivement de nommer ce en quoi le symptôme consiste. Et c'est ici que se trouve le défi que Lacan lance à toute psychanalyse à venir. Un défi que le psychanalyste peut relever et auquel il peut faire face, à condition qu'il soit un sujet qui est passé de la doctrine clinique à la clinique de l'acte analytique; c'est-à-dire un sujet qui exerce la psychanalyse à l'intérieur d'un champ que l'École a tracé.

La psychanalyse est bien différente de la psychothérapie, d'un diagnostic ou d'une technique de guérison; c'est une pratique qui n'est valable qu'à condition de lutter « contre le dévoiement de l'institution et du discours analytique », 101 en alignant « l'institution psychanalytique sur la psychanalyse et non l'inverse ». C'est une des nécessités ressenties par Lacan pour permettre à la psychanalyse de continuer son travail. En effet, dans *D'Écolage* Lacan

<sup>&</sup>lt;sup>101</sup> Soler C. (et al.), 2000, *La psychanalyse, pas la pensée unique*, Histoire d'une crise singulière. Editions du Champ Lacanien, collection «Scansion».

souligne que « la cause freudienne n'est pas École mais Champ où chacun aura carrière de démontrer ce qu'il fait du savoir que l'expérience dépose »<sup>102</sup>.

L'analyste n'a pas un savoir préformé ; le savoir qu'il a est un savoir sans sujet, plus proche d'un « savoir y être ». La place de l'analyste consiste en un « savoir se mettre » là où personne ne sait être, en donnant à l'analysant la possibilité d'un « savoir y faire » un peu mieux avec son desêtre; c'est-à-dire de se voir là où il ne pense pas être. La preuve en est que le désir de psychanalyse n'est pas le désir de l'analyste.

Dans l'expérience de la passe, tant du côté du passant que du côté du passeur, les trois nœuds de l'*être*, de la *lettre* et du *parlêtre* se mêlent et se confondent:

- passe comme « recherche d'un temps de l'être », historisation plutôt qu'historiole;
- -passe-impasse, pour le réseau des signifiants dans lesquels le parlêtre est plongé;
- -passe comme ouverture au Réel du témoignage.

C'est, selon Lacan, l'essentiel de ce qu'une expérience aussi impossible et parfois aussi contradictoire que la passe, peut transmettre. « Que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque psychanalyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer »<sup>103</sup>.

Pour ceux qui ont vécu l'expérience de passeur, le temps de la passe devient donc le temps de la mémoire et de la nostalgie – au sens étymologique de retour –. Il s'agit d'une nostalgie de sa propre analyse, temps dans lequel langue et *lalangue* sont en contrepoint et où l'on compte moins de révélations que d'impossibilités. C'est aussi un temps de réflexion sur la valeur éthique de son propre témoignage, dans une société qui évolue en sens contraire. Un témoignage singulier, non pas parce qu'il est capricieusement arbitraire, mais parce qu'il a été permis par l'analyse et soutenu par l'*imprimatur* de l'analyste, qui a donné par la nomination, cette autorisation qu'aucun *parlêtre* moyennement névrosé ne pourrait se donner.

Lacan nous adresse une question qui résonne avec la puissance d'un écho, comme un avertissement. La psychanalyse est-elle un symptôme? Pour lui, c'est un symptôme révélateur du malaise de la civilisation dans laquelle nous vivons, et notre clinique nous montre que le symptôme est ce qui vient du réel; « l'avenir de la psychanalyse est quelque chose qui dépend de ce qu'il adviendra de ce réel » 105, un avenir qui est donc lié à la réussite de la psychanalyse elle-même. Rappelons, en ce sens, les mots de Lacan cités dans *La Troisième* (1974): « Le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépend l'analyste dans les années qui viennent et pas le contraire. Ce n'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer ».

## Effets d'une fin d'analyse, Irène Tu Ton, (Paris)

J'axerai mon propos sur la fin de l'analyse et ses effets avec une question : notre rapport au désir s'en trouve-t-il modifié ?

Pour tenter d'y répondre, je m'appuierai sur la fin d'analyse comme expérience singulière bien que la cure dans son ensemble ait sa propre tonalité. Mais la manière dont elle trouve son terme peut rendre compte d'un trait jusqu'ici inconnu à l'analysant et qui, s'il le

<sup>102</sup> Lacan J., (1980), D'Écolage dans Lettre de Dissolution, inédit.

<sup>&</sup>lt;sup>103</sup>Lacan J., (1978), "L'expérience de la passe", Deauville, dans Les lettres de l'Ecole, N°23, p.180.

<sup>&</sup>lt;sup>104</sup>Lacan J., (1974), La Troisième, dans *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, pp.177-203.

<sup>105</sup> Lacan J., (1974), ibidem.

distingue des autres, le distingue aussi radicalement de ce qu'il croyait savoir de lui-même.

Ceci remet en cause le statut du savoir dans la cure. Cette faille dans le savoir que constitue cette part d'inconnu n'est pourtant pas fondamentalement déconnectée de l'histoire de l'analysant, mais elle fait énigme. Elle porte sur la position de celui-ci dans le fantasme comme masque d'un réel. Avoir fait l'expérience de ce savoir énigmatique n'est pas sans effet sur le transfert. Le savoir, quant à son inconscient, que l'analysant supposait à l'analyste, lui revient en creux, hors sens. Il mesure ainsi que de savoir il n'y a que supposé.

De ce fait, la fin de l'analyse peut apparaître comme faisant rupture avec ce qui a précédé dans la cure, la résumant à un trait, un creux dans le savoir. Il s'en dégage une singularité au sens de l'*Unheimlich* freudien. Il y a de l'étrange(r) en soi que l'on ne comprend pas mais que l'on constate et qui fait horreur. Faire ce constat et l'admettre peuvent être une occurrence de fin d'analyse.

Trait de singularité donc, se présentant comme un reste énigmatique, admis comme tel. Avoir fait cette expérience qui a permis un acte, celui de fin d'analyse, a-t-il une incidence sur la suite ? Car au fond notre inconscient n'a pas changé, nos symptômes ont toujours cette tonalité qui cloche, la jouissance se faisant toujours insistante. Alors comment savoir-y-faire ?

Les réponses sont évidemment propres à chacun. Aucune recette, aucune garantie à attendre. La perspective se situe peut-être là, dans cette absence de garantie. Il me semble que le reste énigmatique lié au savoir, sur lequel une analyse peut se conclure, en donne l'idée : ça échappe. Idée que l'on retrouve dans la thèse de Lacan sur le désir, selon laquelle aucun objet ne peut le satisfaire, il est manque par essence.

Il y a, toutefois, ce trait singulier qui nous assure de notre propre expérience analytique et de sa conclusion. Il contribue à animer nos désirs différemment, selon moi. Ceux-ci sont relativement moins soumis à l'exigence de nos idéaux et peuvent s'ouvrir à une prise de risque auparavant inenvisageable. Celle-ci ne se calcule pas mais se constate. La preuve par l'acte pourrait-on dire.

Dans notre champ psychanalytique, Lacan a proposé la passe à qui voulait s'y risquer. Cette proposition fait débat. Cela interroge sur ses enjeux. On peut se demander s'ils ne concernent pas le savoir dans sa dimension d'horreur qui peut être entraperçu lors d'une cure, cet insupportable qui fait point de butée, dont on ne peut rien savoir en dehors d'une analyse, et l'absence de garantie difficilement admissible qui s'en déduit.

Accepter d'en témoigner quelque chose dans le cadre du dispositif de la passe comporte sûrement un risque sinon certains ne se montreraient pas aussi prudents à s'y engager. Est-ce par crainte de réitérer l'expérience avec cet Autre dont on a fait l'expérience qu'il était faillible, cette faille renvoyant à la sienne propre? La seule assurance que le passant aurait serait celle de son acte dont le dispositif de la passe, nomination ou pas, serait le garant. Manifestement cela ne va pas de soi et demeure un point sensible, malgré la cure. Cependant, le maintenir au travail dans une école, avec la passe, c'est tenter de soutenir un désir vif au sein de celle-ci.

## Une solitude « plus digne », Carmine Marrazzo, (Milan, Italie)

#### I. Quel progrès?

Le principe formulé par Lacan dans *Télévision* (1973): « Plus on est de saints, plus on rit »<sup>106</sup> a été mon point de départ pour interroger le chiffre du « progrès »<sup>107</sup> qui est en jeu pour la psychanalyse et dans une psychanalyse.

Le fait d'interroger le « progrès » pour la psychanalyse implique une question portée sur l'état des liens sociaux à l'époque du «prolétaire généralisé ». Dans cette réflexion il m'est paru utile emprunter la thèse de Pasolini en l'articulant avec les élaborations de Lacan sur le discours capitaliste : le « laïcisme des consommations », écrit Pasolini dans ses *Lettres luthériennes* (1975)<sup>108</sup>, produirait un « développement sans progrès » qui détruit chaque particularité en produisant une homogénéité déshumanisante. Lacan, lui, interrogeait en même temps l'avenir de la psychanalyse: il « dépend de ce qu'il adviendra de ce réel, à savoir si les *gadgets* par exemple gagneront vraiment à la main, si nous arriverons à devenir nous-mêmes animés vraiment par les *gadgets* »<sup>109</sup>. Il ajoutait: « ça me paraît peu probable »<sup>110</sup>.

L'hypothèse que j'ai essayé d'articuler est donc la suivante : si le réel « n'est pas universelj<sup>111</sup>, s'il « ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche »<sup>112</sup>, alors ce réel est là notre ressource car les symptômes singuliers de jouissance entravent le développement du discours capitaliste et ils se donnent sur la scène du « malaise de la civilisation » où pourtant sont mis à jour les nouvelles pannes de la « civilisation du malaise ».

La réflexion partagée à Toulouse a porté l'accent sur la nécessité de distinguer le réel qui est en jeu. Il faut d'abord différencier le réel produit par la science et ses applications techniques du réel qui est propre à la psychanalyse. Le premier, l'analyste a « pour mission de le contrer »<sup>113</sup>. Mais comment, *mécomment*<sup>114</sup>? Par la ressource qui est propre au discours de l'analyste, le réel qui fait la singularité propre à chaque parlêtre, pris à la lettre, un pour un.

#### II. Vers une solitude « plus digne »

La solitude en tant que question inhérente à « celui qui parle en tant que tel » m'est parue un gond possible d'articulation extension-intension de la problématique: d'un côté elle est un symptôme presque universel de la modernité; de l'autre côté elle est expérience singulière du psychanalysant.

La façon par laquelle la psychanalyse traite ce réel de la solitude est irréductible aux autres pratiques thérapeutiques. J'ai essayé d'isoler donc une trajectoire: la psychanalyse prend en compte la *solitude d'aliénation* du « prolétaire généralisé »<sup>115</sup>; le pas d'entrée, en tant que « rectification des rapports du sujet avec le réel », marque une *solitude de séparation* et dans ce même mouvement l'assomption de la responsabilité du sujet comporte une conquête à titre

<sup>106</sup> Lacan J., Télévision (1973), dans Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 520

<sup>&</sup>lt;sup>107</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>108</sup> Pasolini P.P., Lettres luthériennes, Paris, Seuil, 2000

<sup>109</sup> Lacan J., La troisième, dans Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n°16, 1975.

<sup>&</sup>lt;sup>110</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>111</sup> Ibid., p. 18

<sup>&</sup>lt;sup>112</sup>Ibid., p. 17

<sup>&</sup>lt;sup>113</sup> Ibid., p. 21

<sup>114</sup> Cfr. C. Soler, « Le désir attrapé par... » Prélude 17, VIII Rendez-vous de l'IF-EPFCL - Les paradoxes du désir

<sup>115</sup> Soler C., Les affects lacaniens, Paris, Puf, 2011, p. 34

de liberté et désir, ou bien de liberté de désir.

Le désir de psychanalyse insiste alors en tant qu'option : dans le pas qui dès l'entrée en anticipe la fin. Les noms par lesquels Lacan a pu désigner la fin de l'analyse - et que C. Soler a indiqué comme une série progressive: destitution subjective, gay sçavoir, enthousiasme, satisfaction de fin<sup>116</sup> - me paraissent indiquer les façons par lesquelles le psychanalysant aura fait expérience, bien réelle, d'une solitude qui n'est plus d'aliénation, et pas seulement de séparation, mais d'une solitude que je dirais « plus digne » et qui est telle en tant que répondant aux « négativités de la structure d'une façon inédite et singulière jusqu'à la production d'un ... « incrédule »<sup>117</sup>.

C'est au dispositif de la passe que revient le devoir d'une vérification de ce « progrès » singulier pour le « progrès » de la psychanalyse et de la civilisation à la fois.

## L'analyste passant analysant, Di tu fecoua ? Sophie Pinot (Tarbes)

Temps un. Se proposer pour intervenir à la journée d'Echos d'École. Écrire.

Temps d'eux. Soutenir son propos. Ne pas lire. Dire.

Quels sont les deux points qui ont pu animer ma présentation lors de cette journée à Toulouse?

Déjà, le titre sous lequel j'ai inscrit mon propos : « l'analyste passant analysant ». Titre qui s'est imposé à moi et qui laisse place à l'équivoque, au malentendu. De ce qui se présente sans pouvoir l'anticiper, comment y répondre ? Le parcours d'une analyse permet d'entendre l'inutile de lutter contre ce qui résonne en soi, plutôt y consentir. Prendre au sérieux cet Autre qui se présente... et même lui faire confiance. L'analyste pas sans analysant, c'est l'analyste qui ne peut exister sans l'analysant. L'analysant dont l'analyste peut juste suivre le dire. L'analyste toujours second, le second de l'analysant. Mais l'analyste passant analysant, c'est aussi le nouage de l'analysant, du passant et du psychanalyste. Le passant permettant qu'un écart existe entre l'analysant et l'analyste, tout en se faisant le lieu d'une petite boucle, un trou où leur nouage peut prendre forme. Nouage de l'issue à l'insu redonnant à la position analysante sa place première, sans pour autant être tout à fait la même. Le second point qui a pu animer ma présentation me vient dans l'après-coup. En prenant au sérieux l'équivoque et l'association libre, ma présentation c'est aussi la manière dont je me suis faite présente à cette journée « d'Echos d'École »... Ma manière d'être, telle que je suis, telle que je parle. Question du style et de la façon dont chacun habite le langage.

Alors, d'une analyse à la psychanalyse, qu'est-ce qui passe ?

Je me rends compte que je n'avais pas pensé mon intervention à partir de cette question précise, posée à la table ronde où j'ai été invitée à prendre la parole. Qu'est-ce qui du savoir issu d'une analyse passe à la psychanalyse ? Qu'est-ce qui peut se transmettre de se savoir là ? Une psychanalyse conduit à prendre la mesure de la manière dont on naît issu d'un dire, celui de l'Autre noué à la manière d'entendre du sujet. L'analyse finie, ne s'agit-il pas de trouver issue à son dire. Issue nouvelle dans un dire inédit. Trouver comment prendre la parole autrement sans être dupe de la part de mensonge de cet Autre dont on se soutient. N'y faut-il pas là désir de nomination? Désir de nommer. Désir d'entrer dans le langage en n'ayant aucune idée de là où ça peut mener ni de ce que ça peut produire... comme le tout petit qui s'aventure à entrer dans le langage et à prendre la parole pour la première fois ? Acte

<sup>&</sup>lt;sup>116</sup> Ibid., pp. 149 et suiv.

<sup>&</sup>lt;sup>117</sup> Ibid., pp. 112 et suiv.

primordial à jamais perdu. Mais trouver comment articuler ce qui vient du réel n'est pas l'apanage des analystes. Nombreux sont les artistes qui font aussi du réel, de *lalangue*, du dire, de la voix, du regard... l'objet de leur travail. Alors, qu'est-ce qui fait qu'une analyse produise à son issue du désir de psychanalyse ? Peut-être ce désir que d'autres puissent éprouver l'effet concret produit par la rencontre avec la psychanalyse.

Le temps qui reste...

Faire vivre la psychanalyse dans le champ social par la production, non pas juste d'un sujet qui se soutienne autrement dans l'existence (même si c'est essentiel), ni celle d'un psychanalyste (même si ça compte), ni celle d'un savoir (même s'il excède la connaissance)... Alors production de *coua* ? Pas d'une formule toute faite. Un couac peut-être. L'indice d'un ratage. Expression d'un désir qui se déduit d'un dire. Rester à l'écoute de ce dire pris au sérieux n'est-ce pas là position analysante ? Dans la production d'un désir de savoir né d'un intransmissible. Et soutenir cet impossible.

Là où je suis, là où j'en suis, octobre 2015.

## Après-coup de la table 3

### Nadine Cordova Naïtali, (CIG-Paris, AE)

« D'une psychanalyse à la psychanalyse, qu'est-ce qui passe ? » Un échange simple autour d'une table, nous déjeunons. La matinée résonne... et la question de l'acte est au rendez-vous.

C'est à notre tour d'animer la dernière table ronde. Il y a une liberté de parole et beaucoup d'intensité. Chaque participant essaie de dire ce qui a travaillé pour lui. Le débat continue, et prépare la Rencontre d'École à Medellin. Il y a des questions, des témoignages, des échanges parfois vifs sur la garantie... la passe.

Et l'avenir de la psychanalyse se dit et se tresse là, modestement, à travers l'expérience de chacun et les couleurs de chaque langue. Ce qui est touchant c'est la diversité des contenus, et ce quelque chose qui insiste. Il y a des actes qui opèrent ; chacun en donne un écho...

Couple analysant-analyste, nœuds de la cure, solitude plus digne, acte de fin sont ces quelques mots qui marquent. Je me demande si le fruit d'une psychanalyse ne conduirait pas à une garantie « pas grand-chose » de vivre sa vie, de s'engager un peu plus digne parce qu'un acte a tout simplement fait mouche

Qui a eu cette idée folle un jour de fonder l'École... d'inventer la passe...? Offres fragiles, fortes : un désir de psychanalyse.

## Mª Luisa de la Oliva, (CIG-Madrid)

C'est la troisième table. La Troisième revient. Citée dans chacune des tables-rondes et des brèves de cette journée à Toulouse, et au même point du texte. On peut se demander pourquoi cette coïncidence. « Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, [...] de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel, et du symptôme. Si elle succède, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre [...] à tout, à savoir à un retour de la vraie religion par exemple, [...] Mais si la psychanalyse donc réussit,

elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. [...] Donc tout dépend de si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Donc l'invention de la psychanalyse par Freud, prolongée par l'enseignement de Lacan, n'a pas son avenir garanti. Cela dépend, entre autres facteurs, de ce que nous, les psychanalystes, faisons d'elle, avec elle. Il est donc essentiel que nous nous interrogions sur les articulations entre la théorie et notre pratique clinique, sur la manière dont nous pouvons en répondre, ainsi que sur les institutions que nous nous donnons et dont nous faisons partie. C'est l'intérêt de la journée de Toulouse, qui résonne avec le thème qui nous réunira à Medellin pour la Rencontre École.

Nombreuses ont été les questions qui sont venues nous encourager à développer un savoir troué. A propos de la transmission : de quelle manière une transmission permet que quelque chose passe ou ne passe pas, et comment l'avenir de la psychanalyse en dépend ? Comment comprend-on ce qu'est contrer le réel ? Quels sont les critères de l'unanimité du cartel de la passe ? Que serait un athéisme produit par une analyse? Pourquoi y-a-t-il des analyses qui se terminent dans une position contre la psychanalyse?

Bien qu'il n'y ait aucune garantie de l'avenir de la psychanalyse, l'École elle-même peut garantir quelque chose, par exemple qu'il n'y a aucune garantie. Une analyse peut arriver à ce point, et certains sont décidés à le démontrer, ce qui a non seulement des effets subjectifs pour ceux qui s'y risquent mais aussi pour l'ensemble de l'École.

Traduction, Marie-José Latour

### **Colette Soler, (CIG-Paris)**

Ce que j'ai particulièrement aimé dans cette dernière table, c'est que l'on pouvait y entendre la voix de chacun.

Ce n'est pas toujours le cas dans les congrès parce que les formules de Lacan sont si connues, elles ont tellement circulé depuis des années qu'elles s'échangent comme ce qu'il appelait gentiment au début de la monnaie usée, et moins gentiment à la fin, de jolis « fossiles ». Je l'ai évoqué dans la discussion précédente, c'est le cas même pour le passage au « désir du psychanalyste ». Il fait unanimité, et semble aller de soi dès que l'on dit psychanalyste, alors que son évidence serait plutôt à évider, et que Lacan n'a jamais cessé de le questionner et de marquer son incompatibilité avec le Je de la première personne.

Dans cette table au contraire aucun discours incantatoire, et le thème, « D'une psychanalyse à la psychanalyse qu'est-ce qui passe ? », qui sollicitait spécifiquement l'expérience propre n'y est sans doute pas pour rien, chacun s'est avancé avec un propos « de son cru », inédit donc, tel que « la solitude plus digne » évoquée par Marazzo, l'étrange « creux dans le savoir » dont parlait Irène Tuton, et cet « analyste passant analysant » que propose Sophie Pinot. J'y vois un signe d'authenticité, et c'est ce que Lacan cherchait comme première garantie avec sa passe<sup>119</sup>. Je n'évoque pas la contribution d'Eva Orlando car elle parlait pour un cartel ce qui, au niveau de l'énonciation, est un tout autre exercice.

<sup>&</sup>lt;sup>118</sup> Lacan J., « La troisième », conférence parue dans les *Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris*, n°16, 1975, pp 177-203

 $<sup>^{119}</sup>$  Lacan J., Conférence de Genève, 1975, Le bloc note de la psychanalyse N° 5, p. 9.

#### Lecture d'Extraits de Freud et de Lacan

**Sigmund Freud, 1909**, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans – Le petit Hans »

« Cette après-midi-là, le père et le fils vinrent me voir à ma consultation. Je connaissais déjà le drôle de petit bonhomme et, avec toute son assurance il était si gentil que j'avais chaque fois eu plaisir à le voir. Je ne sais s'il se souvenait de moi, mais il se comporta de façon irréprochable et comme un membre tout à fait raisonnable de la société humaine. La consultation fut courte. »

#### Jacques Lacan, 1953, « Fonction et champ de la parole et du langage »

« Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment, venu à sa conclusion, de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique. [...] Car [il] ne brise le discours que pour accoucher une parole.

Nous voici donc au pied du mur [...] du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole. »

## Les Brèves

## De l'agalma au litter et à l'impossible, Cecilia Randich, Maria Claudia Dominguez, Alessio Pellegrini (Trieste - Italie)

Dans la Proposition de 67, Lacan établit que l'École doit s'occuper du début et de la fin de l'analyse. Entre ces deux points de raccord, il y a un parcours d'"ombres denses" dont peut résulter le passage de l'analysant à analyste<sup>120</sup>.

À propos de ces "ombres" dans lesquelles on trébuche dans le discours, ombres différentes pour chacun, à son titre de sujet mais aussi partagées dans les parcours institutionnels et épistémiques, la question qui se pose est : qu'est-ce qui nous tient unis, ensemble, malgré tout, comme membres de l'École? Suffit-il vraiment de dire qu'il faut bien tolérer le narcissisme des différences, ou même le manque de rigueur, en faveur du « politiquement correct »? Quelle est la politique de l'École pour attirer le désir vers la psychanalyse?

L'analyste qui arrive à la fin de l'analyse est celui qui trouve, dans le *litter*, le désir de l'analyste. Entre ceux qui y arrivent, seulement certains désirent en témoigner.

À propos de la passe, pendant le RV 2014 à Paris, Ana Martinez nous rappelait les

<sup>&</sup>lt;sup>120</sup>Lacan J., Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole, Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p.246: « Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus : c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs."

trois conditions nécessaires pour qu'il ait une nomination<sup>121</sup>. Les probabilités que toutes les trois se vérifient sont faibles. Une question s'impose: est-ce que cela est dû à la structure du dispositif ou encore y a-t-il un problème de politique à l'intérieur de l'École ? Les membres du Cartel, comment se mettent-ils d'accord : par l'unanimité, par la majorité ou par l'absence d'au moins un qui s'oppose ?

Colette Soler<sup>122</sup>, en commentant le dit « déshonneur » des *passeurs*<sup>123</sup> de la *Note Italienne*, dit que, après tout, le passeur ne demande rien, il est désigné, et il peut être même mal désigné, et de là le déshonneur pourrait être imputable aux AME. À propos de ces derniers, Lacan dit, dans la *Conférence de Genève* de 1975, que ces analystes experts en savent déjà tellement qu'ils pourraient **même** avoir oublié la raison pour laquelle ils se sont engagés dans ce métier. Dans la dite conférence, Lacan dit: "Il m'est arrivé même à moi<sup>124</sup>. » Donc, qu'est-ce qui arrive? Où va-t-il, où tombe-t-il, le désir de psychanalyse? C'est juste de mettre au coeur du débat des questions concernant la passe, à condition que l'École puisse s'en servir.

Dans la *Proposition*, Lacan signale trois points de fuite ou dérives « hétérotopiques »<sup>125</sup>, c'est-à-dire déviations dans lesquelles le désir de psychanalyse peut aller finir dans un autre lieu. Nous avançons que ces déviations correspondent à l'immobilisation dans un discours différent de l'analytique dont la conséquence sont les hiérarchies. Le dispositif de la passe compense l'absence de garantie, étant donné qu'il n'y a pas l'Autre de l'Autre. Pour cette raison on se tourne vers la nécessité de trouver une logique démocratique qui le soutient<sup>126</sup>

A propos de l'École en Italie, nous demandons : après 14 ans de la naissance de l'ICLES, peut-on rendre compte des rechutes de l'École ? Il s'est avéré que le désir de psychanalyse a pu se confondre facilement avec la demande d'un diplôme et d'applications techniques « psycho » (philosophie, institution, etc). Pour se plier à une demande de la loi, ne risque-t-on pas de perdre de vue le désir?

Qu'est-ce que signifie donc, aujourd'hui, se faire responsable du discours analytique? Être dans le discours de l'analyste implique avoir cerné le réel, pour chacun le sien. Est-ce que l'impossible devrait être une boussole pour l'École, *mission impossible*?

Lacan dit que devant l'impuissance on est tous frères<sup>127</sup>. On constate la nécessité d'unir les forces devant les difficultés croissantes de notre époque : difficultés sociales et obstacles opposées à la psychanalyse. Fraternité à entendre comme celle d'êtres parlants « assujettis au discours analytique »<sup>128</sup>, en tant qu'ex-sistant aux autres discours. Il n'y a pas de sortie pour tout un chacun s'il n'y a pas sortie pour tous, chacun pris un par un.

<sup>121</sup> Wunsch 2014, page 13 http://www.champlacanien.net/public/docu/3/wunsch14.pdf

<sup>122</sup> Soler C., Commentaire de la Note Italienne, Quaderno di Praxis d Psicoanalisi n. 9, 2014

<sup>&</sup>lt;sup>123</sup>Lacan J., Note italienne (1973), Autres écrits, cit, p.309: "C'est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature,"

<sup>&</sup>lt;sup>124</sup>Lacan J., Conférence de Genève sur le symptôme, "Bloc notes de la psychanalyse", n° 5, p.15.

<sup>&</sup>lt;sup>125</sup> Lacan J., *Proposition...*, cit. p.254 à 256.

<sup>126</sup> Wunsch 2014, p. 15 http://www.champlacanien.net/public/docu/3/wunsch14.pdf

<sup>&</sup>lt;sup>127</sup> Lacan J., Le Séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1967-68), Paris, Seuil, p. 204.

<sup>&</sup>lt;sup>128</sup> Lacan J.,, Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des « Ecrits » (1973), Autres écrits, op. cit., p. 547-548.

# Le sujet qui erre de par le monde, José Monseny, (Barcelone, Espagne)

Je voudrais rendre compte d'une difficulté que je rencontre dans ma pratique, une difficulté qui se répète depuis un certain temps, de façon si récurrente que cette répétition semblerait mettre en évidence une difficulté propre à l'analyste du fait de quelque effet de rebondissements qui se produiraient dans sa vie. Néanmoins la question de la responsabilité propre à l'analyste n'exclut pas que cette problématique puisse être partagée avec des collègues dans ce qui est une des finalités fondamentales d'une École, constituer une communauté d'expérience.

Depuis quelques années, nous voyons de plus en plus souvent des difficultés d'entrée en analyse pour de nombreux sujets, difficultés qui sont dues à la mobilité que le sujet moderne semble devoir assumer comme étant un des traits propre à sa vie et à sa carrière professionnelle. Chez de nombreux jeunes et même chez des personnes plus âgées qui viennent à l'analyse, il y a dans un horizon plus ou moins proche, au moment même où ils en font la demande, un voyage à l'étranger d'une durée plus ou moins longue.

Ceci se produit sans qu'ils s'aperçoivent qu'il est contradictoire de venir entamer un processus de changement et de simultanément planifier des déplacements lointains et durables. Nous avons donc d'emblée, au départ, la nécessité d'inverser, contre la montre, cette tendance qui constitue une difficulté primordiale à l'entrée en analyse. Je tiens à souligner la difficulté actuelle de cette nouvelle modalité. Même s'il est évident que toute entrée en analyse se joue sur un fond d'ambivalence, cette difficulté est redoublée par des traits culturels et idéaux de l'époque.

Je vous propose trois axes de réflexion pour penser ces difficultés.

En premier lieu ce qui influe est la tendance générale de la post modernité à concevoir l'amour comme quelque chose de dépassé, dépourvu de la double condition : exiger un effort au sujet et être conçu comme devant durer. Ni l'une ni l'autre ne sont des valeurs de la société actuelle.

D'autre part il y a l'illusion d'une synchronicité mondiale car Internet fournit une illusion de non séparation, qui masque le réel de la séparation. Certains de ces sujets proposent tout naturellement de poursuivre l'analyse par Skype. Je ne nie pas que lors d'une brève séparation, une séance puisse remplir une fonction de relais, mais un processus analytique à long terme se révèle impossible. Comme disait Freud il n'est pas possible de faire une analyse « *in absentia* ou *in effigie* », ce qui d'autre part révèle clairement que, bien que l'analyse soit une expérience de parole, elle n'en est pas moins un évènement de corps.

Ces analysants potentiels ne méconnaissent pas l'opposition entre distance et amour, y compris celui du transfert. Un film récent, « 10000 kms », expose clairement l'expérience de nombreux sujets modernes dont l'errance géographique s'oppose à l'amour.

Finalement, nous devrions faire l'hypothèse qu'un changement dans la relation du sujet moderne au savoir a modifié la topologie de cette relation. Lacan disait que Freud avait déplacé la constellation signifiante de « l'univers » des étoiles vers l' « intérieur » du sujet, dont on attendait des informations au travers de ses rêves, de ses lapsus, de ses mots d'esprit... et par les effets induits par l'association libre. Ces dites constellations ne sont-elles pas actuellement en train de se déplacer vers « l'extérieur » dans la société actuelle ? La structure topologique en cross-cap de cet a-univers nous permet de savoir combien cette notion dedans-dehors est réversible. Les gens reviennent à des « sagesses anciennes », ou bien projettent sur une cartographie géographique-linguistique les sentiers signifiants qui tracent leur

destin. C'est une sorte de nouveau nomadisme. Des étudiants qui vont à Harvard, au MIT, des professionnels qui se déplacent dans un réseau tracé, déterminé par la supposée prospérité économique, et je ne parle pas uniquement des migrations classiques des déshérités, je parle de la fluidité des déplacements de sujets qui ont une bonne situation. Des sujets dont les liens affectifs amoureux et d'appartenance à un lieu comptent peu au regard d'une trajectoire professionnelle, des sujets qui ne se préoccupent pas du sens de la vie, ce qui devrait être, quand même, important pour celui qui commence une analyse.

Lacan nous a appris que lorsqu'une nouvelle vérité surgit (je lirais *a posteriori* : cause) non seulement il est nécessaire de lui faire une place, mais de plus le sujet doit prendre place en elle. Il semblerait que de nombreux jeunes ont un refus décidé à prendre place dans la cause analytique ; peut-être est-ce un effet d'un phénomène plus général, comme l'indique par exemple une moindre tendance à la militance. Mais le monde, quand le sujet ne fait pas en sorte qu'il soit a-monde, court le risque qu'il devienne im-monde, pour lui. De là à l'ennui et à la fatigue il n'y a qu'un pas.

Traduction, Patricia Zarowsky

## Ab-sentir un désir de psychanalyse, Ivan Viganò, (Milan-Italie)

Qu'est-ce qui mène à une psychanalyse si ce n'est un désir ?

Qu'est-ce qui mène là ? Toujours quelque chose qui ne va pas, ne serait-ce qu'un petit accent qui se déplace d'un petit i à un petit a. Au milieu on se sent s'effondrer, dans l'océan, Atlantique dans ce cas. Si un est sur cette rive il lui manque l'autre, et si un est sur l'autre il lui manque la première. Division incomblable de l'Autre. Au milieu le rêve d'une ile qui n'existe pas où pouvoir rester enfant sans affronter le rapport sexuel en tant qu'il ne s'écrit pas. La psychanalyse en premier lieu parle de cela au-delà des refus et des objections posées. Qu'est-ce qui, donc, du début passe à l'École ? Qu'est ce qui d'une analyse mène à la psychanalyse ?

En termes plus singuliers, qu'est-ce qu'il en a été de mon accent ? Je peux dire qu'il ne concerne plus uniquement le nom de naissance, celui voulu par l'Autre. D'alors à aujourd'hui il y eut une analyse mais est-ce suffisant en tant qu'expérience de cure ?

Que l'on entende « ab-sentir un désir de psychanalyse ». Appuyer, accentuer, accepter un désir de psychanalyse, l'accent étant justement ce qui, de symptomatique, m'a mené à l'analyse. Grâce à la richesse des traductions et des jeux de *lalangue*, l'accent peut devenir l'abc, l' (a-cent), l' a -sens, un sentir rapporté au désir et à sa cause, qui est enfin ab-sentir, dire oui.

Dire oui ex-siste au discours, en en étant l'entrée. On peut éviter ce point de départ existant ou bien en assumer le risque. En d'autres termes : il y a un saut à faire, un saut qui peut être *évite-ment* du risque et un en revanche qui est de *franchisse-ment*. De quelle façon dit-on oui à l'École ? A partir du faire fiasco d'un accent, ici *ab-sent*. Fiasco. En italien le mot ne venait pas, laissant la place par le biais de ma *lalangue* maternelle, à l'espagnol et à son « fracaso », qui en italien fait bien entendre le bruit du fracas et du vacarme. Mais qu'est-ce que qui fait fracas? Faillite en tous cas qui met en lumière les points d'impossible du discours.

Et ainsi j'en viens à un récent cartel intitulé : « L'école entre les discours ». L'école comme champ s'étend-elle ou s'entend-elle dans un discours ? Et quelles caractéristiques aurait ce discours hypothétique ? Parce que - comme dit Lacan - il ne peut être « qu'hypothétique<sup>129</sup> et en négatif ; un discours qui ne serait pas du semblant, ne peut bien sûr être, parce

<sup>&</sup>lt;sup>129</sup> Lacan J., Il Seminario, Libro XVIII, Di un discorso che non sarebbe del sembiante (1971), Torino, Einaudi,

qu' « il n 'y a pas de discours qui n'est pas du semblant ».

A présent, qu'est-ce qui différencie un analysant qui hystérise le discours courant d'un analysant d'École ?

Dans le discours analytique il y a S1 comme reste et produit, marques de jouissance qui peuvent donner, enfin, satisfaction, mais à condition de la passe<sup>130</sup>. L'analysant-d'-École - et seulement lui ? - prend la parole avec ces marques, avec ces restes qui font sentir leur présence de savoir mais comme gai savoir. S'il y a eu chute du sujet supposé savoir, c'est de là que commence le « vrai voyage » comme trace d'écriture, - poème signé ? - « qui s'écrit malgré qu'il ait l'air d'être sujet »<sup>131</sup>.

Le poème est rythme qui s'écoute. Dans le rythme on peut repérer quelque chose qui fait surgir une attente d'accent : c'est la syncope. Elle ne change pas exactement le rythme mais bien le poids et le lieu de la chute d'accent qu'elle déplace : *elle est sans garantie*. Le « lecteur », s'il écoute, y met du sien, en effet ; un écrit chaque lecteur le lit avec son propre accent: il le peut, il le doit.

Enfin la syncope comme petit saut : déplacement de chute de l'accent rythmique de la mesure. Saut non compté comme point de départ des tours que l'on peut faire dans un anneau qui délimite un champ. Fonction moins un du degré zéro. Il faut un point non nécessaire qui fasse chute sans se compter : cette fois accent réduit à l'os, à un oui seulement, assentiment qui vient à sa place sans plus de déplacement.

En espagnol comme dans différentes formes de dérivation latine, la place est « l'asiento » et l'étymologie de « assenso » et de « asiento » se retrouvent dans le « sedeo » d'un point de fixité (qui est aussi de séance) et qui se retrouve aussi dans le laps.

Est-ce cela un écho d'École ? Si oui, ce qui devient intéressant n'est pas tant l'écouté mais l'écouter ceux qui un à un le lisent cet écho avec leur *ab-cento* : ce sont eux les compagnons de voyage. Et c'est ainsi que dans un cartel, a-travers le cartel, il est mieux d'être seul et bien désassorti.

Traduction, Mélanie Jorba

## Lucile Cognard, (Bruxelles, Belgique).

J'avais voulu intervenir pour faire entendre dans l'École la voix d'un psychanalysant qui ne pratique pas, à situer entre les deux termes extrêmes du titre de la journée : « une psychanalyse ... la psychanalyse », comme la voix de quelqu'un oscillant entre le transfert à son analyste et le transfert à leur École à tous deux.

J'ai d'abord voulu pointer qu'il est tentant de reporter vers l'École le transfert à l'analyste quand les jouissances de sens s'étiolent de séance en séance. Voici comment je l'expliquais : là où la recherche de sens des symptômes ne fait plus recette, l'analysant cherche la jouissance du sens dans les discours de la psychanalyse. Mais cela ne change rien à la structure du sujet : son idéal, ses inhibitions, ses symptômes, ses angoisses ont toujours les mêmes fonctions. À l'horizon, la perspective de l'acte reste en suspens et l'École n'en est pas vivifiée.

<sup>2010,</sup> p.13.

<sup>&</sup>lt;sup>130</sup> Soler C.,, Les affects Lacaniens, Paris, PUF, 2011.

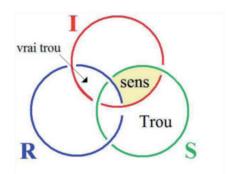
<sup>&</sup>lt;sup>131</sup>Lacan J., Prefazione all'edizione inglese del Seminario XI (1976), in Altri scritti, Torino, Einaudi, 2013, p. 564.

Je me demandais s'il pouvait y avoir, pour un analysant, une prise de parole authentique qui aide à penser la psychanalyse et j'espérais que le trou creusé par le dire de Lacan pût donner chance à cette parole grâce à l'identification participative.

Il m'avait semblé qu'à la base de certains liens de l'École, il y avait cette identification, aussi dite hystérique ou de 3ème type. Le 6 mai 2015, Colette Soler expliquait comment ce type de lien structure les nouvelles associations militantes : pour que l'identification participative rassemble, il faut un médium. Le médium est un Autre barré, et marqué d'un désir ; dans le cas des pensionnaires de Freud : c'est l'homme ; dans le cas des associations réparatrices : le bio-pouvoir d'état impuissant. L'identification se fait au manque du désir de cet Autre ; chacun fait son possible là où cet Autre est barré, pour maintenir son propre désir et celui de cet Autre.

Pour les liens d'École, je me demandais: qui fait medium ? À quel manque se fait l'identification ? Ceci m'a conduite à explorer les notions de vrai trou et faux trou.

Dans la leçon du 13 avril 1976, on lit que le vrai trou s'épingle grâce à l'invention de la chaine borroméenne. Il est placé entre Réel et Imaginaire, distinct du Symbolique : là où il n'y a pas d'Autre de l'Autre (le schéma figure que le réel n'a pas de sens).



Lacan commente : « Il peut être ce à quoi je l'ai réduit sous forme de question, à savoir à n'être qu'une réponse à l'élucubration de Freud ». Lacan suggère qu'une telle invention fait *sinthome*. Son intérêt réside dans « le forçage d'une nouvelle écriture […] et aussi le forçage d'un nouveau type d'idée<sup>132</sup> ».

Dans la première leçon sur *Le Sinthome*, Lacan introduisait la notion de vrai trou par opposition au faux trou :

Le faux trou, c'est ce qui fait le sujet. Lacan le représente en attachant ensemble la consistance de l'inconscient S et du symptôme. Il faut remarquer que c'est attaché à la façon d'une boucle de ceinture qui peut se détacher, c'est pour cela qu'on dit faux trou.

Le vrai trou : c'est quand il passe quelque chose dans ce trou. Lacan le représente alors avec une droite infinie : la ceinture ne peut plus se détacher. Le fait de passer à trois consistances permet donc d'épingler le vrai trou ; ce borroméen permet d'interroger ce qui fait *sinthome*.

À la date d'aujourd'hui, suite aux échos de cette journée, ma question reste ouverte. Fait est qu'un analysant ne se passe toujours pas de son analyste, à concevoir ici, il me semble, comme *sinthome*<sup>133</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>132</sup>Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, pp. 131-134. <sup>133</sup>*Ibid.*, p. 135.

### « Le travail de la langue », Marie-Laure Choquet, (Rennes)

Si la psychanalyse est vivante, elle s'invente et se créée à partir de la clinique. Comment les sujets que nous rencontrons font-ils vivre la psychanalyse en l'invitant sur des chemins « hors codes » ? Et n'est-ce pas à notre charge que de nous en enseigner ?

Les persécutions, la torture ou la guerre agissent comme point de rupture dans l'adhésion du sujet à la *Weltvertrauen* dont parle Imre Kertész, la « confiance accordée au monde ». Face à un réel inassimilable, le sujet vacille dans sa langue et dans son être. Bien loin du trauma fondateur qui constitue le sujet comme *parlêtre*, le registre de l'effraction traumatique, celui de la *tuché*, lui tombe dessus. Ce point d'évanouissement du sujet ne va pas sans faire écho au trauma fondamental, comme si celui-ci se trouvait là en quelque sorte réactivé. Non seulement la langue au sens d'idiome est atteinte, mais le sujet ne trouve plus de prise pour se figurer dans la chaîne. Peut-on parler de l'éviction du sujet dans sa langue, un « hors-je » laissant le sujet hors semblant ? L'atteinte *de* la langue concerne celle qu'il s'était constituée et qui vole en éclat. Comment, en prenant la parole, va-t-il renouer avec sa condition de sujet ?

La psychanalyse vise l'au-delà du sens en faisant résonner le malentendu, dans les multiples facettes du signifiant et dans le rapport du signifiant au corps. Quelles sont alors les coordonnées d'un dispositif où les dires du sujet ne nous parviennent que via un autre, un interprète, passeur de mots d'une langue à l'autre? L'attention portée au travail de la langue en telles circonstances montre que le sujet, tendu entre dicible et indicible, créée un espace pour inventer sa liberté.

Je reçois M.D. avec interprète. Ses mots me parviennent sans sens, mais pas sans intention ni sans adresse. Dans la déliaison traumatique, le sujet semble détaché, presque lâché. Agressé violemment, il témoigne de son engloutissement : « Je ne suis plus rien. Je suis enterré dans le sable. Je suis perdu », et il passe par des moments de grande détresse, d'Hilflösigkeit, d'être tombé du monde. En séance, l'interprète se met à rire ; se confond en excuse, ne contrôle pas et rit à nouveau. Quelque chose circule donc, qui ne passe pas par le sens : le ton que M.D. utilise. Surprenant sont les effets de ce rire, qui ont semblé ré-arrimer le sujet, l'accrocher. Dans l'après coup, il reprend les rênes, construisant par petites touches autour du mystère de son existence d'une part, et de l'innommable au regard de la mort et du sexuel. Il reprend également de la voix, comme consistance, en insistant à l'occasion : « j'y tiens à ma voix ! » Avoir de la voix, détachée de tout support de sens, fait point d'existence du sujet. Ce qui ne se traduit pas révèle le sujet : dans le ton, et porté par la voix. La voix est ici, comme objet pulsionnel, ce qui porte le sujet, le support de son manque à être et qui le situe néanmoins comme existant d'une façon unique, d'être en langue.

## Retour sur mon intervention, Olivier Larralde, (Oloron Sainte-Marie)

Dans l'après-coup de la journée, après réflexion, épinglage de divers signifiants, discussions, je relève cinq points :

- 1-Dire l'effet qu'a eu sur moi la rédaction en soi de cette intervention, de revisiter non seulement ma cure, mais mon parcours avec la psychanalyse et l'école. Voir le chemin parcouru, les effets dans ma vie. Je ne sais trop exprimer l'effet assez euphorisant.
- 2- Au sujet de ma question : pourquoi suis-je épargné par l'angoisse, et la réponse de Kierkegaard : seuls les idiots sont épargnés, le rire dans la salle ! Bien sûr qu'ils avaient raison de rire, j'en ris moi-même à présent. Mais je voudrais préciser qu'il ne s'agissait pas d'une

coquetterie, d'une citation pédante, un brin snob, comme disait keukeugââd, voyez-vous... Sur le moment cela ne m'a pas fait rire du tout, c'était même une blessure et dans un moment critique de mon analyse à ses débuts, avec un acting out qui a failli me coûter très cher. Certes, je suis peut-être aussi idiot, mais au moins je suis prévenu...

3- Parmi les signifiants que j'ai pu épingler concernant la fin de cure, qui est une de mes questions, celui de « brouillard » m'a interpellé. Pas vraiment de quoi sortir du flou... Cela m'évoque comment la physique décrit au plus près les particules, ce qui n'est pas plus qu'un brouillard statistique. Quelque chose qui évoque l'impossible à savoir de Lacan, ou le nuage d'inconnaissance du moyen âge. Je me permets ici de rendre hommage à un maître, à savoir l'indépassable (pour moi) Spinoza, qui m'a permis de comprendre les consistances, lui qui a lutté contre le dualisme cartésien, pour une vision unifiante de la réalité, mais ici les mots manquent pour désigner ce Janus, les deux faces de la même chose, et qui me paraît être une préfiguration de l'hypothèse de Lacan. C'est dit!

3-Ce qu'a apporté mon parcours dans la psychanalyse à mon activité de médecin ? Pas grand-chose et beaucoup à la fois en fait, une oreille un peu avertie et le fait de savoir adresser des patients qui semblent pouvoir bénéficier d'une écoute psychanalytique si ce n'est d'une analyse. La pratique médicale est très différente de la pratique analytique, l'écoute se situe à un niveau différent (l'autre scène), les paroles entendues sur un mode différent, le but poursuivi, et surtout la demande sont différents, il n'est pas question de trouver une attitude « entre deux ».

5-Quant à ma déclaration sans ambiguïté de ne pas avoir le désir d'ETRE psychanalyste, elle en a surpris plus d'un, qui s'en sont ouvert à la pause. Marc Strauss en particulier, peut-être en tant que médecin, et qui m'a fait la gentillesse sans flagornerie de trouver que je me débrouillais bien avec les concepts lacaniens. J'ai plusieurs raisons à ce refus, dont on m'a dit qu'elles n'étaient pas les bonnes, ce dont je conviens plus ou moins. J'ai 65 ans, et il me semble que ce serait un peu tard pour envisager une carrière, même dans peu d'années, je ne suis pas prêt à cela pour l'instant. D'autre part il manque cruellement de médecins acupuncteurs, en fait c'est une espèce en voie de disparition, à moyenne échéance, et comme tel j'appartiens à une espèce protégée... Il me semble que je rends d'estimables services dans ma fonction, plus qu'en tant que psychanalyste, cette profession n'étant pas menacée de carence. Mauvaises raisons ? Peut-être, et peut-être que non. Par contre le désir DU psychanalyste m'interpelle, et c'est bien plus compliqué... Se décide-t-il ? La fin de la cure, si on va jusqu'au bout du « parcours », n'est-elle pas conditionnée à la naissance de ce désir ? Wait and see...

## Après-coup des Brèves

## Brèves d'École, Martine Menès, (CIG-Paris)

La **brève** est un style journalistique qui vise à faire passer dans un texte court, très court même, de quelques phrases, une information concise, sans titre et cependant essentielle, touchant à l'actualité immédiate. Cet objectif, les **Brèves d'École** l'ont atteint sur un point convergent traversant des récits pourtant fort différents. Des récits, non des exposés, où chacun était présent dans sa parole. Ce point, c'est l'importance d'un lien engagé, discret mais responsable, à notre École présente, à la fois dans les parcours singuliers de chacun par rapport à la psychanalyse, et dans le souci partagé de maintenir la possibilité du discours de l'analyste dans et à partir de ce lieu épistémique et clinique qu'est l'EPFCL.

Ainsi Les Brèves d'École ont proposé des témoignages, non sans un certain humour

n'en masquant pas le sérieux, de ces cheminements qui d'être solitaires peuvent toutefois mener au solidaire. Jusqu'à étendre le champ de l'analyse au-delà des limites de son application, où pourtant l'orientation psychanalytique guide les cliniciens.

Echos aussi de questions d'École où la curiosité l'emporte dans une atmosphère d'honnête ouverture qui donne une image rare de notre communauté, précisément dans son actualité.

L'École pour édifier, interroger, garantir la psychanalyse, où l'on peut en même temps être seul et accompagné, pas seulement face à la subjectivité de l'époque, mais aussi face à nos subjectivités particulières

C'est ce que je retiens aujourd'hui des Brèves de Toulouse.

## Brièveté de la psychanalyse? Maria Teresa Maiocchi, (CIG-Milan)

J'aime beaucoup cette idée des *Brèves*, qui visent à 'dire l'essentiel', visent donc que le dire entendu reste un peu moins oublié ... Les 5 minutes dans lesquelles la vie ne cesse de se précipiter sont très lacaniennes ... 'Encore 5 minutes' dit l'enfant attaché à ses jouets, en concentrant dans ce petit temps si proche au terme ce qui fait le comble de sa satisfaction perdue

La précipitation de l'inconscient, la sortie des prisonniers, l'après coup qui fait du réel trauma, le a dans la fonction de la hâte, le temps instant de la dé-cision, coupure blessante, l'urgence de l'entrée par le symptôme, et celle de la sortie par la satisfaction, le sujet toujours heureux ... toute la fantasmagorie du temps chez Lacan, le temps comme éthique, qui vient du temps coupé-bref de la séance, le temps qu'il faut, qui fait dé-faut, nous dit qu'il faut faire cas, cas spécial, du fait que le temps qu'on a c'est justement ce qu'on n'a pas, que le temps est toujours 'bref' ... Toujours rompu, comme le veut son étymologie. Entre la tortue et Achille ... 'festina lente' la sagesse classique nous fait signe, où les deux côtés de l'oximore n'ont pas le même poids, car c'est la hâte qui a déjà dit, qui aura dit le dernier mot à la lenteur de l'attente, du da suspendu au geste de son fort, qui frappe avec la trajectoire contingente du lancement vers le de-hors.

Et donc -par la voie d'une brièveté qui est éthique- comment passer de cette *hâte* à l'*acte*, faire entrer dans le "lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant" <sup>134</sup>.

C'est pour ça que pour ce qui est du désir 'de psychanalyse', pour en être pris, autrement dit la désirer ou la faire désirer, les outils que l'on met en place -à évaluer en après coup sans aucun préjugé- nous sont tous précieux, comme les contributions de cette section peuvent le montrer, chacune à sa façon, c'est à dire dans la contingence propre à chaque invention : de la syncope d'un nom (dans les accents de Ivan Viganò) à l'autre langue, autre lieu (de Marie Laure et José), de la topologie de la prise de parole de Lucile) à la rencontre imprévue, manquée ou imprévue, avec le discours analytique (de Cecilia, Claudia, Alessio, Olivier...). Car il s'agit pour chacun de nous, analysants d'Ecole, de nous faire responsables de la grossesse d'un échec -qui soit propre à la psychanalyse- d'un avenir "qui -nous disait Lacan- est aux mains de ceux que j'ai formés" 135.

Comment faire acte, encore, passé le temps de l'argumentation, le temps de la raison,

<sup>&</sup>lt;sup>134</sup>Lacan J., Discours à l'EFP (1967), Autres Ecrits, Paris, Seuil, p. 266.

<sup>&</sup>lt;sup>135</sup> J. Lacan, La méprise du sujet supposé savoir (1967), *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, p. 339.

du vaincre et du con-vaincre (ce qui quand même ne convient pas à la psychanalyse)? C'est là que la parenté entre *brièveté* et *acte* montre toute sa prégnance, car l'e-sujet d'internet, googlisé et sans temps pour remémoration, reste quand même l'a-sujetti du fantasme et LOM de sa *lalangue*. Quoique la lathouse nous envahisse, à nous de trouver la fléche qui vise à son coeur de vivant.

## Compte rendu après la Journée, par les responsables de la journée : Anne-Marie Combres, Nadine Cordova-Naïtali, Marie-José Latour.

#### Echos d'école, Toulouse, suite.

Le sérieux et la légèreté qui ont présidé à la journée du 26 septembre 2015 à Toulouse (France) résonnent encore pour nombre de ceux qui ont pu en être.

À l'instar de nos collègues américains (« L'école à vive voix » le 28 août 2015 à Buenos-Aires), les membres européens du Collège International de la Garantie ont proposé une journée préparatoire à la rencontre d'École qui aura lieu à Medellin le 14 juillet 2016 sur *Le désir de psychanalyse*.

L'intitulé de la rencontre, « Une psychanalyse, des psychanalystes, la psychanalyse » et sa forme, privilégiant la parole et les échanges, ont suscité de nombreuses propositions venant de plusieurs forums (France, Espagne, Italie, Belgique). Leur grand nombre ne nous a pas permis de toutes les accueillir, nous le regrettons.

Nous avons pu néanmoins entendre plus d'une trentaine de nos collègues témoigner du vif de leur expérience analytique. Comme chacun sait, le vivant implique un certain désordre. Ainsi Camila Vidal (dernière Analyste de l'École nommée) l'a indiqué dans l'ouverture, pour qui veut soutenir l'hypothèse de l'inconscient, du bafouillage même il y a à répondre.

La topologie particulière de la relation analytique nous a conduits à faire des allers et retours, voire 10 000 kilomètres, entre le désir qui pousse à une psychanalyse et celui qui passe à la psychanalyse. Des formules singulières sont venues étayer, voire égayer, la façon dont chacun, analysant et analyste, répond de ce qu'il fait du savoir issu de l'expérience de la cure et dont il soutient la présence de la psychanalyse dans le monde. Nous aurons l'occasion de les retrouver ou de les découvrir au fil des publications et des travaux qui ne vont pas manquer de suivre.

Trouver dans notre École ce qui nous réjouit dans la psychanalyse est certainement ce qui peut lui servir. Merci à chacun d'avoir contribué à la réussite de cette journée et à très bientôt à Medellin.

\*\*\*

# V° Rencontre Internationale d'École

Elle aura lieu le 14 juillet 2016, à Medellín, en Colombie, avant le Rendez-vous international de l'IF, les 15 et 16 juillet.

Le CAOE et le CIG 2014/2016 se chargeront de l'établissement du programme.

La veille, Le 13 juillet, de 16h à 20h, le troisième Symposium sur la passe réunira les trois derniers CIG et les secrétariats de la passe correspondants, et les passeurs ayant été entendus par les cartels de ces CIG, pour une réflexion sur le fonctionnement du dispositif.

## « LE DÉSIR DE PSYCHANALYSE »

#### Présentation du thème.

Le désir de psychanalyse, d'où vient-il?

Mon but avec ce titre était de réfléchir à la place de la passe dans l'École et aux effets de cette place. Passe et École en effet sont solidaires, mais distinctes.

La passe, Lacan en a donné la finalité, nous la reprenons de lui, le désir de l'analyste y est interrogé et elle vise selon les termes mêmes de Lacan, la garantie de l'analyste. Elle met donc sur la sellette des collègues qui ont nécessairement une longue expérience de l'analyse, qu'ils soient passants ou passeurs. Ceci, sans obligation, pas nécessairement pour tous, Lacan le répète.

L'École est autre, elle est pour tous ses membres, même les non praticiens s'il y en a, et aussi ceux qui travaillent en institution et également les analysants qui arrivent tout juste à la psychanalyse et n'ont encore aucune idée de là où elle peut les mener Elle les concerne tous car ce que le travail d'École doit mettre en chantier, c'est la psychanalyse elle-même dans tous ces aspects, et dans le but de causer... le désir de psychanalyse. La passe peut bien sûr avoir des retombées qui soient pour tous, mais à condition que le discours que nous tenons à partir du dispositif ne soit pas exclusivement focalisé sur le dispositif, sur ce qui s'y passe, ne s'y passe pas etc. car alors, on oublie de parler à l'ensemble des membres d'École.

L'expression « le désir de psychanalyse » a étonné, et cette surprise m'a surprise en retour. Je vais donc l'argumenter. Je comprends d'où est venue la surprise, qui était d'ailleurs plus qu'une surprise, une bévue de lecture ; elle tient au fait que dans notre vocabulaire le terme prégnant c'est « désir de l'analyste », et comme vient de le rappeler Gabriel Lombardi, il y a eu méprise sur le titre qui fut mal lu, comme désir de l'analyste, et de façon répétée!

Le désir de psychanalyse pourtant, ce n'est pas si mystérieux ; le désir de psychanalyse ne désigne rien d'autre que le transfert à la psychanalyse, soit foncièrement, et affects mis à part, une relation au sujet supposé savoir de la psychanalyse. Depuis que cette dernière existe, ce transfert précède très généralement l'adresse à un analyste. Pas toujours, il est vrai, on rencontre encore parfois des sujets pour qui ce n'est pas le cas, dans les institutions notamment, mais ce n'est pas le plus fréquent.

D'ailleurs, de quoi se plaignent les analystes d'aujourd'hui si ce n'est du manque de ce transfert préalable, et ils déplorent que la supposition de savoir se déplace sur la neurobiologie et surtout sur ses retombées idéologiques. Et de quoi parle-t-on quand on dit par exemple que la culture anglo-saxonne est résistante à l'analyse, sinon justement de ce que le transfert à l'analyse y est moindre que dans les pays de langue romane.

En outre, l'expression désir de l'analyste est elle-même équivoque : au sens subjectif du de, c'est le désir qui anime un psychanalyste, le désir qui pousse quelqu'un à assumer cette fonction d'analyste, mais au sens objectif c'est le désir qu'il y ait de l'analyste. Ce dernier il est du côté analysant, et on le perçoit sous la forme de cette attente particulière qu'est la demande de l'interprétation.

J'observe encore que Lacan, si on veut se référer à lui, quand il introduit pour la première fois l'expression désir de l'analyste, il ne le subjectivait pas, il ne désignait pas celui qui anime l'analyste ; il désignait, première occurrence, une nécessité structurale de la relation transférentielle, la nécessité de causer le désir analysant que la demande d'amour recouvre, comme désir de l'Autre.

Il y a donc une question : d'où vient ce désir de psychanalyse ?

Regardons l'histoire. C'est Freud qui l'a généré, je dirais volontiers, ex-nihilo. On peut dégager les conditions historiques, culturelles autant que subjectives de l'apparition de Freud, et ouvrir aussi le chapitre de ce que Lacan a pu formuler sur ces conditions. Mais quelles qu'elles soient, c'est le dire de Freud qui est la cause de ce transfert à la psychanalyse. C'est l'événement Freud qui a fait exister un désir de psychanalyse. Dire événement, c'est désigner une émergence et une contingence.

Lacan a réussi à relancer, c'est sûr, un nouveau transfert à la psychanalyse qui se traduit très clairement par la présence nouvelle ou ravivée de la psychanalyse, là où son enseignement parvient dans le monde. Pour lui cependant ce n'était pas ex-nihilo. Et il l'a fait, dès le début, par le dépassement des butées de la pratique freudienne sur la dite « résistance » du patient et sur l'impasse finale du refus de la castration.

Ces deux exemples suffisent pour affirmer que le désir de la psychanalyse dépend pour beaucoup des analystes.

D'ailleurs l'amour de transfert n'est nouveau selon Lacan que parce qu'il se donne « un partenaire qui a chance de répondre ». S'il fait défaut ce partenaire, c'est la fin du transfert qui alors se porte ailleurs. Freud s'est avancé comme le partenaire qui répondait, et Lacan, ça m'a toujours frappé, s'est annoncé comme celui qui allait répondre de nouveau là où Freud avait déclaré forfait et les post freudien avec lui, et il l'a annoncé avant même de l'avoir fait. Ce faisant, il a fait naître chez ceux qui l'écoutaient l'attente de sa réponse, et en 1973 il dit « Je remets en jeu le bon heur, à ceci près que cette chance, cette fois elle vient de moi et que je doive la fournir ».

Question donc : comment les analystes d'aujourd'hui peuvent-ils continuer à avoir « chance de répondre » ?

Colette Soler Buenos Aires, avril 2015

# IX° RENDEZ-VOUS DE L'IF-EPFCL, 14-17 JUILLET 2016 MEDELLIN, COLOMBIE

# « LIAISONS ET DELIAISONS SELON LA CLINIQUE ANALYTIQUE »

#### Présentation du thème

La question des liens sociaux se pose de façon aigüe dans ce que Jacques Lacan a appelé en 1970, « le champ lacanien » comme champ de la jouissance et aujourd'hui elle est partout puisque ce champ est partout. Les liens qui soudent le couple, la famille ou le monde du travail sont devenus si précaires que la question de ce qui les défait est dans toutes les bouches. La faute au capitalisme, dit-on, voire à la science qui le conditionne.

Pourtant c'est dans la psychanalyse qu'elle a surgie au début du siècle dernier quand, Freud, au moment même où il s'interrogeait sur la « psychologie collective », n'a pu faire moins, à suivre le fil de la parole analysante, que de ranimer l'antique couple d'Eros le dieu du lien, et de Thanatos la puissance « démoniaque » qui dissocie. Ainsi rejoignait-il par la clinique de l'intimité les questions qui font rage dans la société du capitalisme, montrant par là comme Lacan l'a formulé que « Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel » 136. Dès lors, la psychanalyse a son mot à dire sur l'un et l'autre car la même question se pose à eux : qu'est-ce donc qui rapproche les corps invisiblement, assez pour que de toujours ils aient fait couple et société, et qu'est donc la puissance qui désagrège ? Cette puissance reconnue par Freud, Lacan l'a nommée jouissance. Elle fait le substantiel du champ lacanien qui n'est pas seulement celui du désir mais celui des « évènements » de jouissances de corps, où qu'ils se produisent. Or, la jouissance n'est pas liante, elle n'est jamais que d'un seul, que ce soit dans la répétition, le symptôme ou même... l'acte sexuel.

Ce thème des liens sociaux nous invite donc à parcourir le champ du social aussi bien que du « un par un », et d'abord en fonction des instruments forgés par la psychanalyse pour penser le sujet de l'inconscient.

I. Langage, discours, nœud borroméen en sont les trois termes majeurs.

Par eux Lacan a tenté de repenser et de réordonner toute la clinique freudienne de ce qui fait liaison et déliaison.

- 1. Freud en a donné les premiers maîtres mots : pulsion, libido, narcissisme, répétition, pulsion de mort, sans oublier les identifications correspondantes par lesquelles les parlants se socialisent. Ces racines freudiennes sont à ré-explorer.
- 2. Lacan les a remaniées d'abord à partir de la chaîne du langage, ce qu'il a appelé les « moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole » via demande et désir. Puis à partir de la structure de discours. Celle-ci ordonne des places distinctes qui assurent les liens sociaux à défaut de l'ordre sexuel qu'il n'y a pas. Enfin, il a eu recours au nouage borroméen des trois consistances propres au parlant que sont Imaginaire, Symbolique et Réel, dont les nœuds ne vont pas sans l'évènementiel du dire, pour rendre compte à la fois de ce qu'il a nommé à l'occasion le « sujet réel » et de ses liens sociaux possibles. A chacun de ces pas c'est l'ensemble

<sup>&</sup>lt;sup>136</sup>Lacan J., «Le temps logique», *Ecrits*, op. ci. p. 213, note 2.

du corpus clinique freudien qui est remis en chantier attestant que, là comme ailleurs, une théorie est responsable des faits qu'elle permet d'établir, lesquels en retour la confortent. Démonstration toujours à recommencer.

#### II. Le lien social en question

- 1. Sa définition dans la psychanalyse commence avec la psychologie collective de Freud et va jusqu'à la structure des discours de Lacan. Pour Freud, dans tous les cas, c'est la libido amour et désir inclus et les diverses identifications qu'elle détermine qui assure les liens. Mais des liens il y en a plusieurs types, et l'ordre qu'ils établissent entre les individus, est toujours un ordre des jouissances car « il n'y a de discours (...) que de la jouissance »<sup>137</sup>. D'où l'incidence politique : sans la régulation des jouissances qu'assurent les discours pas de société possible, et toute la question est de savoir comment cette régulation s'instaure en chaque individu. C'est sur ce point que le capitalisme présente son défi.
- 2. Sans parler de la misère qu'il engendre, on ne doute plus qu'il ne dégrade les liens sociaux établis, générant solitude et précarité car désormais l'individu est le résidu dernier de cette dégradation. Ça, on le sait, encore faut-il dire comment, par quelle astuce, et quelles sont les limites possibles de ses ravages ? Eros serait-il un recours ?

#### III. Clinique du couple.

La question concerne les couples de l'amour dans et hors psychanalyse.

- 1. On voudrait que de deux l'amour fasse un, mais les amours humaines ont un destin tout tracé, une expérience ancestrale en atteste, il va du ravissement au désespoir ou au désenchantement. Lacan en a marqué les bornes par l'écart des deux formules « tu es ma femme » en 1953 et « tuer » ma femme en 1973. Il s'agirait de montrer ce qui opère là, et dans le particulier de chaque cas, pour rompre le dialogue attendu autant que la rencontre des corps ? C'est là tout le problème du réel en jeu dans l'amour avec la question de savoir ce qu'il devient après une analyse.
- 2. Et puis il y a le transfert analytique qui introduit du nouveau dans l'amour, une subversion<sup>138</sup>, qui « fait promesse »<sup>139</sup> certes, mais laquelle ? Les péripéties des amours de transfert découvertes par Freud ne perdent jamais leur actualité, elles s'étalent entre éternisation, ruptures, et réitération. Quid de leur solution ? Les formules foisonnent : liquidation, faille aperçue, chute, mais est-ce là la fin du transfert, à la fin même de l'analyse ? Là encore, seuls les cas particuliers peuvent instruire.

Colette Soler 22 décembre 2014

<sup>&</sup>lt;sup>137</sup>Lacan J., L'envers de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1991, p. 90

<sup>&</sup>lt;sup>138</sup> Lacan J., « Introduction à l'édition allemande des *Ecrits », Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 557.

<sup>&</sup>lt;sup>139</sup> Lacan J., *Télévision*, Seuil, Paris, 1973, p. 49.

## Informations pratiques

## **RV** international 2016

Association Forum du Champs Lacanien

E-mail: ixcitainternacional@gmail.com foroslacanmedellin@gmail.com

Adresse: Sede Calle 51 # 79-3 Medellín-Colombia

NIT: 811023503-4

Tél: 421 58 04

	Mardi 12/07	Mercredi 13/07	Jeudi 14/07	Vendredi 15/07	Samedi 16/07	Dimanche 17/07
8h - 9h 9h - 10h			V Rencontre d'Ecole	IX Rendez- vous IF	IX Rendez- vous IF	Assemblée de l'IF
10h - 11h			<u>a</u> 20070	Séance Plénière	Séance Plénière	
11h - 12h						
12h - 13h			DÉJEUNER	DÉJEUNER	DÉJEUNER	DÉJEUNER
13h - 14h						
14h - 15h			V Rencontre d'Ecole IX Rendez-vous IF Salles vous IF Séance Plénière	vous IF Salles	vous IF	Assemblée de l'EPFCL
15h - 16h						
16h - 18h		SYMPOSIUM		L'Assemblée doit terminer à 17h		
18h - 19h						
19h - 20h						
20h - 21h			Cocktail		Fête	

## **SOMMAIRE**

Editorial	3
Les Journées préparatoires à la Rencontre internationale d'École de Medellin	3
I. Journée d'Amérique Latine à Buenos Aires, 28 août 2015	3
L'École de vive voix	3
Présentation de la Journée: Gabriel Lombardi, Buenos Aires, 2 novembre 2015	3
Table 1, Coordination: Silvia Migdalek (Buenos Aires)	4
Ouverture, Silvia Migdalek	4
Effets d'un dire dans la clinique et dans l'école, Sandra Berta, Sao Paulo	5
La passe : efficacité et destinée d'une expérience, Fernando Martinez, Puerto Madryn (provin	
de Chubut, Argentina)	
Effets de passe et de fin d'analyse dans le désir en relation à la psychanalyse, Pedro Pablo Arév	alo,
AE (Venezuela).	
Quelques lignes de commentaires pour chacune des trois interventions, Silvia Migdalek	17
Traduction, Isabelle Cholloux	
Table 2. Coordination, Marcelo Mazzuca (Buenos Aires).	18
Qu'est-ce qui nomme l'analyste? Laura Salinas (Foro Analítico del Río de la Plata)	
Des rêves qui réveillent la fin, Ricardo Rojas, (Medellin, Colombie)	
Commentaire, Marcelo Mazzuca, Buenos Aires	
Table 3 Lalangue et la topologie des désirs dans la passe.	28
Coordination: Dominique Fingermann, (São Paulo, Brésil)	
Les scénarios et la lalangue dans la rencontre avec les passeurs pendant la passe,	
Rosana Melo, (Rio de Janeiro, Brésil)	
Un nœud de désir, Beatriz Maya R., (Medellin, Colombie)	
Dominique Fingermann, Lalangue et la topologie des désirs dans la passe	
Bref compte rendu de la Journée La Escuela a viva voz, Gabriel Lombardi, Ricardo Rojas y So	
Alberti.	
II. Journée Européenne à Toulouse, le 26 septembre 2015	37
Echos d'École	
Préambule.	
«Une psychanalyse, des psychanalystes, la psychanalyse »,	
Ouverture, Nadine Cordova-Naïtali, AE (Paris) et Camila Vidal, AE (Vigo, espagne)	
Lectures de Freud et de Lacan	
Table 1 : Qu'est ce qui conduit quelqu'un à la psychanalyse ?	41
La parole pas-sans l'écrit, Patricia Robert (Montauban)	
Qu'est-ce qui conduit quelqu'un à une analyse ? Victoria Torres, Blanca Sánchez, Natalia	
Pérez (Asturias – FFCL-F9 Espagne)	43
De l'insupportable au désir de psychanalyse : le gond du cartel, Carmen Eusebio, (Italie)	
Une curiosité? Philippe Madet. (Bordeaux)	
Ce qui conduit à l'analyse, Claire Parada (Paris)	
Après coup de la table 1	
Rencontres - nouage, Anne-Marie Combres, (CIG-France)	
Responsabilité et acte, Didier Grais, (CIG-France)	
Sobre la Jornada del 26 de setiembre 2015, Ana Martínez (CIG-Barcelone)	49
Lecture d'extraits de Freud et de Lacan	
Table 2 : Qu'est ce qui permet à un psychanalyste de soutenir l'offre d'une psychanalyse ?	
D'un dire comme acte à un dire du désir, Maricela Sulbaran (Paris)	
Être analyste : une tâche de l'analysant, Ana Alonso, Antonia Ma Cabrera, Carmen Delgado	
Trinidad Sánchez-Biezma (Cartel de Madrid)	52
« Y faire face ». François Terral (Toulouse)	52 53

Rêve ou réveil ? Rêve du réveil, Paola Malquori, (Rome, Italie)	54
Après coup de la table 2	
Logique du désordre, Marie-Josée Latour, (CIG Tarbes-France)	
« S'il y a de l'École », Cathy Barnier, (CIG-Paris)	
Pour Wunsch, Sol Aparicio, (CIG-Paris)	
Lecture d'extraits de Freud et de Lacan	
Table-ronde 3 : D'une psychanalyse à la psychanalyse, qu'est ce qui passe?	58
Être, Lettre, Parlêtre, Echo et Résonance d'École, Eva Orlando, Antonella Gallo, (Napoli, Ital	
Effets dune fin danalyse, Irène Tu Ton, (Paris)	
Une solitude «plus digne», Carmine Marrazzo, (Milan, Italie)	61
Lanalyste passant analysant, Di tu fecoua? Sophie Pinot (Pau)	
Après-coup de la table 3	
Nadine Cordova Naïtali, (CIG-Paris, AE)	63
Ma Luisa de la Oliva, (CIG-Madrid)	63
Colette Soler, (CIG-Paris)	64
Lecture d'Extraits de Freud et de Lacan	65
Les Brèves	65
De l'agalma au litter et à l'impossible, Cecilia Randich, Maria Claudia Dominguez, Alessic	)
Pellegrini (Trieste - Italie)	65
Le sujet qui erre de par le monde, José Monseny, (Barcelone, Espagne)	67
Ab-sentir un désir de psychanalyse, Ivan Viganò, (Milan-Italie)	68
Lucile Cognard, (Bruxelles, Belgique).	69
« Le travail de la langue », Marie-Laure Choquet, (Rennes)	71
Retour sur mon intervention, Olivier Larralde, (Oloron Sainte-Marie)	71
Compte rendu après la Journée, par les responsables de la journée : Anne-Marie Combres,	
Nadine Cordova-Naïtali, Marie-José Latour.	
V° Rencontre Internationale d'École	75
Présentation du thème.	
IX° Rendez-vous de l'IF-EPFCL, 14-17 JUILLET 2016 Medellin, Colombie	77
Présentation du thème	77
Informations pratiques	79

## Wunsch 15 est édité par le CAOE 2014-2016

Composé de : Gabriel Lombardi Maria Luisa de La Oliva Maria-Teresa Maiocchi Colette Soler

Maquette : Célina Delatouche

Pour les textes qui n'ont pas été traduits par les auteurs mêmes, nous remercions les collègues qui ont contribué aux traductions, Rithée Cevasco, Isabelle Cholloux, Anne-Marie Combres, Vixky Estevez, Mélanie Jorba, Marie José Latour, Matilde Pelegri, Maricela Sulbaran, Lina Velez, Patricia Zarowsky.

